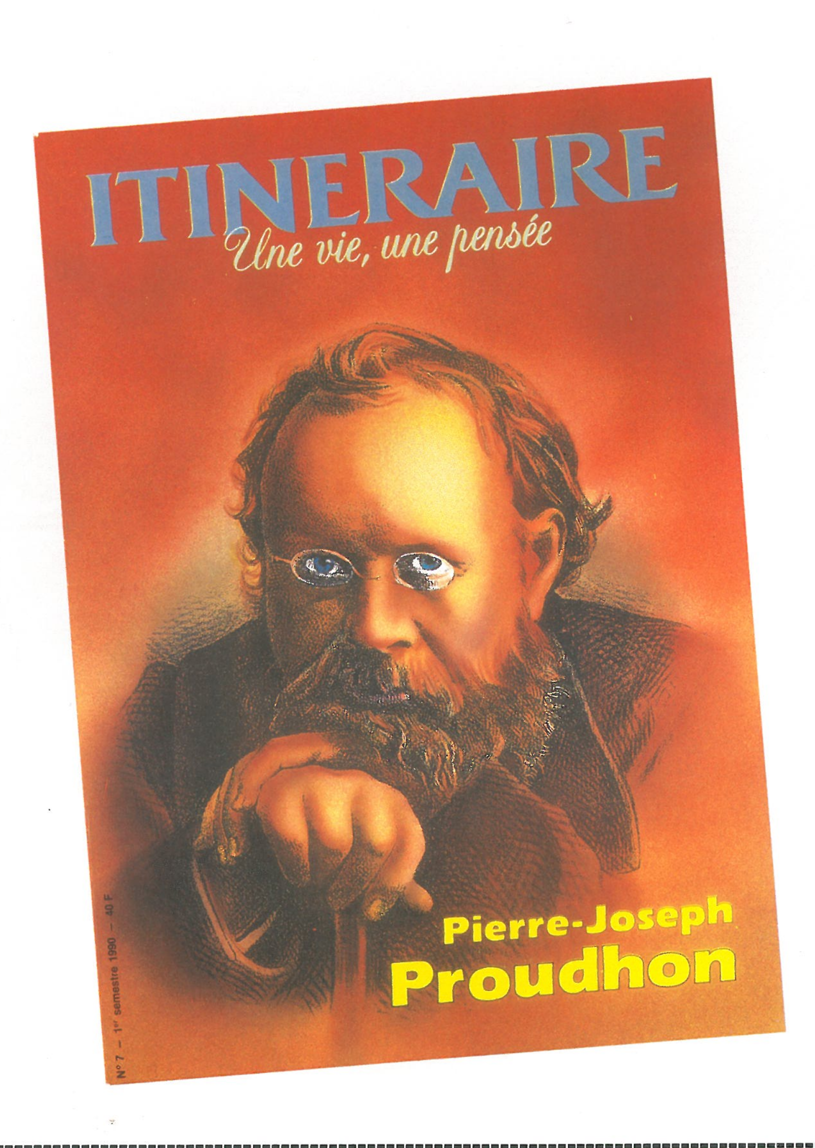
ITINERAIRE

Une vie, une pensée

N° 12 - 1er semestre 1994 - 60 F

HENRY POULAILLE

L'ABONNEMENT UN BON MOYEN POUR SOUTENIR ITINERAIRE



A découper et à retourner à Itinéraire, 1 rue Emilie - 77500 Chelles - France

☐ 2 N° .... 110 F

☐ 4 N° .... 210 F

☐ Soutien .... F

Je désire commencer mon abonnement au numéro ___ .

Nom .... Prénom ....

Adresse ....

....

Ville .... Pays ....

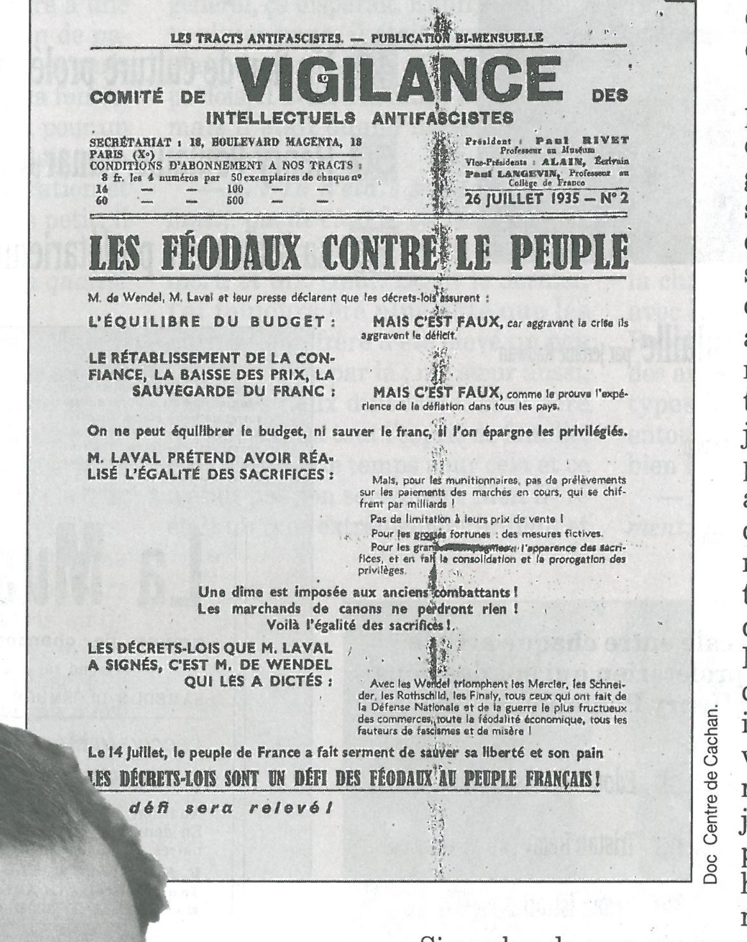
- Règlement par virement ou chèque bancaire, à l'ordre d'Itinéraire, banque BNP Agence N° 00830 - 95, avenue Jean Lolive, 93500 Pantin, compte N° 03839736.
- Par virement postal à l'ordre de Pascal Bedos, la Source 3143974D.

EDITO

Qui connaît encore Henry Poulaille ? Aujourd'hui, peu de monde !, hélas ! Pourtant, ce petit homme rondouillard à la gueule d'ange et au caractère de cochon fut le chef de file de la littérature prolétarienne, courant de la littérature française qui connut son heure de gloire pendant l'entre-deux-guerres. « *La vie du prolétariat racontée par des auteurs qui sortent de ses rangs, voilà la littérature prolétarienne.* » Cette définition de Tristan Rémy collait en tout point avec la conception qu'il s'en faisait.

Mais les déclarations, fussent-elles belles, ne suffisaient pas à cet homme qui, enfant, connut les regroupements ouvriers par l'intermédiaire de son père syndicaliste révolutionnaire. Orphelin et *Seul dans la vie à 14 ans*, il sut subvenir à ses besoins tout en se cultivant, sacrifiant de longues heures de sommeil pour lire et apprendre. Il lui fallait servir une cause... et quelle meilleure cause pouvait-il trouver que la défense du prolétariat ? Encore fallait-il s'organiser, se faire connaître. C'est pourquoi, avec toute la ténacité qui le caractérisait, il devint l'animateur et le fédérateur du Groupe des écrivains prolétariens.

Agriculteurs, terrassiers, charpentiers... trouvaient dans les revues et les collections de livres créées ou animées par Poulaille un espace pour s'exprimer et raconter leur vécu, leur milieu, leur classe. Comme Félix Fénéon que nous découvrirons sans nul doute lors d'un prochain numéro, Poulaille fut soixante ans plus tard un remarquable dénicheur de talents. Sans lui Jean Giono, Victor Serge, Neel Doff, Constant Malva, Ludovic Massé et bien d'autres ne seraient peut-être pas connus et leurs ouvrages édités. Pourtant, à cause de son intransigeance et de son refus de parvenir, il se querella avec plusieurs de ces écrivains qui, le succès venant, ne souhaitaient plus que vivre de leur plume. Pour Poulaille, refusant les compromissions littéraires tout en étant assuré d'une certaine stabilité matérielle, cela constituait une trahison : une façon de passer dans l'autre camp, celui des nantis et des « fainéants ».



LES TRACTS ANTIFASCISTES. — PUBLICATION BI-MENSUELLE

COMITÉ DE **VIGILANCE** DES INTELLECTUELS ANTIFASCISTES

SECRÉTARIAT : 18, BOULEVARD MAGENTA, 18 PARIS (X^{e})

CONDITIONS D'ABONNEMENT A NOS TRACTS :
8 fr. les 4 numéros par 50 exemplaires de chaque n°
14 — — 100 — —
60 — — 500 — —

Président : Paul RIVET, Professeur au Muséum
Vice-Présidents : ALAIN, Écrivain
Paul LANGEVIN, Professeur au Collège de France

26 JUILLET 1935 — N° 2

LES FÉODAUX CONTRE LE PEUPLE

M. de Wendel, M. Laval et leur presse déclarent que les décrets-lois assurent :

L'ÉQUILIBRE DU BUDGET : **MAIS C'EST FAUX,** car aggravant la crise ils aggravent le déficit.

LE RÉTABLISSEMENT DE LA CONFIANCE, LA BAISSE DES PRIX, LA SAUVEGARDE DU FRANC : **MAIS C'EST FAUX,** comme le prouve l'expérience de la déflation dans tous les pays.

On ne peut équilibrer le budget, ni sauver le franc, si l'on épargne les privilégiés.

M. LAVAL PRÉTEND AVOIR RÉALISÉ L'ÉGALITÉ DES SACRIFICES :

Mais, pour les munitionnaires, pas de prélèvements sur les paiements des marchés en cours, qui se chiffrent par milliards !

Pas de limitation à leurs prix de vente !

Pour les grosses fortunes : des mesures fictives.

Pour les gran[illegible] l'apparence des sacrifices, et en fait la consolidation et la prorogation des privilèges.

Une dime est imposée aux anciens combattants !
Les marchands de canons ne perdront rien !
Voilà l'égalité des sacrifices !

LES DÉCRETS-LOIS QUE M. LAVAL A SIGNÉS, C'EST M. DE WENDEL QUI LES A DICTÉS :

Avec les Wendel triomphent les Mercier, les Schneider, les Rothschild, les Finaly, tous ceux qui ont fait de la Défense Nationale et de la guerre le plus fructueux des commerces, toute la féodalité économique, tous les fauteurs de fascismes et de misère !

Le 14 juillet, le peuple de France a fait serment de sauver sa liberté et son pain

LES DÉCRETS-LOIS SONT UN DÉFI DES FÉODAUX AU PEUPLE FRANÇAIS!

défi sera relevé!

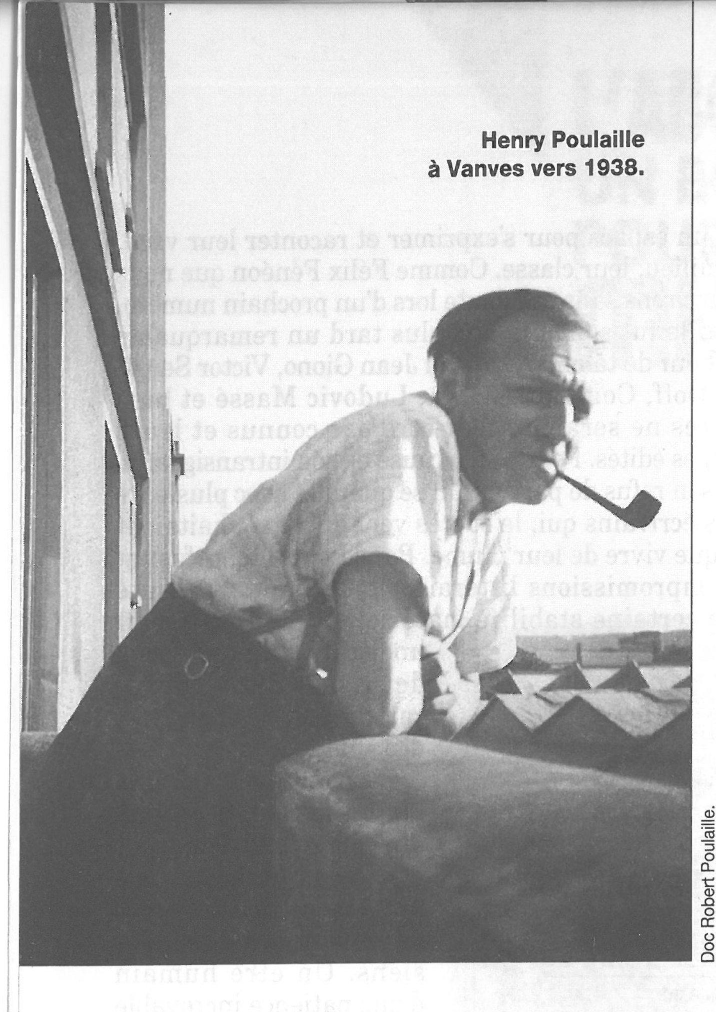
Doc Centre de Cachan.

Henry Poulaille vers 1940.

Derrière cet homme plutôt austère, se cachait quelqu'un d'extrêmement généreux qui faisait passer la promotion des écrits de ses amis avant celle des siens. Un être humain d'une patience incroyable avec les gosses (surtout s'il n'avait pas à s'en occuper tout le temps), allant jusqu'à réaliser des livres pour que ses enfants apprennent à lire ou à confectionner les ouvrages miniatures d'une bibliothèque pour les poupées de la fille de son ami Lanoizelée. Fidèle à sa classe sociale, fidèle à ses idées libertaires, il sut vivre au milieu des remous de la société sans jamais se renier et en respectant les autres. Bref un homme dont l'itinéraire méritait d'être raconté.

Si nombre de ceux que nous citons ont disparu, la littérature prolétarienne, elle, est toujours vivante. De nouveaux auteurs sont apparus et des rééditions offrent la possibilité de redécouvrir les anciens. Nous ne pouvons qu'espérer que ce numéro vous donnera envie de parcourir les textes de ces écrivains paysans, ouvriers ou employés.

Cet *Itinéraire* arrive un an après celui consacré à Eugène Varlin et beaucoup de choses ont changé pour nous car il est entièrement réalisé en P.A.O. et comporte certainement quelques imperfections supplémentaires. Il y gagne pourtant en qualité de reproduction des photos et gageons que le prochain sera « irréprochable ».



Henry Poulaille à Vanves vers 1938.

Doc Robert Poulaille.

SOMMAIRE

Vous trouverez intercalé entre chaque article un portrait d'écrivain prolétarien qui eut des liens étroits avec Henry Poulaille.

ITINERAIRE

Numéro 12 - 1er semestre 1994
1 bis, rue Emilie, 77500 CHELLES
Directeur de la publication : D. Roy
Administration : José Bolufer
Rédaction : H. Becker, P. Bedos, J. Bolufer, M. Colombo, D. Roy
N° ISSN : 0986-6043
Dépôt légal : 2e trimestre 1994
Impression : Imp. du Sommet, tél. : 48.28.16.63

Nous tenons à remercier les animateurs de l'association des Amis d'Henry Poulaille (Cachan), Robert Poulaille et Florence Littré, ainsi que tous ceux qui nous ont aidés — notamment par le prêt de photos : J. Lanoizelée, Amis de Panaït Istrati, Claude Massé...



« Certaines collaborations nous répugnent et la chanson ne nous réunira jamais avec les adversaires de notre classe, chantres de l'autel et du sabre, qui sont parmi les plus fermes soutiens du régime capitaliste que nous voulons abattre »
M. Doublier

« Voila trop longtemps, compagnons, que nous chantons tous pour les autres. Ayons maintenant nos chansons et ne chantons plus que les nôtres »
J. B. Clément

La Muse Rouge

groupe de chansonniers révolutionnaires

reprend ses goguettes mensuelles le

SAMEDI 3 DÉCEMBRE 1938, en soirée, à 20 h. 45

l'écrivain **Henri Poulaille** *parlera de*

GASTON COUTÉ

Audition de poèmes et chansons de Gaston COUTÉ
En deuxième partie, chansons satiriques, révolutionnaires, pacifistes, mélodies, poèmes, avec

F. H. Jolivet - H. Florent - G.M. Gouté - Clovys Jane Monteil - C. Aubry - R. Tozini - L. Banvil Marga Tozi - M. Brubach - René Paul, etc.

La Muse Rouge demande à tous ses vieux amis, à tous les jeunes militants, de faire l'effort nécessaire pour assurer le succès de sa nouvelle tentative de propagande par la chanson. Qu'ils lui fassent autour d'eux le plus de propagande possible et qu'ils assistent nombreux à cette première goguette qui se tiendra SALLE DU COQ, 14, avenue d'Italie (métro et autobus : place d'Italie).

Aux goguettes suivantes, causeries de A. PATORNI, M. BRUBACH, J. L. MONTEIL, etc.

— **Prix d'Entrée : 3 francs** —

Pour tous renseignements, adhésions, organisations de soirées, etc, écrire à J. L. MONTEIL, 2, passage Trubert-Bellier, Paris 13e C. P. Monteil Paris 1216-70

Tract de décembre 1938 annonçant l'intervention de Poulaille, qui parla de Gaston Couté, pour La Muse rouge.

Doc Robert Poulaille.

Le père

Interview de Robert Poulaille

— *« **Itinéraire** » : Quel père était-il ?*

— **Robert Poulaille :** Mon père n'était pas un père comme les autres. C'était vraiment un type assez exceptionnel que je voyais toujours à une table, avec des ciseaux, plein de papiers, des tasses de café... et puis beaucoup de cigarettes et de la fumée. Il découpait ou écrivait. Voilà, pour un gosse, c'était ça... Je regardais mon père avec beaucoup d'admiration et puis, avec moi, quand j'étais petit, il était très, très patient.

— ***I.** : Ce qui n'était pas sa qualité principale ?*

— **R. P. :** Non, c'est vrai. Mais il était patient, il fallait tomber au bon moment aussi. Sinon, il t'envoyait un peu promener... Moi, je dois dire que j'étais privilégié. Qu'est-ce que je peux vous raconter sur mon père ? Ce truc que je trouvais extraordinaire... lorsque je suis parti à la campagne, ma mère étant malade — elle a toujours été malade. Mon père n'a pas eu de chance de ce côté-là, sa première femme est morte de tuberculose, elle était la sœur de ma mère et ma mère était aussi tuberculeuse. Elle a été de sana en sana. On peut dire que j'ai passé ma vie à aller la voir dans les hôpitaux et dans les sanatoriums. Quand je suis parti chez ma grand-mère à Giromagny, où mon père avait fait son service militaire qu'il raconte dans *Les Rescapés*, comme il ne m'avait pas et que j'étais loin de lui, il m'envoyait un journal qu'il faisait lui-même. Chaque mois j'avais, comme il l'appelait, le *Journal de Bébert*. Des tas de trucs, des dessins collés et des dessins originaux d'amis qui travaillaient chez Grasset, comme François Salvat, Robert Joël et puis tous les écrivains qui venaient rédigeaient un petit mot ou une dédicace, un truc de Tristan Rémy, un petit mot de Blaise Cendrars, d'Edouard Peisson ou de Ludovic Massé. Moi, tous les mois, j'avais le plus beau journal qui pouvait exister...

— ***I.** : Spécialement fait pour toi ?*

— **R. P. :** Oui, le *Journal de Bébert*, tu te rends compte, j'étais vraiment heureux. Malheureusement, je ne sais pourquoi ou comment, je l'ai perdu. Ce qui nous tient le plus à cœur, en général, ça disparaît. Enfin, c'est pour te situer papa, il était quand même plein de tendresse... C'est vrai que, parfois, il avait des coups de gueule... mais il était quand même plein de tendresse.

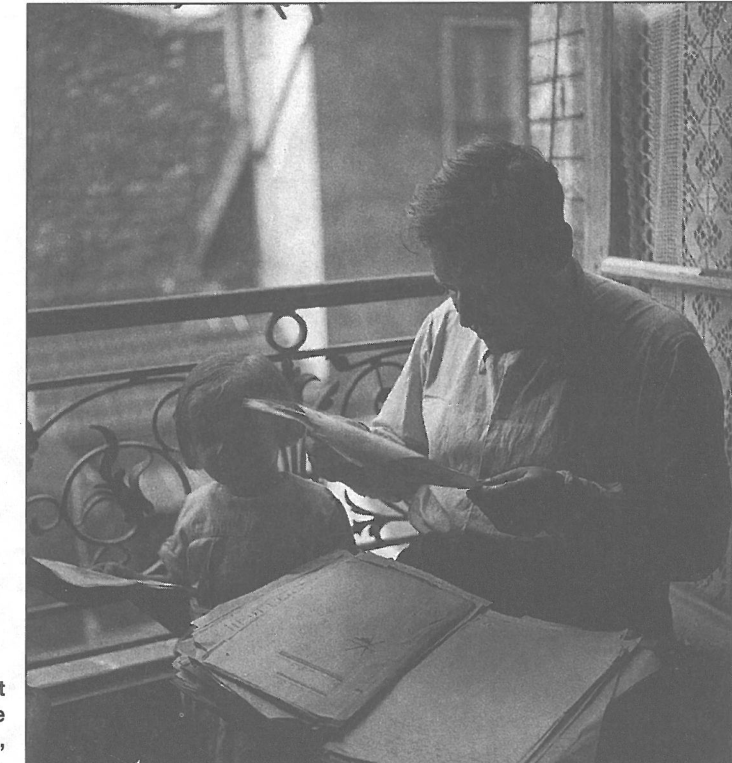
— ***I.** : Tu n'étais pas le seul enfant... quelle était la vie familiale ?*

— **R. P. :** J'avais un frère, qui est mort, et une sœur. Etant le dernier, j'ai toujours été plus gâté que les autres. Mon frère a été élevé un peu par ci, un peu par là ; ma sœur aussi, dans des lieux différents. Mon père n'avait pas du tout l'esprit de famille, il n'avait pas le temps pour cela et ce n'était pas son sentiment. Mon frère était un type extrêmement brillant et sûr de sa valeur : il a travaillé comme chef de fabrication, puis comme directeur chez Philips, et avait réussi socialement ; cela choquait un peu mon père. Ma sœur était, elle, bouquiniste. C'est un parcours choisi, faut dire qu'on y gagne pas beaucoup de sous... c'est devenu très dur maintenant. (...) J'allais souvent avec mon père sur les quais, dans les années 45, voir Ferdinand Teulé et Lanoizelée qui étaient bouquinistes et de grands amis.

— ***I.** : Ton père était très exigeant et son comportement...*

— **R. P. :** Sans compromission... son truc qui surprend moins maintenant et que j'entendais souvent, c'était le refus de la propriété... et son refus de parvenir. Ça c'était vraiment net et ses rapports chez Grasset, quand il les racontait, n'étaient pas toujours idylliques. Des fois il ruait dans les brancards, mais enfin ils y arrivaient quand même, malgré tout. L'autre était assez intelligent pour comprendre que mon père avait de la valeur, quelque chose en lui... C'était la chaleur avec les copains, comme avec René Bonnet, Jean Prugnot et Robert Laurent ; ça c'était vraiment des amis pour mon père et c'était des types bien, en plus. Il était aussi entouré de femmes, mon père aimait bien leur compagnie.

— ***I.** : Et son comportement, justement, avec les femmes ?*



Henry et Robert Poulaille rue de Vanves, à Paris.

Doc Centre de Cachan.

— **R. P. :** Très gentil, charmeur, très patient.

— *I. : Par rapport à Grasset, comme justement il refusait la compromission, que cela le gênait de travailler chez cet éditeur, ne faisait-il pas un peu de provocation ?*

— **R. P. :** Non, je ne pense pas, c'était naturel... Chez Grasset, il arrivait quand même à imposer les auteurs qu'il aimait : Giono, Ramuz, Cendrars, Ferreira de Castro, Peisson... et puis d'autres qui ne me viennent pas à l'esprit. Par exemple, des garçons comme Alzir Hella qui était aussi traducteur — c'est lui qui a traduit *A l'Ouest, rien de nouveau*. Chez Grasset, c'était vraiment le défilé de tout ce monde d'écrivains prolétariens et libertaires, un vrai rendez-vous. Je me souviens, quand j'y allais, c'était marrant parce qu'il y avait deux styles : le style Henry de Montherlant et celui des copains de mon père qui n'était pas du tout pareil. Bernard Grasset, en parlant de la salle où officiait mon père, disait : « *C'est la cour des Miracles !* ». Quand j'étais gosse, je me rappelle que c'était quelque chose, c'était une ruche, oui, une ruche.

— *I. : Au point de vue littéraire, il avait des a priori ?*

— **R. P. :** Ah ! oui ! A ce sujet, plus grand, lorsque j'allais voir mon père, je me suis souvent disputé avec lui parce qu'il était très dur. Il avait des coups de gueule, mais il n'était pas méchant... serviable. Mon père était trop serviable à la limite... tous ces gens revenaient, et s'ils avaient besoin d'argent, mon père leur en donnait. C'était vraiment un homme généreux.

— *I. : Il avait une définition de la littérature qui faisait qu'il ne voulait pas avouer apprécier des gens qui ne rentraient pas dans ce cadre-là...*

— **R. P. :** Et bien oui, il y avait la littérature prolétarienne... sinon, à côté, c'était tous de sales bourgeois, faut bien le dire. La littérature appartenait bien à la bourgeoisie.

— *I. : Est-ce que tu avais d'autres contacts avec ton père. Est-ce que vous alliez vous promener, est-ce qu'il y avait des jeux entre vous ?*

— **R. P. :** Pas trop, pas trop de promenade non plus. Je me souviens des soirées avec les amis : René Bonnet, Jean Prugnot, Jean Lamour, Constant Malva ; des visites aussi, celles de Blaise Cendrars qui venait rue de Châtillon à Vanves avec sa voiture de sport, une décapotable style Torpédo, et tous les gosses étaient là pour voir une voiture, ça devait être en 1936-1937. Ce n'était pas courant de voir une voiture de sport avec un bonhomme qui n'avait qu'un bras. Il conduisait ainsi. Moi, j'étais comme tous les mômes, j'étais un peu fier, je disais qu'il venait chez moi, que c'était un ami de mon père. L'autre particularité du 13 de la rue Châtillon, c'était Louis Lecoin, notre voisin d'escalier et, dans le bâtiment à côté : Pierre Monatte de *la Révolution prolétarienne*. Mon père a toujours eu d'excellents rapports avec Lecoin parce qu'il n'a jamais renié sa signature au bas du tract « Paix immédiate ». D'autres se sont « dégonflés » ou sont revenus sur leur parole, comme Alain, Victor Margueritte, Jean Giono...

— *I. : Les grands noms qui se sont défilés ?*

— **R. P. :** Exactement, ils ont eu la trouille... Ça, mon père s'en foutait. C'était une force de caractère, un personnage. La preuve : ce gosse livré seul à 14 ans, faut se débrouiller tout de même, c'est pas facile.

Doc Centre de Cachan.

Page d'un livre confectionné par Henry Poulaille

Robert Poulaille lors de son interwiev.

Photo Didier Roy.

— *I. : Après avoir signé ce tract « Paix immédiate », il attend que les choses se passent, n'est-ce pas surprenant ?...*

— **R. P. :** Il attend. Je crois que c'est dû à son côté pacifiste, il ne tombait pas dans les trucs de la Résistance... Il était copain avec un chef de réseau qui s'appelait Albert Ravé, un instituteur. Lui était chef de réseau dans la Mayenne, et mon père l'engueulait : « *Il faut être con, parce que les armes c'est con, même si c'est contre les Allemands* ». C'était vraiment le pacifiste, ça c'est certain, mais il l'a aussi hébergé chez nous quelques jours.

— *I. : Malgré tout, il n'a pas fait comme certains pacifistes qui, la paix signée par Pétain, ont eu une attitude disons équivoque...*

— **R. P. :** Lui, non

— *I. : Cette attitude assez passive est celle de la grande majorité des libertaires français, au contraire des anarchistes espagnols ou italiens qui se sont beaucoup plus impliqués dans la lutte antifasciste ?*

— **R. P. :** Mon père n'a pas du tout fricoté avec les Allemands. Il travaillait parce qu'il était obligé de le faire pour vivre... C'est vrai que Grasset, comme tous les éditeurs, était un peu collaborateur ; mais mon père était carrément hostile.

— *I. : Comment expliques-tu qu'il a écrit dans certains journaux pendant l'Occupation ?*

— **R. P. :** Tu veux dire *la Gerbe* pour l'article sur les noëls. Ça vous choque, vous ?

— *I. : Ce n'est pas que cela nous choque, connaissant les sujets abordés, mais donnait-il une explication particulière ?*

— **R. P. :** Si je ne me trompe pas, il devait connaître quelqu'un — mon père marchait à l'amitié, parfois c'est bon, d'autres fois... on peut se tromper en amitié comme en amour. Je crois que c'était à *l'Atelier* ou à *la Gerbe* qu'il avait un excellent copain s'appelant Marcel Lapierre qui faisait la critique de films. Lapierre a dû lui demander un article et comme il ne pouvait rien lui refuser et que ça lui faisait plaisir d'écrire sur les noëls... Pour lui, cela n'a pas été plus loin et c'est très anodin !

— *I. : Je crois savoir que Marcel Lapierre a eu des ennuis à la Libération et que ton père l'a défendu... toujours l'amitié ?*

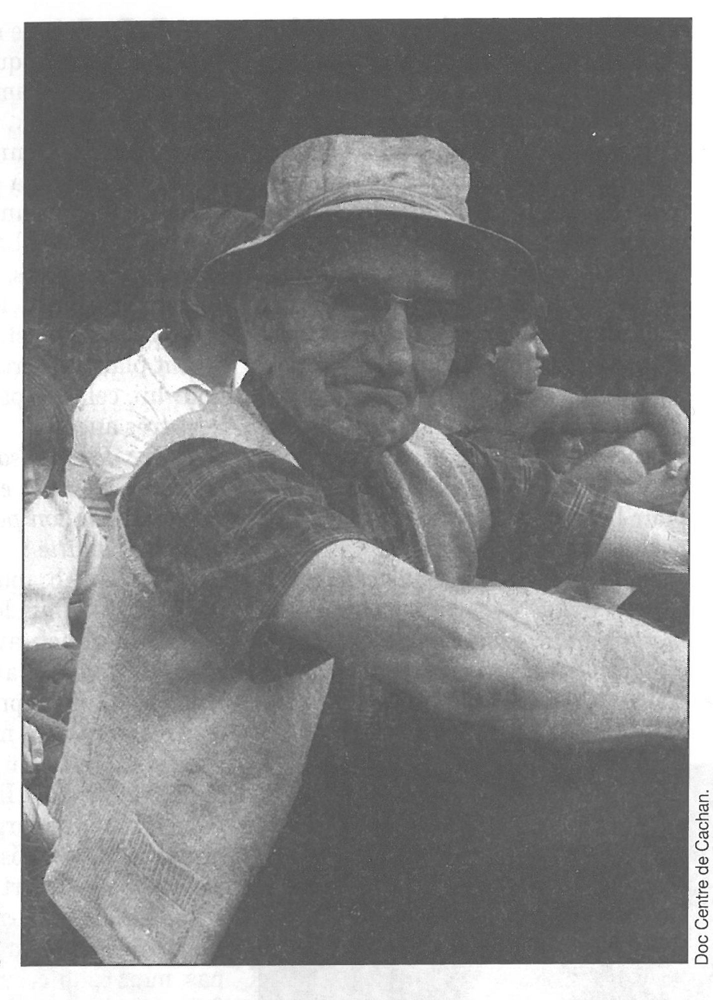
— **R. P. :** Ah, toujours mon père ! Ça va même plus loin car il a signé pour Brasillach avec d'autres... Il n'avait aucune admiration pour Brasillach, ne l'appréciait pas du tout comme écrivain, mais en tant que pacifiste était contre le principe de fusiller quelqu'un. Il a aussi témoigné pour un type, Georges Albertini, qui aurait sauvé des gosses juifs... Il a été le dire, a-t-il eu tort, a-t-il eu raison ? Il l'a fait. Fidélité, amitié... Il a aussi témoigné pour Grasset qu'il n'aimait pas, mais celui-ci l'avait aidé lorsqu'il fut arrêté comme communiste en avril 1942... Un officier allemand et un petit con de flic français, ils ont tout foutu en l'air dans la maison, ils cherchaient des armes. Mon père, ça l'a rendu fou : des armes... chez lui. Il s'énervait : un moment, il est allé aux cabinets : « *Je vais chier, Monsieur, permettez...* », et paf, il a claqué la porte. Il n'avait peur de rien... il est quand même parti entre deux flics. Ma mère est tout de suite allé voir Grasset et, comme il avait des relations, ils ont réussi à faire libérer mon père. Cela aurait pu mal se terminer ! Par fidélité, il a renvoyé l'ascenseur...

— *I. : C'est une attitude assez courageuse, surtout au moment de la Libération.*

— **R. P. :** Oui, je peux autant te dire qu'il n'a pas été épargné par la presse communiste et une bonne femme qui s'appelait Madeleine Jacob, je crois, l'a même traité de fasciste. (...) Je me souviens aussi d'un type qui avait la main-mise sur le cinéma, sur les techniciens de l'époque, qui était « coco »... c'était Claude Autant-Lara. Quand tu sais comment il a fini, à faire le guignol avec Le Pen, après avoir emmerdé tout le monde à la Libération...


Robert et Edouard Peisson.

Doc Centre de Cachan.


Lucien Gachon en août 1976 à La Guillerie

Doc Centre de Cachan.

— *I. : C'est un type qui a souvent changé : communiste, pacifiste, objecteur de conscience, extrême droite...*

— **R. P. :** Il est devenu très aigri, c'est un type qui n'aime personne, très jaloux. Quand on lit ses souvenirs, on constate qu'il ne supporte personne : Renoir n'est pas beau, un autre est juif, un autre homosexuel... voilà, c'est tout le temps comme ça.

— *I. : Justement tu parles du cinéma, Henry Poulaille s'intéressait beaucoup au cinéma, à la radio...*

— **R. P. :** Bien entendu, il a eu toute une période cinéma et il a « décroché » à l'avènement du parlant... mais tout ce qui est cinéma muet, cinéma allemand, Charlot évidemment, passait avant tout. N'oublions pas qu'il a fait un bouquin sur Charlot, c'est tout de même un des premiers.

— *I. : Pourquoi a-t-il « décroché » ?*

— **R. P. :** Pour lui, c'était moins émotionnel, il n'avait pas tout à fait tort parce que, à l'avènement du parlant, c'était pas terrible le cinéma... à l'exception de certains films de René Clair.

— *I. : C'est tout un aspect social du cinéma qui avait été mis de côté.*

— **R. P. :** Voilà, il y avait le cinéma allemand, les films de Murnau, Lang, Grüne, c'était vraiment très beau ; et puis le cinéma suédois dont il était vraiment fou. Il écrivait pas mal de papiers. Il a dirigé notamment un numéro du *Rouge et le noir* sur le cinéma et *les Chroniques du jour* sur Charlot. Mon père avait aussi des passades, c'était un touche-à-tout... passionné. Après, il s'est entiché pour le disque et était très amateur de jazz. Il a toujours eu des périodes ; en dehors de la littérature prolétarienne, il s'offrait des espèces de petites récréations : le cinéma, le disque, les chansons d'amour, les noëls... (...) Mon père était collectionneur, tout d'abord de livres, puis, quand il s'est intéressé au cinéma, de photos et d'affiches. Il avait des cartons et des cartons de revues et de magazines. Après, cela a été les disques et l'imprimerie... Il connaissait tout sur l'histoire de l'imprimerie. Il a fait aussi collection d'images d'Epinal, qu'il a dû vendre dans les années 50, et de gravures du XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il savait chiné... mais ce n'était pas pour leur valeur marchande... l'argent ne l'a jamais intéressé.

— *I. : Il existe tout de même une certaine constante, une logique populaire, prolétarienne....*

— **R. P. :** C'est ça et il a travaillé sur le folklore avec le fameux Arnold Van Gennep dans les années 50. On peut dire que mon père n'arrêtait pas, il ne dormait presque pas. Il se couchait à 2-3 heures du matin et ne se levait pas très tôt, vers 9 h 30. Il était toujours en train de faire quelque chose. Sa grande passion, c'était également les revues. Il aimait en créer : *Nouvel Age, Prolétariat, A contre-courant*, et puis la dernière chez Grasset, *Maintenant*. C'était une très belle revue avec plein de choses,


1923. A gauche : A. Dunois, Libertins et Badino. A droite : Monatte, Martinet et Fernand Desprès.

Doc Centre de Cachan.

que le lecteur adorait. Il prenait toujours des papiers, les coupait, faisait des maquettes... je m'en souviens, et je te colle des dessins, des caractères... il s'amusait. On peut dire au bon sens du mot qu'il s'est amusé toute sa vie.

— *I. : Et les amis de ton père ?*

— **R. P. :** Les grands amis de mon père, c'était René Bonnet, un charpentier, chez lequel on allait souvent manger ; Ferdinand Teulé qui était devenu bouquiniste, et puis Lamour, un correcteur et traducteur de bouquins de Chester Himes. Mon père avait aussi des rapports avec beaucoup de peintres : Joseph Lacasse, Germain Delatousche, Georges Cresson qui a été au Musée du soir... Il fréquentait également Maillaud, un peintre du Berry. Parmi ses amis, on pouvait compter Emile Guillaumin, Lucien Gachon, Peisson, Massé... même s'ils n'étaient pas là, on en parlait souvent à la maison.

— *I. : Tu faisais allusion aux repas, manger ne l'intéressait pas beaucoup et il n'était pas gourmet ?*

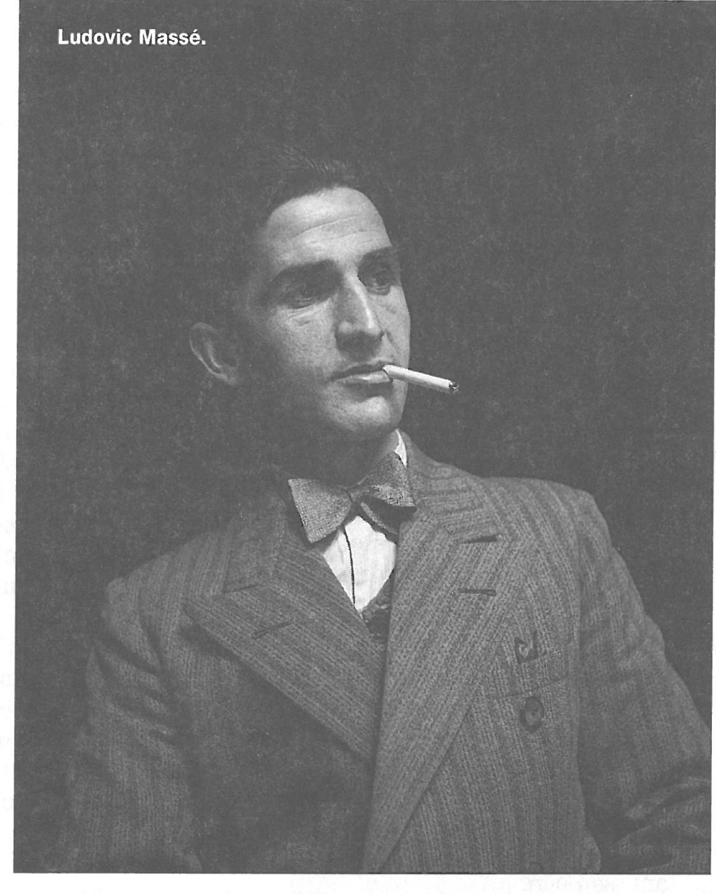
— **R. P. :** La bouffe, non ; il ne buvait pas. Ce qu'il aimait bien, c'était manger à la maison sans chichis.

— *I. : Pour revenir à ses amis, n'était-il pas un peu sec, trop entier ?*

— **R. P. :** Il a eu une relation très suivie avec Joseph Lacasse, un type très pur et aussi très grand peintre : ancien carrier, chrétien progressiste ne fréquentant pas les églises... C'est vrai que mon père était trop passionné pour avoir des relations simples, sans heurts. Avec Eugène Dabit comme avec Giono, son amitié avait été fulgurante et puis cela cassait net parce qu'il était exigeant et que les autres le décevaient. Il avait quand même la chance d'avoir un travail stable chez Grasset, tandis que beaucoup d'autres écrivains devaient vivre de leur plume, faire des compromissions... qu'il n'acceptait pas.

— *I. : Ton père se disait anarchiste, quel rapport avait-il avec le mouvement organisé ou avec des figures du mouvement ?*

— **R. P. :** Il était libertaire... J'ai surtout eu connaissance des relations qu'il entretenait avec un autre copain de *la Révolution prolétarienne*, Pierre Monatte. C'est une amitié qui a duré presque toute une vie... comme avec Victor Serge. Ils étaient tous deux écrivains et c'est cela qui comptait surtout pour mon père. Il n'avait pas beaucoup de rapport avec le mouvement organisé, c'était un individuel...


Ludovic Massé.

Doc Centre de Cachan.

Il ne faut pas oublier Michel Ragon, qui avait publié en 1947 *Les Ecrivains du peuple* et qui venait souvent manger la soupe avec nous et discuter avec mon père... des discussions parfois orageuses. Mon père l'aimait bien mais ils se sont séparés, pour se retrouver à nouveau. Je me souviens encore de Michel Ragon, terriblement malheureux à l'hôpital de la Cité universitaire, j'avais l'impression que lui aussi perdait un père. (...)

— *I. : Il a pris la défense de Victor Serge lorsque celui-ci a été persécuté par les communistes...*

— **R. P. :** C'est ça, mon père prenait sa défense à chaque conférence, il avait la dent dure et le parti communiste ne lui faisait pas de cadeau. Il était gênant... Les « cocos » auraient bien voulu avoir un type comme mon père chez eux. Cela n'a jamais marché car il était très anticommuniste. Il était aussi très critique quand il parlait des écrivains communistes, d'Aragon par exemple, personnage grotesque... J'étais jeune et un peu naïf... lorsque je lisais des poèmes d'amour d'Aragon, je me faisais traiter de tous les noms ! (...) Et maintenant un souhait, que les jeunes lisent *Pain de soldat*, le meilleur livre contre la guerre [1].

Propos recueillis par la rédaction

(1) *Les éditions Grasset devraient rééditer ce titre dans la collection « Cahiers rouges » au début de 1995.*

Louis Guilloux

De Louis Guilloux, on connaît surtout l'œuvre tour à tour militante, déchirante, douloureuse ou enthousiaste, mais toujours ancrée dans son temps et généreuse, pleine de doute et chargée malgré tout de conviction, de foi et d'espérance. Littérature « populiste » ou « prolétarienne », Louis Guilloux s'est toujours refusé à prendre part aux polémiques qui entouraient sa production, car son œuvre, c'était lui... Fidèle à lui-même comme aux siens, l'œuvre de Louis Guilloux, fils d'un modeste cordonnier militant socialiste, est empreinte d'une gracilité que nul ne peut désavouer.

De l'homme, on connaît moins l'histoire et la destinée... Né en 1899 à Saint-Brieuc, Louis Guilloux fut élevé dans un milieu militant (son père fut secrétaire de la section socialiste de sa ville natale de 1911 à 1914). A l'âge de treize ans, il dut, pour poursuivre ses études au lycée, obtenir une bourse ; l'année suivante cependant, il choisit d'y renoncer, préférant un poste de « pion » comme beaucoup d'autres jeunes gens démunis. Sans doute pensa-t-il aussi à Jules Vallès, dont il affectionnait la lecture, qui en avait fait autant quelques décennies plus tôt.

Très tôt, contraint sans doute par cette peur de trahir les siens et de rompre d'avec les valeurs communautaires de son milieu, il en vint en 1917 à abandonner ses études, vivant de « petits » métiers : tour à tour colporteur, employé de bureau ou déménageur quant il arriva à Paris en 1918. De 1921 à 1924, il travaille comme lecteur d'anglais au journal *l'Intransigeant*. Il se promit de se consacrer enfin à la littérature. Trois ans plus tard en effet, est publié son premier roman *La Maison du peuple* qui retrace les luttes et les espoirs militants de son père à la veille de la Grande Guerre. Et, en 1931, paraissait *Compagnons*... Par ces deux premiers romans, Guilloux, soutenu par Jean Guéhenno aux éditions Grasset, manifestait avec force son attachement au monde prolétarien... En 1935, fut publié *Le Sang noir*, « *œuvre mutilée* » (1) que certains trouvèrent « *désespérée* » et d'un grand pessimisme, que d'autres considèrent comme son chef-d'œuvre.

Outre son activité littéraire, Louis Guilloux ne manqua pas de s'engager dans les combats qui secouèrent son époque. Sans jamais s'inscrire au sein d'un parti, il se lança néanmoins dans le mouvement antifasciste et, en 1935, il est secrétaire du premier Congrès mondial des écrivains antifascistes ; puis, jusqu'en 1940, s'attache à la condition des réfugiés espagnols en Bretagne, en tant que responsable du Secours populaire de France à Saint-Brieuc. Il prit part également aux luttes de soutien en faveur des chômeurs. Toujours à Saint-Brieuc, où il était revenu en 1930, il adhéra très vite au mouvement de résistance durant la Seconde Guerre mondiale. En 1941, il se mit en contact avec des responsables de la Résistance des Côtes-du-Nord et, en 1943, participa à l'unification des différentes forces, communiste et non communiste. A la fin de la guerre enfin il fut choisi par le Comité départementale de la Libération comme interprète des forces américaines.

(1) *Albert Camus/Jean Grenier,* Correspondance, *1932-1960, éd. Gallimard, 1981 (Lettre 89, A.C. à J.G., page 100).*



Doc Centre de Cachan.

Louis Guilloux (1899-1980).

Cœur solitaire, cœur solidaire

Son engagement, son œuvre ne sauraient cependant masquer l'homme, ses liens et ses amitiés. Lors de son passage à Paris, le jeune homme se lia avec Max Jacob, Daniel Halévy et Jean Guéhenno. Quelques années plus tard, ce furent Dabit, Aragon, Malraux ou Gide qui s'exprimèrent à propos de la parution du *Sang noir* le 12 décembre 1935 à la Maison de la Culture de Saint-Brieuc. André Gide, qui appréciait tant l'œuvre que l'homme, lui demanda de bien vouloir participer au voyage qu'il entreprit l'été 36. Louis Guilloux accompagna ainsi Gide en U.R.S.S. Revenu en France, Gide publia *Retour d'U.R.S.S.*, qui lui valut d'être considéré comme un renégat par les communistes pour avoir confessé ses désillusions sur l'Union soviétique. Louis Guilloux, bien qu'en accord avec Gide, n'écrivit rien... Poussé bientôt par Aragon qui désirait le voir critiquer les déclarations de Gide, Guilloux s'y refusa : ce qui lui valut d'être remplacé à la chronique littéraire qu'il tenait au *Soir* par Paul Nizan (1937).

Il lui resta quoi qu'il en soit d'autres amitiés, plus solides celles-ci, car généreuses. Ainsi de Jean Grenier, romancier lui aussi et professeur de philosophie. Ils se rencontrèrent, alors qu'ils n'étaient que deux adolescents, à la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc et leur amitié ne devait plus dès lors s'interrompre. En août 1942, Jean Grenier expédia à son ancien élève et désormais ami « *des souvenirs d'enfance très réussis* » (2). *Le Pain des rêves*, prix populiste 1942 qui évoque l'enfance démunie de Louis Guilloux, fait forte impression sur Albert Camus (dont le premier roman vient d'être publié), destinataire de cet envoi. En septembre 1942, Camus dit à Jean Grenier avoir lu « *le très beau livre de Guilloux* ». « *Peut-être, confie-t-il, son accent m'a-t-il plus touché que d'autres. Je sais aussi ce que c'est. Et comme je comprends aussi qu'à l'âge mûr un homme ne trouve de sujet plus beau que son enfance pauvre* », et d'ajouter : « *la critique en zone libre a été stupide pour* Le Pain des rêves. *On dirait que ça gêne, la pauvreté des autres* » (3).

« La pauvreté »... l'un et l'autre l'ont connue et côtoyée, et elle ne cessera de hanter, si ce n'est leurs œuvres respectives, au moins leurs esprits. Suite à cette première lecture, Camus entreprit de connaître les autres romans de Louis Guilloux. Bientôt, par l'intermédiaire de Jean Grenier, ils se rencontrèrent et sympathisèrent... Si l'un, l'aîné était né sous les brumes briochines et l'autre, le cadet, nourri au soleil algérois dès 1913, c'est parce qu'ils firent tous deux « *leurs classes à l'école de la nécessité* » (4) que leurs itinéraires si souvent parallèles finirent par converger pour ne plus se séparer. De leur amitié naquit sans tarder une complicité... Guilloux fit connaître à Camus la tombe de son père « *mort au champ d'honneur* » en 1914 et enterré à Saint-Brieuc, Camus emmena Guilloux à Tipasa, désireux de lui faire découvrir ce soleil et cette lumière qui lui manquaient tant à Paris... De leur amitié, il y aurait encore beaucoup à dire : anecdotes, vacances en famille, etc.

En 1947, Albert Camus s'appliqua à écrire la préface d'une réédition de *La Maison du peuple*, rappelant non sans ironie que « *presque tous les écrivains français qui prétendent aujourd'hui parler au nom du prolétariat sont nés de parents aisés ou fortunés* », défiant quiconque de lire « *ce récit sans le terminer la gorge serrée* » (5). L'œuvre de Louis Guilloux, essentiellement autobiographique, et parce que autobiographique, « *ne flatte — en fait — ni ne méprise le peuple dont il parle et lui restitue la seule grandeur qu'on ne puisse lui arracher, celle de la vérité* ».

Doc Centre de Cachan.

Henry Poulaille à l'époque du Musée du soir.

Véronique Fau-Vincenti

(2) *Id., Lettre 57, J.G. à A.C., p.72.*
(3) *Id., Lettre 60, A.C. à J.G., p.75.*
(4) *Louis Guilloux,* La Maison du peuple, *Grasset, 1983, préface d'Albert Camus, pp. 14 et 15.*

(5) *Id., p.13.*

Le compagnon

Interview de Florence Littré


Photo Didier Roy.

Florence Littré à Palaiseau en 1993.

— « *Itinéraire* » : *A quelle occasion as-tu rencontré Henry Poulaille ?*

— **Florence Littré :** J'ai rencontré Henry pour la première fois en 1943 lorsque je posais pour Derain. J'avais l'habitude de l'attendre dans l'escalier, devant sa porte, car il était toujours en retard. Je me penchais par-dessus la rampe et, ce jour-là, au lieu d'apercevoir le dessus de son chapeau rond, j'ai vu une « galette ». Et puis la « galette », un béret, qui monte... qui monte. J'ai découvert un petit homme plutôt rondouillard, avec une belle gueule. Le type ne se présente pas et reste là, silencieux... moi, idem. Derain est arrivé, ils sont rentrés tous les deux, et mon « patron » m'a tendu le peignoir car il ne fallait pas perdre une minute. Je me suis déshabillée, j'ai mis le peignoir et, lorsque je suis revenue dans l'atelier, Poulaille s'en allait. Quelque temps après, j'ai retrouvé boulevard Saint-Michel un de mes anciens prétendants. On a pris un pot et je lui ai raconté que j'avais été enseignante, pendant deux ans, dans un institut médico-pédagogique. J'avais pris des notes... cela avait été épouvantable, il y avait eu un scandale... Cela se passait en Normandie, en plein bocage, à côté de Villers-Bocage. Il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un qui serait intéressé par ces notes. Je lui ai donc apporté ce qui était presque un livre pour qu'il le transmette. Il m'a écrit peu de temps après pour me dire que Poulaille — mais je ne connaissais pas alors ce nom — était « emballé » et voulait me rencontrer. Quand je suis entrée chez Grasset, dans la grande salle où il officiait, j'ai reconnu le type... c'était lui. Je lui ai demandé s'il ne fallait pas fignoler plus le manuscrit, il m'a répondu : « *Vous avez fait un livre authentique... n'y changez rien* ». Le bouquin a été édité quelques années après, c'était mon premier livre, *La Mauvaise Herbe*. (...)

— *I. : C'est bien plus tard que vous avez emménagé ici...*

— **F. L. :** Oui, nous sommes venus habiter Palaiseau en 1950. C'était la campagne ici, sans confort... aucun commerçant. On entrait par-derrière, par le chemin qui grimpe où il y avait plein de violettes et de roses. La porte était toujours ouverte et, un jour, une vache est entrée... C'était le voisin qui me portait de l'eau parce qu'il n'y avait qu'une citerne. Une maison toute en hauteur, avec beaucoup de charme, mais qui avait vraiment besoin d'être retapée... Cela ne gênait pas du tout Henry, il ne voulait surtout pas être dérangé... et il ne savait même pas planter un clou. Heureusement, quelques amis venaient de temps en temps faire quelques travaux...

— *I. : C'était la maison des Delesalle ?*

— **F. L. :** Oui, elle appartenait à une sœur de Paul Delesalle, une comédienne assez célèbre au début du siècle sous le pseudonyme de Monna Delza. Les Delesalle sont venus l'habiter en 1932 et, à la mort de Paul en 1948, Léona a vécu seule ici... Ne pouvant plus y rester, Henry a réussi à la faire admettre à la maison de retraite Galignani (à Neuilly-sur-Seine) où j'allais la voir et lui apportais des friandises et des vêtements. Puis, elle a vendu pour une somme symbolique la maison à Henry. A cette époque, il vivait séparé de sa femme Lucie, qui s'occupait de leur fils Robert. Son premier fils Marcel et sa fille Georgette, beaucoup plus âgés, étaient pour l'une mariée et bientôt mère d'une petite fille... quant à l'autre, il travaillait et était indépendant.

— *I. : Tu disais qu'Henry Poulaille n'était pas bricoleur, quels étaient ses autres traits de caractère ?*

— **F. L. :** C'est difficile... c'était un type qui avait des côtés délicats, par exemple avec les bêtes : il fallait acheter un thon spécial pour les chats. (...) D'autre part, si on cassait du verre, il l'enveloppait précautionneusement dans du papier avant de le mettre dans la poubelle, pour que les éboueurs ne se blessent pas. Je me souviens aussi d'un jour dans le jardin où, pour désherber, comme il n'y connaissait rien, il s'était muni d'un petit livre de botanique et de sa loupe... et dès qu'il trouvait une petite plante rigolote, il vérifiait et cherchait ce que cela pouvait être. Il était captivé par son travail et avait mis son pull à l'envers. Sinon, c'était une brute... coléreux, emporté, souvent prêt à vous lancer au visage ce qu'il avait sous la main si vous le contredisiez trop ouvertement sur un sujet qui lui tenait à cœur. Quand il ne voulait pas voir les gens, il les foutait à la porte... mais il pouvait aussi donner n'importe quoi à quelqu'un qu'il venait de rencontrer et qui lui plaisait. Il était entier, pas du tout diplomate. Chez Grasset, quand il y avait une réunion des collaborateurs et que le patron, très content de lui, lisait ses poèmes... tout le monde trouvait cela très bien ; lui disait, méprisant : « *C'est de la merde !* ». (...)

Pour montrer à quel point c'était une tête de cochon, il y a une anecdote : Jean Gabin l'attendait en bas de chez Grasset, parce qu'il était question de tourner un film du *Pain quotidien* et il aurait été l'interprète principal. Il ne voulait pas monter et on a donc dit à Henry : « *Y'a monsieur Gabin qui vous attend en bas* » ; alors lui : « *Il n'a qu'à monter ! C'est pas parce qu'il est millionnaire que c'est à moi de me déranger !* » Tête de cochon, il ne s'est pas dérangé... Il a raté comme ça beaucoup d'occasions.

(...) C'était quelqu'un, il avait de la gueule, beaucoup de charme, un regard extraordinaire, des yeux qui regardaient tout... une vivacité absolument étonnante. Il vivait à cent à l'heure... par exemple avec Mauriac, qu'il ne pouvait pas voir ; celui-ci lui avait dédicacé son dernier ouvrage en date avec la mention : « *A Henry Poulaille qui n'aime de moi que* Genitrix ». Alors Henry a rajouté de sa plus belle écriture illisible, avant de lui rendre le bouquin : « *et votre vin blanc de Malagar* » car, bien que ne buvant que de l'eau, il aimait le vin sucré.

— *I. : Aimait-il manger ?*

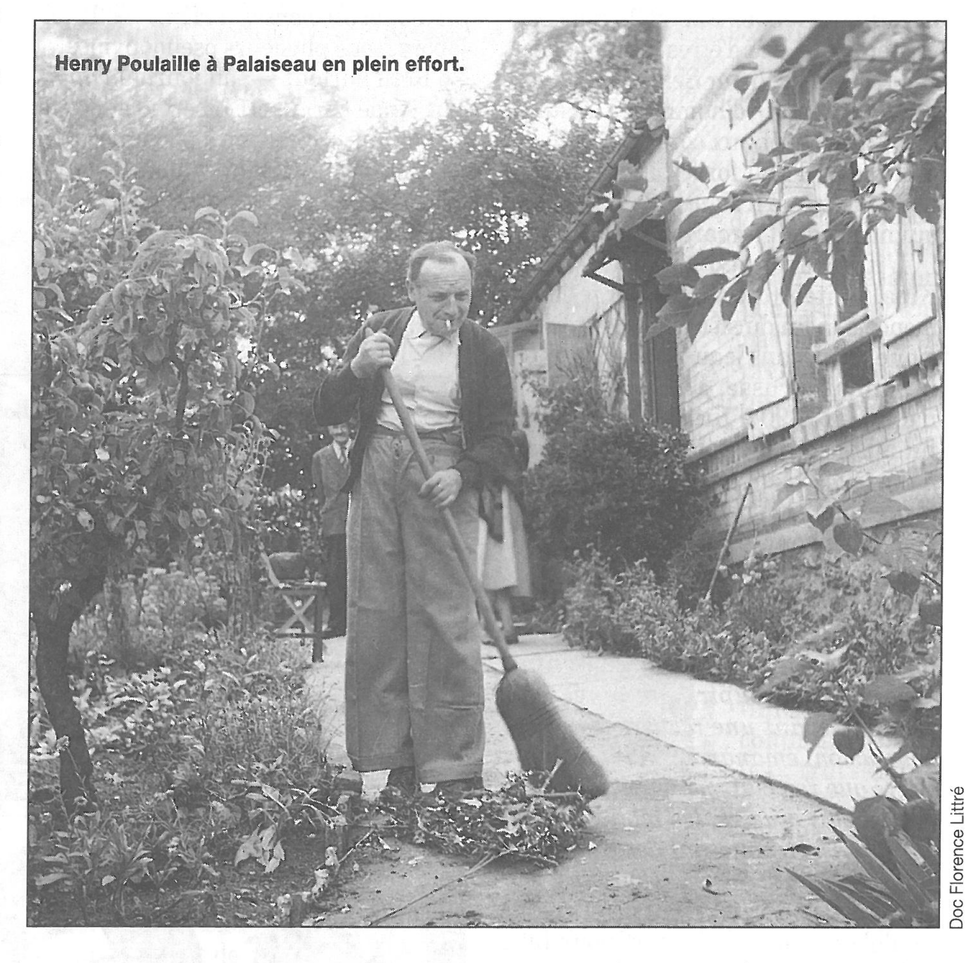
— **F. L. :** Oh non ! pas du tout ! Il ne voulait pas perdre de temps... quand il était seul et que je travaillais, il achetait de la viande hachée, des côtelettes de mouton ou des sardines. Un soir que nous étions invités chez des amis, la pauvre madame Lanoizelée s'était décarcassée pour faire un lapin et Henry, en repoussant son assiette : « *Ah ! quelle saloperie !* ». Alors, elle lui a demandé ce qu'il voulait : du jambon, des œufs... « *Vous avez des sardines ?* », lui a-t-il dit. Elle lui en a ouvert une boîte et il était satisfait. (...) Il était injuste et ne pardonnait rien, par exemple il en a voulu pendant des années à Ragon parce qu'il était « arrivé »... il y a eu une brouille, très longtemps, mais il a été excessivement content de le revoir car il l'aimait beaucoup.

— *I. : Henry Poulaille a assez peu voyagé, uniquement en Belgique et au Portugal. Tu étais avec lui, comment cela s'est-il passé ?*

— **F. L. :** Il n'appréciait pas les voyages car cela le changeait de ses habitudes... En août 1948, nous avons passé deux semaines chez Louis Roelandt à Alost (près de Bruxelles) et il a failli provoquer un scandale : du balcon de l'appartement, assez débraillé, il regardait défiler une procession religieuse et, bien sûr, il a « oublié » de s'agenouiller lorsque le prêtre est passé. Il ne cessait de répéter : « *Ça, c'est du folklore ! Ça, c'est du folklore...* ». Puis nous nous sommes rendus à Maintenon, chez Georges Cochon, et à Lisbonne. Au Portugal, il a été odieux : râlant sans cesse contre la voiture et la chaleur... Le pire, c'est lorsque nous avons été à Fatima avec deux amis de Ferreira de Castro ! Et celui-ci, qui portait une cravate, voulait qu'Henry en fasse autant...

— *I. : Comment se comportait-il avec les femmes, était-il féministe ?*

— **F. L. :** Il les aimait bien, très charmeur... et quand elles étaient belles, il était ravi. Mais il ne fallait pas vivre avec lui, il n'avait aucun sens pratique et ne faisait rien. Il restait le derrière collé à sa chaise, la cigarette au bec et la loupe en main, à lire, découper, classer, coller... il ne supportait pas d'être dérangé et, pour faire le ménage, on devait contourner ce bloc. Il ne faisait qu'une chose : balayer... il prenait le grand balai et il le passait partout. « *Cela me permet de rêver* », avouait-il. Sinon, il ne m'aurait pas aidé à faire autre chose, il ne voulait pas, cela ne l'intéressait pas. (...) Il était très égocentrique... un jour que j'étais claquée, au lit, avec plus de 40°C de fièvre, il a fallu que je le supplie pour qu'il appelle un médecin. « *Tu m'emmerdes* », m'a-t-il dit. Et à l'hôpital, il ne venait pas vous voir car ça le dérangeait.


Henry Poulaille à Palaiseau en plein effort.

Doc Florence Littré

— *I. : C'était un emmerdeur !*

— **F. L. :** Oui, mais avec beaucoup de charme et, peut-être à cause de ses excès, d'une nature riche... un personnage attachant, totalement désintéressé, un écorché vif... mais avec qui il ne fallait pas vivre. C'était épuisant, on devait toujours être derrière lui. J'ai fini par craquer au bout de dix-sept ans et je suis partie, sans pour cela jamais l'abandonner complètement.

Propos recueillis par la rédaction

Victor Serge

Se forger une pensée n'est pas chose facile. Lorsque l'environnement social s'y oppose, faire coïncider cette pensée avec ses actes exige des sacrifices matériels et une réflexion permanente que peu d'êtres humains peuvent soutenir. Victor Serge appartient à cette catégorie d'hommes. L'histoire le plaça très tôt aux côtés des vaincus qui, dotés d'une force morale exceptionnelle, ne se résignent jamais ; ceux qui ne rendent jamais leurs armes.

L'itinéraire peu banal de Victor Kibaltchitch (dit Victor Serge) commença à la fin du siècle dernier en Belgique, pays dans lequel son père, révolutionnaire russe, s'était réfugié. Il naquit en 1890 à Bruxelles. Son père fut aussi son précepteur : « *Je n'avais pas été à l'école primaire, mon père méprisant ce* "stupide enseignement bourgeois pour les pauvres" *et ne pouvant pas payer le collège. Il travaillait lui-même avec moi, peu et mal ; mais la passion de savoir et le rayonnement d'une intelligence qui ne consentait jamais à s'assoupir, qui ne reculait jamais devant une recherche ou une conclusion, émanaient de lui à un tel degré que j'en étais magnétisé et que je courais les musées, les bibliothèques, les églises, remplissant des cahiers de notes, fouillant les encyclopédies.* » (1) Vers l'âge de 16 ans, il eut divers petits boulots jusqu'à son départ pour Lille où il vécut quelques mois avant de s'installer à Paris en 1909.

Adolescent, il se considérait comme socialiste mais n'avait d'attirance ni pour le socialisme réformiste ni pour le socialisme intransigeant de Jules Guesde. Il se sentait plus proche des anarchistes. Il vécut d'ailleurs quelques mois dans une communauté libertaire où il apprit à rédiger, à composer, à corriger et à imprimer.

Dès son arrivée à Paris, il fréquenta certains libertaires. Travaillant tout d'abord comme dessinateur dans une fabrique de machines à Belleville, il abandonna très vite ce travail, s'installa près du Panthéon et vécut en donnant des cours de français à des étudiants russes : « *Mieux valait crever un peu de faim en lisant dans le jardin du Luxembourg que manger à ma faim et dessiner des bielles jusqu'à ne plus pouvoir penser à rien.* » (2) Il collabora, sous plusieurs pseudonymes — Le Rétif surtout —, au journal *l'anarchie* fondé par Albert Libertad et devait en assurer la direction à partir de 1911.

Anarchiste déclaré et ami d'enfance de Raymond Callemin (le « Raymond la Science » de la bande à Bonnot), il fut arrêté et condamné à cinq ans de réclusion dans le cadre du procès. Il avait alors 22 ans : « *La prison me chargea d'une si lourde expérience, et si intolérable à porter, que longtemps après, quand je me remis à écrire, mon premier livre — un roman — fut un effort pour me libérer de ce cauchemar intérieur, et aussi l'accomplissement d'un devoir envers tous ceux qui ne s'en libéreront jamais* (Les Hommes dans la prison). » (3)

A sa libération en 1917, n'ayant plus le droit de résider en France, il partit pour Barcelone où il reprit une action militante. Il participa notamment à l'insurrection de juillet dans cette ville. Fréquentant les milieux anarchistes espagnols, il s'exprimait dans *Solidaridad Obrera*, le journal de la C.N.T., et dans *Tierra y Libertad*. C'est d'ailleurs dans ce second journal qu'il signa pour la première fois Victor Serge.

(1) *V. Serge,* Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941, *Paris, Seuil, 1978, collection Points, p. 14.*

(2) *Ibid., p. 30.*

(3) *Ibid., p. 52. Pour plus de précisions sur les relations de V. Serge avec la bande à Bonnot, voir notamment « Actes du colloque organisé par l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 21, 22, 23 mars 1991 »,* Socialisme *n° 226-227, Bruxelles, juillet-octobre 1991, notamment pp. 284-285.*



Victor Serge, après sa première arrestation en 1928, avec son fils Vlady (né en 1920).

Doc Vlady et Jean Rière.

Une vie pour la révolution

En 1918, comme d'autres, il décida de partir pour la Russie, pensant qu'il pourrait être utile à la révolution. Pourtant, dès le premier contact, il eut quelques doutes quant à la volonté démocratique des bolcheviks : « *Nous nous attendions à respirer à Petrograd l'air d'une liberté, sans doute dure et même cruelle à ses ennemis, mais large et tonique. Et nous trouvions dans ce premier journal un terne article signé G. Zinoviev sur "le monopole du pouvoir"* » (4). Il se fit cependant « compagnon de route » avant d'adhérer au Parti en 1919. Bien qu'il considérât la centralisation et l'autoritarisme comme des erreurs, il décida de travailler avec les bolcheviks, occupant alors diverses fonctions.



Georges Vereeken, Victor Serge et Maurice Wullens à Bruxelles en juillet-août 1936.

Doc Jean Rière.

En 1921, les mensonges de la presse bolchevique à propos de la révolte des marins de Cronstadt et la violente répression qui suivit le laissèrent perplexe. N'ayant aucun moyen d'action sur le gouvernement, il décida, comme d'autres, de fuir la Russie sans rompre avec le régime, en se faisant nommer à l'étranger. C'est ainsi que les autorités soviétiques l'envoyèrent d'abord à Berlin en 1921 où il travailla à la rédaction d'une agence de presse de l'Internationale communiste, puis à Vienne en 1922.

A partir de 1923, il se rapprocha de l'aile gauche du Parti (tendance représentée par Preobrajenski et Trotski). Il rentra en Russie en 1925 pensant qu'il était alors encore possible de rénover le Parti, de restaurer l'esprit de la révolution. Il devint ainsi l'un des dirigeants de l'opposition de gauche à Leningrad. La réaction des autorités fut rapide. Il fut exclu du Parti en 1928 et emprisonné, mais libéré après quelques semaines car la nouvelle de son arrestation était arrivée à Paris. Il perdit alors toute illusion.

Terrassé par une occlusion intestinale à sa sortie de prison, il crut mourir et regretta alors de n'avoir pas suffisamment écrit. Opposant réduit à l'inaction politique, il décida, au cas où il ne mourrait pas, de se consacrer à l'écriture. C'est effectivement ce qu'il fit. Craignant toutefois d'être arrêté, il adapta la forme de ses écrits aux conditions dans lesquelles il était placé : « *J'adoptai pour mes livres une forme appropriée ; il fallait les construire par fragments détachés susceptibles d'être achevés séparément et aussitôt envoyés à l'étranger ; susceptibles d'être publiés à la rigueur tels quels sans continuation ; et il me serait difficile de composer autrement.* » (5) Entre 1928 et 1933, il écrivit plusieurs romans et ouvrages historiques qui furent publiés en France et en Espagne (6).

En mars 1933, il fut arrêté, puis condamné après deux mois d'interrogatoire à trois ans de déportation dans l'Oural. A partir de 1934 et surtout en 1935, des intellectuels protestèrent en France pour obtenir des informations sur sa détention, voire sa libération (A. Gide, H. Poulaille, R. Rolland, etc.) (7). Il fut finalement libéré en 1936 et expulsé d'Union soviétique avec femme et enfants après avoir passé dix-sept ans dans ce pays. Seule la Belgique accepta de l'accueillir et lui accorda un permis de séjour de trois ans. Des années de calomnies et de menaces commencèrent alors, d'abord en Belgique puis à Paris où il retourna s'installer à partir de 1937. Il fut régulièrement dénoncé à la police pour diverses actions terroristes sans fondement. Les communistes présents dans les maisons d'édition exerçaient une forte pression pour qu'il ne soit pas édité. Pour la même raison, il ne pouvait plus s'exprimer dans la presse de gauche. Ne pouvant vivre de sa plume, il reprit le métier de sa jeunesse : correcteur d'imprimerie (8).

Sa rupture définitive avec les communistes et les trotskistes date de cette époque. Elle eut la guerre d'Espagne pour toile de fond. Serge comprit très vite que Staline, bien qu'aidant en apparence les révolutionnaires espagnols, n'avait, en fait, aucun intérêt à voir triompher les républicains dans les rangs desquels se battaient un grand nombre d'anarchistes et de marxistes critiques. Habitué aux mœurs politiques soviétiques, il put prévoir, sans grande difficulté, que l'assassinat politique et la calomnie seraient institués par les communistes en Espagne : « *Nous n'eûmes qu'un cri :* "La République espagnole est perdue !" *Impossible de vaincre le fascisme, en effet, en instituant à l'inté-*

(4) Mémoires, *p. 77.*

(5) *Ibid., p. 275.*

(6) *Pour une analyse de l'œuvre littéraire de V. Serge, voir notamment* Socialisme, *op. cit., pp. 408-422.*

(7) *Pour plus de précisions sur ce soutien actif, cf.* Socialisme, *op. cit., pp. 328-337.*

(8) *Grâce aux efforts d'Henry Poulaille, les éditions Grasset acceptèrent de le publier.*

(9) Mémoires, *p. 356. Sur les rapports de V. Serge avec l'Espagne, lire l'article très intéressant de Pelai Pages I Blanch publié dans* Socialisme, *op. cit., pp. 357-367.*

COMITÉ POUR L'ENQUÊTE SUR LE PROCÈS DE MOSCOU

et pour la défense de la Liberté d'opinion dans la Révolution

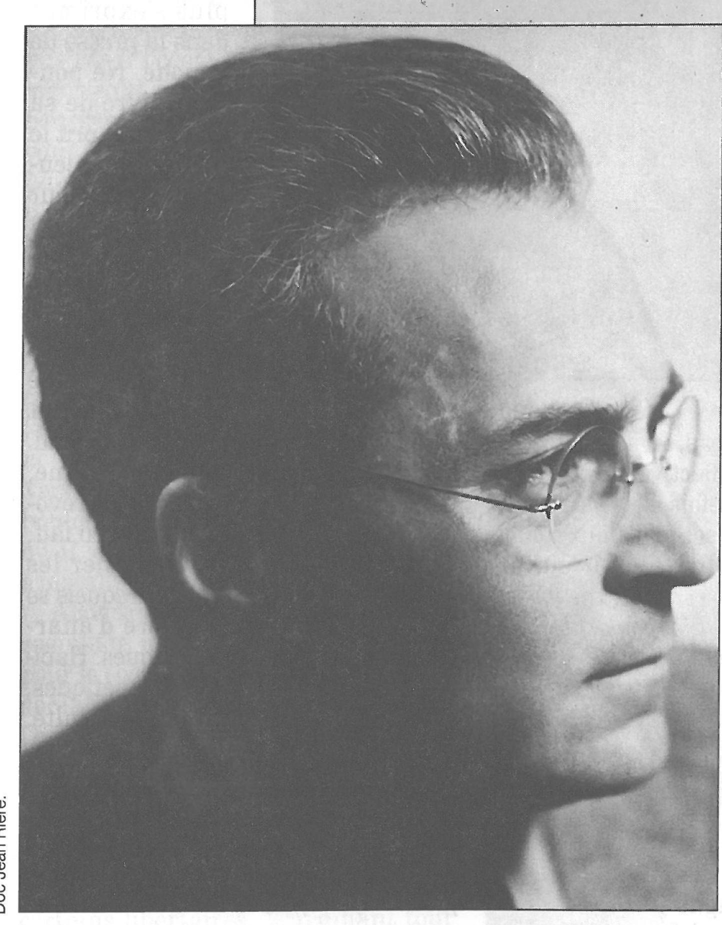
André BRETON, Félicien CHALLAYE, CHARBIT, Lucie COLLIARD, Maurice DOMMANGET, Jean GALTIER-BOISSIERE, GOUDCHAUX-BRUNSCHVICG, Daniel GUERIN, Andrée LIMBOUR, Marcel MARTINET, Georges MICHON, Pierre MONATTE, Magdeleine PAZ, André PHILIP, Marthe PICHOREL, Georges PIOCH, Henry POULAILLE, ROSMER, VICTOR-SERGE, WULLENS, EMERY.

Secrétariat : Andrée LIMBOUR, 11, rue Jean-Leclaire, Paris-17e

Le Comité a invité Léon SEDOV à apporter des informations sur le procès de Moscou d'août dernier et sur la préparation du nouveau procès contre des révolutionnaires connus.

Cette réunion, strictement privée, aura lieu le jeudi 10 décembre, à 21 heures, Salle M, Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, sous la présidence d'Henry POULAILLE, assisté d'André BRETON et HAGNAUER, et vous y êtes cordialement invité.

...ntrée de la salle.



Victor Serge entre 1940 et 1945.

Doc Jean Rière.

rieur un régime de camps de concentration et d'assassinat contre les antifascistes les plus énergiques et les plus sûrs ; et en perdant ainsi le prestige moral de la démocratie. » [9] C'est aussi face à leur attitude dans la guerre d'Espagne que Serge commença à entrevoir le sectarisme de Trotski et des trotskistes [10]. « *Le trotskisme calomnié, fusillé, assassiné faisait à l'occasion preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme qui le broyait.* » [11]

En juin 1940, il partit pour le sud de la France. Ayant pu obtenir un visa pour le Mexique, il quitta définitivement ce pays avec son fils au début de l'année 1941. Il consacra l'essentiel des dernières années de sa vie à la rédaction de ses Mémoires et mourut d'une crise cardiaque à Mexico en 1947.

Victor Serge incarne une époque, celle des engagements idéologiques. L'époque où l'on croyait que le système capitaliste pouvait à force de luttes être renversé pour un système meilleur, plus juste, où l'être humain serait nécessairement respecté. Toujours opposé par principe à la suppression des libertés politiques, à la censure sous toutes ses formes, il considérait que sans liberté de pensée, aucun progrès intellectuel n'était possible. C'est pour cela qu'il fut d'abord anarchiste, c'est pour cela qu'il soutint la révolution russe, c'est pour cela aussi qu'il rompit avec le bolchevisme, puis le trotskisme, et revint à un socialisme libertaire. Optimiste jusqu'à la fin de sa vie, il considéra que les expériences de sa génération, ses combats, ses sacrifices, ses erreurs pouvaient être utiles aux générations futures pour construire un socialisme humain, un socialisme qui ne renierait pas les libertés élémentaires de l'individu.

La vie de Victor Serge nous offre un bel exemple de lutte, de réflexion et surtout d'intégrité intellectuelle.

Aurore Kermadec

(10) *Pour une analyse plus détaillée des relations Serge-Trotski, cf.* Socialisme, *op. cit., pp. 337-352. Voir également les explications de Serge dans ses* Mémoires, *notamment les pages 411-412.*
(11) Mémoires, *p. 369.*

L'ami

Interview de Michel Ragon

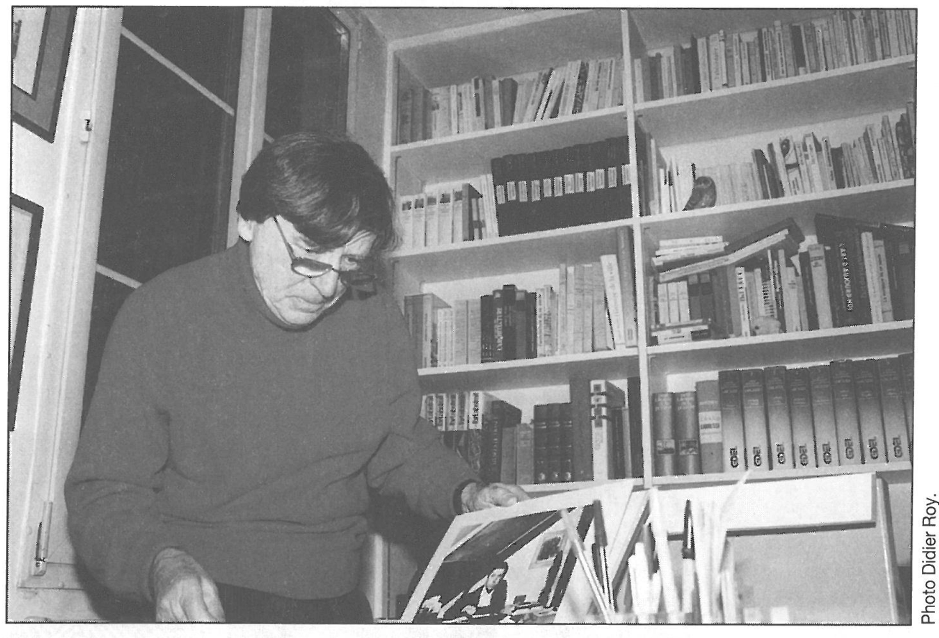
— « ***Itinéraire*** » : *Tu étais très jeune lorsque tu es arrivé à Paris* [1]. *Pourquoi as-tu cherché à rencontrer Poulaille, un écrivain qui devait tout de même être impressionnant ? Son caractère n'était pas des plus faciles, tous ceux qui l'ont connu l'attestent...*

— **Michel Ragon :** En fait, je correspondais avec lui depuis un certain temps déjà. A Nantes, où j'habitais, j'avais établi une correspondance avec plusieurs écrivains d'expression populaire : Emile Guillaumin, Ludovic Massé, quelques autres encore et, bien sûr, Henry Poulaille. J'arrive donc en 1945 à Paris, j'ai 21 ans et Poulaille près de 50 ans. Chez Grasset, rue des Saints-Pères, il m'a reçu d'abord avec rudesse : « *Qu'est-ce que tu viens foutre à Paris ? Tu ne pouvais pas rester où tu étais, t'étais très bien, t'avais du boulot... Qu'est-ce que tu viens faire ici ?* » « *Je ne sais pas, je vais chercher du travail* », ai-je dû lui répondre. A l'époque, il était plus facile d'avoir du travail que maintenant : il suffisait d'aller dans une agence de placement, en usine, dans les bureaux. Mais très vite, nous sommes devenus amis. C'était un bourru au grand cœur.

— **I. :** *Il est vrai que vous partagiez les mêmes centres d'intérêt...*

— **M. R. :** La littérature prolétarienne m'enthousiasmait. Je suis moi-même issu du peuple et autodidacte. Il y a des expériences qui rapprochent ainsi les individus. Je m'étais mis en tête d'écrire un livre sur ce sujet (ce sera *Les Ecrivains du peuple*, paru en 1947). Des renseignements, Poulaille en avait énormément à me communiquer. Il connaissait la littérature prolétarienne mieux que quiconque, pour en avoir été le principal instigateur. Il m'a ouvert en grand ses dossiers, m'a présenté ses amis...

(1) *Né à Marseille en 1924, travailleur manuel dès ses quatorze ans, Michel Ragon passe son enfance en Vendée, région qui servira de cadre à plusieurs de ses romans, puis monte à Paris au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, où il exerce différents emplois. Il prend alors place tout naturellement dans le milieu des écrivains prolétariens.*



Michel Ragon en janvier 1994 lors de son entretien avec l'équipe d'« Itinéraire ».

Photo Didier Roy.

— **I. :** *Qui sont aussi devenus les tiens ?*

— **M. R. :** Oui. J'ai fréquenté Tristan Rémy, auteur prolétarien également spécialiste du cirque ; Germain Delatousche, peintre du vieux Paris et libertaire ; Marc Bernard, René Bonnet, Georges Navel, Lucien Bourgeois qui, bien que très pauvre, m'invitait souvent à manger chez lui. Malva... ah ! non ! pas Malva car il était fâché avec lui à l'époque, à cause de ses rapports avec le milieu collaborationniste pendant la guerre. J'ai connu Malva je ne sais trop comment, j'ai eu une très grande amitié pour lui et nous avons beaucoup correspondu. Celle-ci a d'ailleurs été publiée en Belgique. Il y avait aussi Teulé, bouquiniste sur les quais ; les enfants de Poulaille bien sûr : Georgette, qui était toute jeune, son mari Desternes... Poulaille aimait d'ailleurs peu ce gendre, mais c'est assez fréquent chez les pères. Il avait des côtés très humains et reprochait à son gendre de lui voler ses cravates ; ce qui ne manque pas de sel sachant que Poulaille mettait rarement des cravates et plutôt des nœuds papillon. C'est assez curieux ce goût des nœuds papillon... Poulaille était quelqu'un d'extrêmement généreux, qui se dévouait pour un tas de gens : il l'a fait pour moi et pour bien d'autres. Et puis, il pouvait être extrêmement coléreux, injuste très souvent, très intolérant. L'exemple d'un anar d'une intolérance totale... Assez tyrannique, il n'y avait que la littérature prolétarienne qui comptait, tout le reste c'était de la merde. En fait, Poulaille aimait surtout les écrivains qui n'étaient pas connus. Il n'y en avait qu'un d'assez connu et qu'il aimait beaucoup : c'était Peisson. Mais dès que des écrivains obtenaient une certaine cote... comme Giono, par exemple : alors là, ça le débectait pas mal et il commençait à cracher dessus. (...) En fait, Poulaille a toujours été un redresseur de torts ; dans ce sens, il appartenait bien à la tradition libertaire... c'était un perpétuel redresseur de torts entre autres pour réhabiliter des écrivains peu connus, étrangers par exemple comme Neel Doff, qu'il a portée très haut et pour laquelle il s'est beaucoup dévoué...

— **I. :** *L'écrivain prolétarien belge Augustin Habaru a été défini comme un* « grand rassembleur d'hommes et d'idées ». *Ne pourrait-on dire la même chose de Poulaille, auquel Habaru a d'ailleurs été souvent comparé ?*

— **M. R. :** En effet. Beaucoup de monde se retrouvait autour de lui. Il se dépensait sans compter pour tous ceux qui lui semblaient défendre la même conception de la littérature. Poulaille a toujours placé très haut l'amitié. C'est par son biais que j'ai rencontré pour la première fois des anarchistes : Louis Louvet, Simone Larcher, Gaston Leval. J'ai été très lié à Lecoin, à Maurice Joyeux, à Pierre-Valentin Berthier. J'ai même été quelques mois commis-libraire pour Berthier. J'assistais aussi, de temps en temps, aux conférences d'Emile Armand. Ensuite, j'ai exercé la pro-


Lucien Bourgeois (1882-1947).

Doc Centre de Cachan.

fession de bouquiniste, sur les quais de la Seine, et de nombreux anarchistes venaient s'approvisionner en livres.

— I. : *Poulaille m'a toujours donné l'impression de disposer de journées de quarante-huit ou même de quatre-vingt-seize heures, tant il débordait d'activités. Etait-ce déjà le cas au moment où tu l'as connu ?*

— M. R. : A ce moment, il était au faîte de sa gloire, avec une masse de disciples autour de lui. Son bureau ne désemplissait pas. Un bureau poussiéreux, plein de dossiers... Les copains repartaient les bras chargés de livres. Le service en bas demandait parfois : « *Qu'est-ce que vous voulez en faire ? C'est pour votre usage personnel ? Vous êtes journaliste?* » Il travaillait d'une manière très méthodique, découpait les articles ou les reproductions, les collait, en faisait des dossiers... Il dormait très peu et avait somme toute une vie rangée, sauf parfois quelques débordements amoureux, mais cela rentrait assez vite dans les normes. C'était le travail qui l'intéressait avant tout, la recherche, la compilation, l'écriture et l'animation, car ce fut un animateur extraordinaire. C'est inouï le nombre de revues qu'il a pu fonder, depuis *Nouvel Age* jusqu'à *Maintenant*. Ça demande une disponibilité, une écoute des autres, une générosité par rapport aux autres... Mais il avait aussi un poste qui lui permettait de le faire, étant appointé et cadre chez Grasset, avec un bureau, une secrétaire. Cela facilite les choses... moi, je n'ai jamais connu ça, j'ai toujours été indépendant, « free-lance », je n'ai jamais été payé régulièrement sauf lorsque j'étais prof : je trouvais ça merveilleux, on te paie tous les mois. Je le suis devenu parce que je commençais à être fatigué de toujours courir après les « cachetons ». Tandis que Poulaille, la majorité de sa vie s'est passée dans un bureau avec ce que cela comporte de structure organisée, lui permettant quand même de recevoir des gens... C'est aussi un problème, car Poulaille disait qu'il fallait rester ouvrier, ne pas quitter le travail manuel, mais lui a été un cadre de l'édition pratiquement toute sa vie. (...) Je me souviens aussi qu'il avait comme assistant un Russe émigré, un menchevick qui lui devait tout et qui pourtant le jalousait, car lui aussi écrivait, mais sans aucun succès.

— I. : *Comment réagissait Poulaille ?*

— M. R. : Il s'en fichait. Il se fichait de pas mal de choses. Il était toujours vêtu n'importe comment, avec parfois même des allures un peu clochardisantes, un éternel mégot éteint au coin des lèvres. Il était myope mais ne portait pas de lunettes, préférant se servir d'une grosse loupe pour lire. Il refusait d'aller chez le dentiste et arrachait ses dents tout seul lorsqu'elles le faisaient souffrir. Si bien que, devenu vieux, il avait la bouche édentée de Voltaire. A l'hôpital, dans les derniers jours, comme il ne pouvait pas mâcher, on lui apportait des trucs hachés. La nourriture à l'hôpital, c'est assez dégueulasse en général. Mais, comme il ne mangeait pas, je lui disais : « *Allez, écoute, mange, regarde, ça c'est bon !* » Alors il prenait l'assiette et me la donnait en disant : « *Oh ! ben, non ! mange-la toi, puisque tu trouves ça bon !* » Il avait beaucoup d'humour sous un côté un peu provocateur. C'est quelqu'un qui avait des curiosités presque encyclopédiques et l'on oublie très souvent qu'il était un spécialiste du dessin d'humour et de la caricature. Il en avait d'ailleurs une collection extraordinaire...

— I. : *A cette époque, il venait de lancer la revue* Maintenant. *Peux-tu nous la décrire ?*

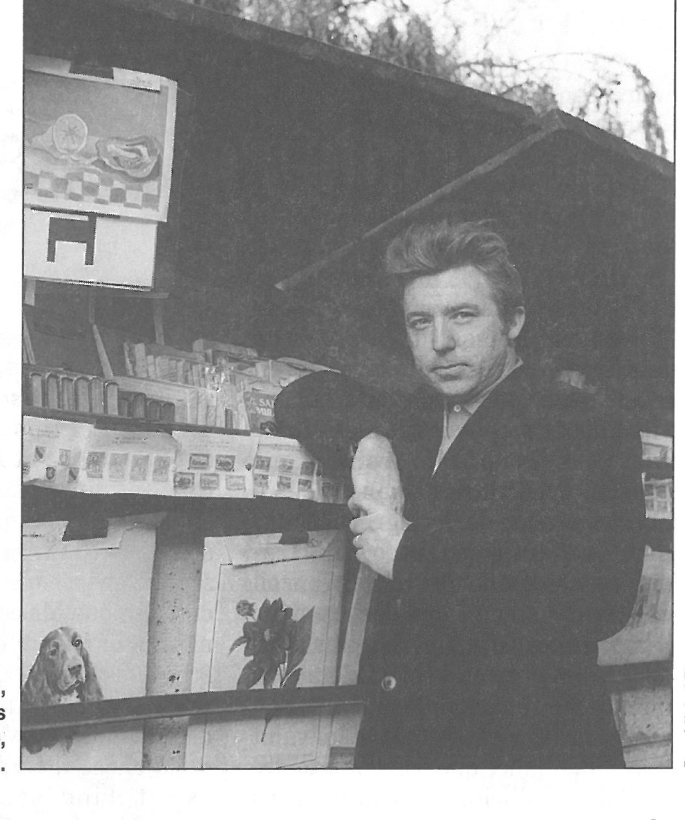
— M. R. : Une superbe revue que publiaient les éditions Grasset. Elle se situait au carrefour de la littérature prolétarienne et du folklore, proposait des articles d'auteurs de tous les pays, d'hier ou d'aujourd'hui, certains méconnus, d'autres prestigieux. Poulaille avait joué un rôle considérable entre les deux guerres, il avait imposé la littérature prolétarienne. Cette revue concrétisait ce travail.

— I. : *Et pourtant, quelques années plus tard seulement, Poulaille prendra sa retraite et se retirera du monde littéraire. L'oubli se fera autour de son nom. Comment expliques-tu cela ?*

— M. R. : Il prend sa retraite en 1956. Les éditions Grasset venaient de perdre leur indépendance, rachetées par Hachette. Poulaille a préféré partir, mais du même coup il s'écartait du milieu de l'édition. A peu près en même temps, il a fait la connaissance de Florence Littré, une jeune femme avec laquelle il a décidé de vivre. C'est toujours mal vu... Tu perds des amis. De plus, certains lui ont reproché de trahir la littérature prolétarienne au profit d'œuvres d'érudition, tels ses travaux sur Corneille/Molière. Comme quoi, il ne faut jamais jeter l'excommunication sur quelqu'un car ça vous retombe dessus un jour... Poulaille ne voyait plus personne et devenait acariâtre. Copain avec ses enfants et son gendre, je me suis cependant éloigné de lui : je délaissais quelque peu la littérature prolétarienne au profit de la critique d'art et cela lui déplaisait. Pendant longtemps, il a trouvé que j'avais trahi et nous ne nous sommes plus vus à cause justement de son caractère tyrannique. C'est un peu le problème des fils et des pères... On ne s'est jamais réellement fâché, mais je suis parti.

— I : *Pourtant il s'intéressait à l'art, alors pourquoi te le reprocher?*

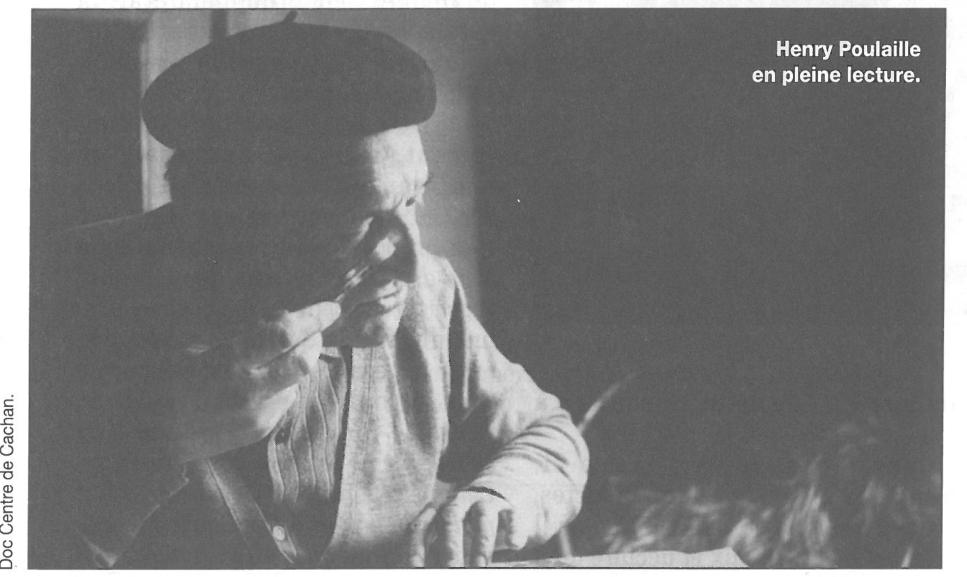
— M. R. : Non, il s'intéressait à la caricature et pas du tout à la peinture... surtout abstraite dont j'étais un spécialiste. Peut-être à un seul peintre abstrait, Lacasse, qui était un vieux copain à lui. Moi, Lacasse, cela ne m'emballait pas du tout... alors, il m'en voulait de ne pas en parler. Ce qu'il aimait vraiment, c'était les illustrateurs comme Naudin, Grandjouan, la gravure sur bois avec Masereel, Gustave Doré. Donc, d'une part, la caricature et, par ailleurs, l'illustration des livres, mais pas la peinture. Sa passion, c'était en fait les arts graphiques : de la caricature à l'illustration, en passant par la gravure. Mais cet intérêt de Poulaille pour l'aspect graphique ne doit pas nous faire oublier qu'il a aussi été critique littéraire pendant longtemps, dans *Le Peuple* ; critique musical dans *Monde* et critique de cinéma. Il avait une collection de disques assez formidable. Une collection de chansons érotiques aussi, dont il s'est servi pour faire une anthologie. Il a fait également une anthologie des noëls anciens, publiée chez Albin Michel. Il a participé aux cahiers folkloriques d'Arnold Van Gennep. Sa curiosité l'a ainsi mené à certaines études qui lui ont été reprochées par ses disciples. Pas par moi, d'ailleurs, mais par ses vieux copains. (...) Poulaille a ensuite disparu dans une espèce d'anonymat.


Michel Ragon, bouquiniste sur les quais de la Seine, de 1954 à 1961.

Doc Michel Ragon.

— I. : *Au point que beaucoup ont été surpris d'apprendre sa mort, en 1980, pensant qu'il était déjà décédé depuis des années...*

— M. R. : C'est exact... Notre brouille a heureusement pris fin en 1978. Quand il a perdu sa dernière femme, il était dans un état effroyable. On s'est téléphoné : « *Voulez-vous que j'aille vous voir ?* » C'était une époque où les jeunes ne tutoyaient pas les vieux. Lui me tutoyait, mais moi je le vouvoyais. Il m'a dit : « *Ah, oui, je voudrais bien.* » Je me suis précipité à Cachan, on est tombé dans les bras l'un de l'autre et on s'est tutoyé à partir de là... moi, j'avais beaucoup vieilli évidemment et il n'y avait plus les barrières de l'âge. Il était tellement heureux, dans les derniers instants de sa vie, de m'avoir retrouvé qu'il était d'une tendresse de père ou de grand-père. Enfin, il ne m'a repris qu'une fois : à propos de *L'Accent de ma mère* (2) dont il était très heureux parce que je retrouvais la littérature d'expression populaire. Mais il y avait un chapitre qu'il n'aimait pas, celui sur les puces, parce qu'à l'époque on était plein de puces, et alors il disait : « *Pourquoi t'as pris les puces ?* » Ça lui revenait à chaque fois que je le voyais : « *T'aurais pas dû mettre les puces.* » De la même manière, à propos du dessin d'humour et de la caricature, il avait vendu ou donné toute sa collection à une bibliothèque suisse et il me le reprochait : « *Mais pourquoi tu me l'as pas demandée, je te l'aurais donnée, t'aurais pu faire d'autres livres avec...* » Donc toujours ce mélange de générosité et de mauvais caractère.


Henry Poulaille en pleine lecture.

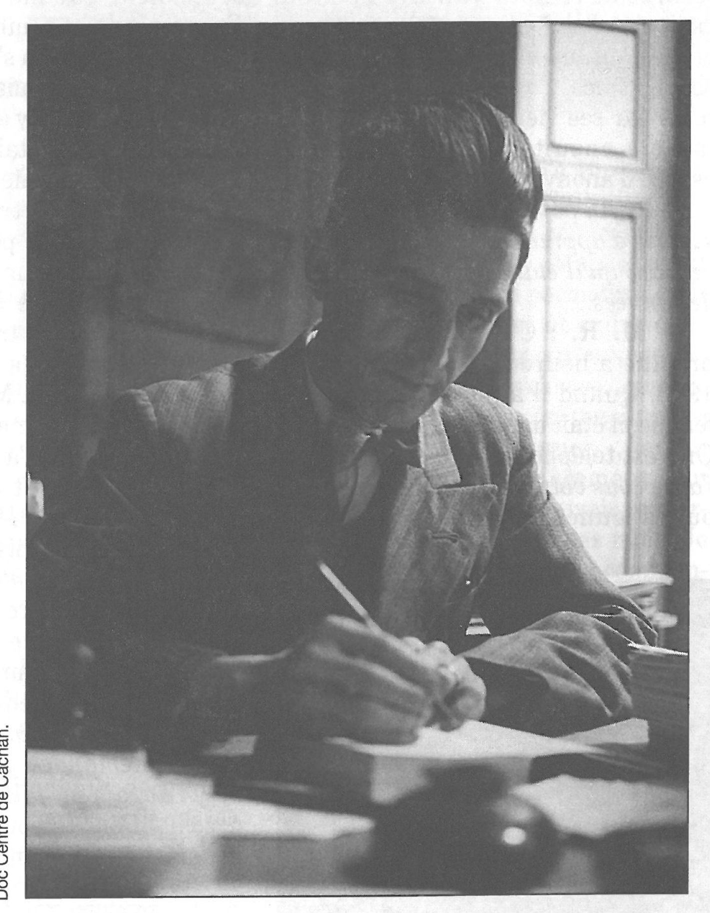
Doc Centre de Cachan.

Propos recueillis par Thierry Maricourt et la rédaction

(2) *Cf. également :* Michel Ragon, J'en ai connu des équipages *(entretiens avec Claude Glayman), éd. Jean-Claude Lattès, 1991 ; et, bien sûr,* Histoire de la littérature prolétarienne de langue française, *Albin Michel, 1987.*

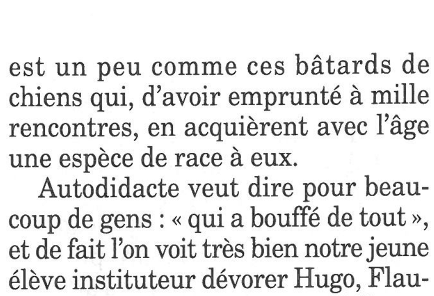
Ludovic Massé

Ludovic Massé, dernier d'une famille de cinq enfants, est né en même temps que notre siècle, en janvier 1900. Son père était instituteur dans la vallée du Tech, et c'est là que l'enfant vécut jusqu'à son entrée à l'Ecole normale de Perpignan. Il était un élève fantasque, qu'on dut traduire plusieurs fois devant le conseil de discipline, mais lors des examens il gagnait les suffrages des plus difficiles. Au régiment, le bleu (c'était un bleu rouge !) montra les mêmes dispositions de caractère, ce qui lui valut une surveillance que doivent prendre pour de la sollicitude les braves gens qui considèrent que l'armée est une grande famille. De retour à la vie civile, il fut nommé instituteur à Céret. C'est de là que, de 1930 à 1933, il envoya ses manuscrits aux éditeurs et aux revues de la capitale, où ils furent refusés tour à tour : *Le Livre des bêtes familières, Fièvre au village, Lliam la truite* (en collaboration avec son frère) et *Versant de la douleur*, devenu *Le Mas des Oubells. La Grande Revue* et *Nouvel Age*, il y a trois ans, furent les seules revues qui l'hébergèrent. Depuis, deux ou trois autres — c'est assez peu ! — tinrent à publier quelque chose de lui. On doit à ça que Massé soit resté un type neuf pour le public, ce qui est peut-être une chance. En tout cas, il n'est pas du type habituel du jeune auteur de province, et il vient dans le monde de la chose littéraire avec le même esprit d'indépendance, la même intransigeance qui le faisait « mettre dehors » à l'école et « dedans » à l'armée.



Doc Centre de Cachan.

Massé s'est fait lui-même et, comme la plupart des autodidactes, en tire quelque satisfaction, mais il n'en est pas vaniteux et déclare qu'il est un peu comme ces bâtards de chiens qui, d'avoir emprunté à mille rencontres, en acquièrent avec l'âge une espèce de race à eux.



Autodidacte veut dire pour beaucoup de gens : « qui a bouffé de tout », et de fait l'on voit très bien notre jeune élève instituteur dévorer Hugo, Flaubert, Stendhal, Huysmans, Vallès et Barrès, etc. C'est plus qu'exact pour notre auteur ; non seulement il les lisait, mais il les pastichait. Il savait Jules Renard par cœur. Il était si enthousiaste d'Alphonse Daudet qu'il écrivait une réhabilitation de Delobelle dans *Fromont jeune et Risler aîné* ; il terminait le *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. Et nous ne mentionnerons que pour mémoire les involontaires « à la manière » de Bloy et Mirbeau, Jules Renard, dont, fort heureusement pour eux, pour nous et l'écrivain, il ne reste plus que quelques pages publiées dans *la Grande Revue*, où Massé-Jules Renard, justement, signait des petits croquetons en prose.




Ludovic Massé, écrivain catalan

Tout cela, c'était de la jeunesse. Notre chien bâtard faisait peu à peu peau neuve. Les notations littéraires firent place à l'observation de la vie de tous les jours. Il notait ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, ce qu'il devinait, des travers des voisins, des amis, des siens. Il consignait les drames, les menus faits qui constituent la vie paysanne, tout cela un peu pour se débarrasser de toutes les influences littéraires recherchées ou subies.

Et voilà que tout à coup, de ces petits papiers qui avaient remplacé les grandes feuilles lyriques, sourdaient les multiples voix de la geste terrienne. Cela ordonné, c'était la nature, le village, ses hommes frustes qui revivaient. La première cristallisation fut *Fièvre au village*, où l'atmosphère était recréée encore littérairement, mais qui annonçait un tempérament puissant que *Le Mas des Oubells* montre mieux encore.

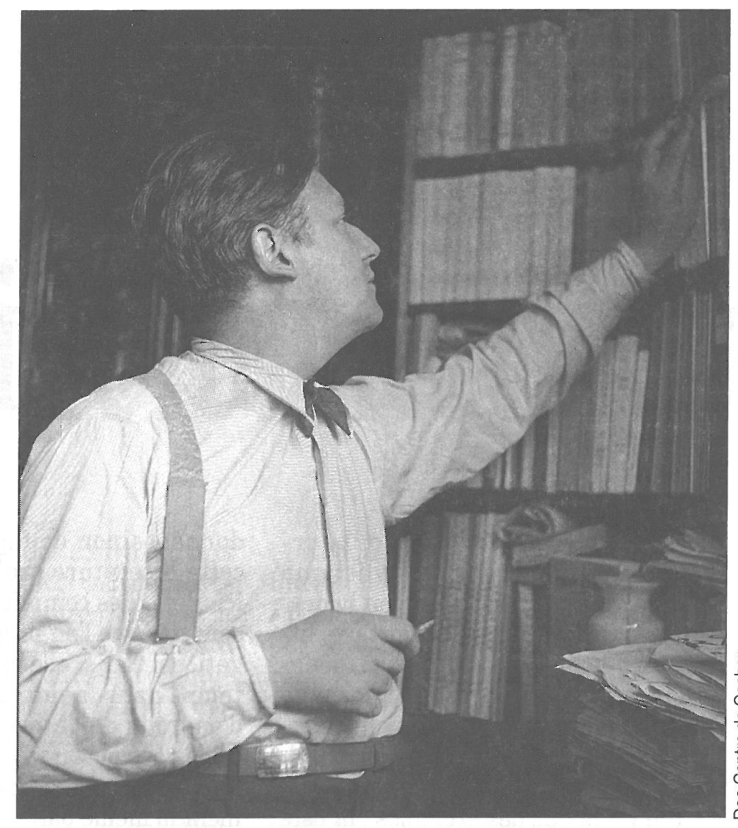
A propos de la fin tolstoïenne du *Mas des Oubells*, que des lecteurs regretteront peut-être, je rappellerai une discussion que nous avions eue entre lui, son frère et moi. Déjà, il y a trois ans, quand il parlait de son livre, il disait : « *Je ne sais si le tueur sera châtié ; je ne le crois pas nécessaire. Cela ne répond pas, en tout cas, chez moi, à un besoin.* » Comme je lui écrivais : « *Il faut que votre Chouline soit vaincu et avec lui tout le village, car on pourrait craindre de le voir revenir* », Massé me répondait : « *Oui, demain, le Chouline peut revenir, quoique je lui aie prêté assez de lâcheté et quelque peu la peur du gendarme.* » Le frère du romancier lui écrivait : « *Fais crever le bonhomme d'une façon ou d'une autre.* »

On peut voir dans le livre que notre auteur, têtu comme les mulets de la Catalogne, son pays, ne tint point compte de ces remarques.

A-t-il raison, a-t-il tort ? Cela n'a point d'importance, puisque le livre est très beau et qu'il est, paraît-il, l'un de ceux que retiennent les Goncourt.

Quant au Prix... nous ne croyons pas que Ludovic Massé soit une bête à concours. [1]

Henry Poulaille



Henry Poulaille.

Doc Centre de Cachan.

(1) *Article paru dans* le Peuple, *6 novembre 1933.*

Un visage clair, un regard qui se pose sur les choses, comme pour les animer d'une vie placide et harmonieuse. Le sens du merveilleux, où baignent ces montagnes du Vallespir, ces forêts de chênes-lièges, ces villages dédaigneux et dignes. Une connaissance nuancée et directe du tempérament paysan, de ses goûts, de ses superstitions. Une interprétation mystérieuse qui ne trouve en définitive sa source que dans de prosaïques motifs.

Certains débutent dans la littérature avec des idées personnelles, des directives, des conceptions politiques et sociales définies et systématisées. Ils apportent « quelque chose ». Ludovic Massé s'avance modestement, un livre à la main, œuvre toute chaude encore d'avoir été longuement mûrie. Il s'appuie sur le fragile étai des conceptions individualistes. Il affirme « quelqu'un ».

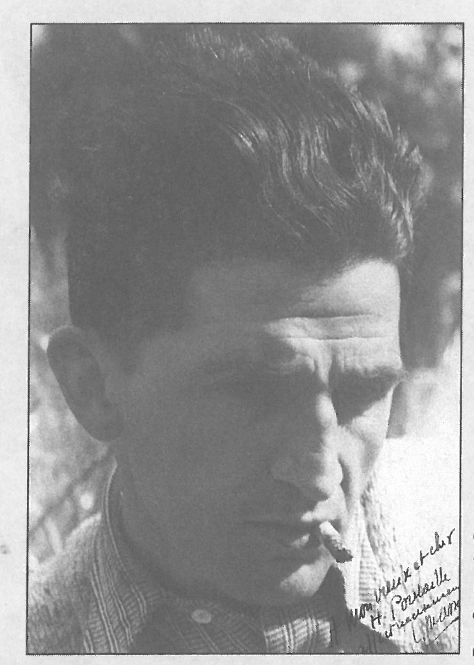
Œuvre du terroir, c'est sa première marque significative, encore qu'elle se défende avec bonheur du vernis quelque peu craquelé d'un régionalisme à lunettes et à pellicules. On n'y retrouve qu'avec plus de sûreté la fine et malicieuse bonhomie, le sens aigu du symétrique, la passion fougueuse de netteté qui semblent constituer l'essentiel du génie catalan.

Massé construit seul un monde qu'il voudrait unifier d'un souffle humanitaire, comme un enfant superpose les cubes de son jeu. Il s'est fait riche d'une connaissance parfaite de l'atmosphère et du milieu, de tout ce qui touche à la vie des champs et du village, aux travaux et métiers de leurs habitants, aux habitudes et sentiments qui leur sont propres, aux inquiétudes de leur état, aux passions qui les agitent, aux plaisirs qu'il leur arrive de prendre. Ils sont propriétaires, métayers ou travailleurs à la journée, artisans de l'espadrille ou du bouchon, bûcherons ou charbonniers, écorceurs de liège, vendangeurs, marchands ambulants, contrebandiers ou, simplement, vagabonds ; tous fiers épris de liberté, aimant la chasse, le jeu, le sport, les fêtes populaires, la course de taureaux.

Il nous les révèle en toute vérité et humanité et un peu comme en un portrait de lui-même avec *Terre du liège*, son chef-d'œuvre.

Ludovic Massé, anarchiste de tempérament, écorché vif, a gardé de ce fait même, toute la pureté de son âme.

Claude Massé



Doc Centre de Cachan.

Vous avez dit « littérature prolétarienne » ?

QU'EST-CE que la littérature prolétarienne ? Qu'est-ce que la littérature ? Comment devient-elle prolétarienne ? Au sein de l'ensemble de la production écrite, la littérature — la création littéraire — trouve son expression dans une multiplicité de formes particulières entraînant bien des définitions, des approches, des classements : selon le lieu (chaque littérature nationale, ou la production d'une aire linguistique, ou les littératures régionales), selon le moment (littérature antique, ou médiévale, ou moderne), selon les mouvements esthétiques (romantisme, naturalisme, surréalisme...), selon le langage (littératures dialectales, ou argotiques, ou techniques), selon le milieu social (littérature de cour, littérature ouvrière, littérature bourgeoise...), selon la forme stylistique (poésie, roman, théâtre), selon la destination (littérature de colportage, littérature populaire, littérature pédagogique), selon encore le message qu'elle peut porter (écrits politiques, philosophie, littératures religieuses), etc.

Il n'y a là que des exemples ; la liste pourrait en être allongée sur des pages et des pages tant toute forme peut à la fois se subdiviser et se mêler à d'autres. Le mixage, lui, en est infini.

Quoique ce qui précède ne soit qu'un tableau, une mise en ordre des choses, le reflet de notre manie d'étiquetage, on peut y trouver quelque commodité pour mieux situer le sujet qui nous intéresse ici : on a lu parfois que la littérature prolétarienne n'existait pas ou encore que ses représentants n'étaient que le prolétariat (avec un petit « p ») de la Littérature (avec un grand « L »). Pour de multiples raisons que l'on saisira sans doute plus loin entre les lignes, j'ai été moi-même tenté par ces simplifications alors que par ailleurs j'ai défendu activement, par des recherches, des publications, des rééditions, un certain nombre d'écrivains prolétariens, à commencer par Henry Poulaille. Le seul fait que les expressions « littérature ouvrière » ou « littérature prolétarienne » aient été formulées pour rassembler spirituellement ou matériellement des œuvres littéraires déterminées démontre l'existence à un ou plusieurs moments donnés, sinon de façon continue, de cette littérature prolétarienne. Mais ici, déjà, des complications apparaissent dès que l'on prolonge les investigations. Car si elle existe depuis longtemps dans la durée et en beaucoup d'endroits de l'espace géographique ; selon l'époque ou le lieu, elle n'a jamais le même visage et elle colporte rarement la même parole : historiquement, elle est tributaire des événements qu'elle traverse et des courants littéraires qu'elle côtoie (ou qu'elle investit) ; géographiquement, elle est diversement soumise ou insoumise aux régimes politiques sous lesquels elle se développe.

Doc Centre de Cachan.

Cela donne à l'époque romantique, en France, une poésie ouvrière qui dans son expression reflète le romantisme littéraire et n'est, dans beaucoup de ses aspects, prolétarienne qu'en ce qu'elle émane d'ouvriers, d'artisans, de « gens du peuple » : elle est plus justement prolétaire. Et cela donne, au XXe siècle, entre les deux guerres, une littérature prolétarienne inféodée à un régime ou à un parti en U.R.S.S. ou en Allemagne : là elle s'y enrobe de propagande politique, alors qu'ailleurs, en Suède, elle agit sur l'évolution de la société en conservant la tête haute. La littérature prolétarienne française de cette période connaît divers courants dont celui animé par Poulaille sera le plus efficient. Mais entre le courant communiste soviétique, allemand ou français et le mouvement de Poulaille il demeurera jusqu'à la fin des temps un problème insoluble de terminologie. Dans le langage des communistes l'adjectif « prolétarienne » concerne avant tout les destinataires de cette littérature — quels qu'en soient les rédacteurs —, alors que dans la pensée de Poulaille ce terme s'applique d'abord à l'origine des écrivains, pris comme témoins, sinon comme accusateurs, de leur condition. En cela je dénierais l'appellation de littérature prolétarienne au courant communiste de littérature édifiante (l'aurait-elle été pour édifier la société idéale) et je préférerais donner au courant libertaire de Poulaille le nom de littérature prolétaire ou ouvrière, si l'histoire, et Poulaille lui-même, n'en avaient décidé autrement...

Le poids de la littérature prolétarienne

Il n'y a en tout cela aucun anticommunisme à retardement ; mais de simples constats auxquels il faut encore ajouter celui d'une absence quasi totale d'œuvres littéraires représentatives dans cette mouvance politique, ce qui n'est pas le cas du côté de chez Poulaille. Il n'est pas question ici de retracer l'histoire de ces courants. D'autres s'y sont attelés et il n'est que d'ouvrir leurs livres pour s'informer et enfoncer le clou un peu plus avant : *le Roman insupportable* — le titre en dit déjà long — de Jean-Pierre Morel (Gallimard, 1985) qui étudie les rapports de la France avec l'Internationale littéraire moscovite n'analyse — finement — que des tactiques, des manifestes, des changements de tactique et des contre-manifestes, tandis que *l'Histoire de la littérature prolétarienne de langue française* de Michel Ragon (Albin Michel, 2e éd. 1986), nettement tournée vers le courant libertaire, présente un nombre important d'écrivains et d'œuvres littéraires. La littérature prolétarienne, le mouvement des écrivains prolétariens de Poulaille, en ont-ils pour autant l'importance que ce dernier a voulu leur donner ?

Non, bien que cela soit d'un grand intérêt historique, si l'on se réfère aux « précurseurs » que Poulaille a regroupés pour justifier, ou tout au moins renforcer, le rassemblement de ses contemporains. Non si l'on tente de dresser une liste des ouvriers, des paysans, qui depuis l'abandon par Poulaille dans les années 50 de cette partie de son activité se sont lancés dans l'écriture et la publication : dans ces deux cas, il n'y a pas de volonté interne d'existence d'un mouvement au sein de la masse dispersée des ouvriers qui écrivent. Tout au plus le mouvement devient-il apparent, de loin en loin, lorsque le nombre de ses acteurs devient important (dans les années 40-60 du XIXe siècle, par exemple).

Oui, si l'on délimite dans le temps la période d'activité intense de Poulaille au service de ses amis, son travail plus que remarquable de fédérateur et, ce qui est fondamental, d'éditeur et de fondateur de revues, liens indispensables entre les différents protagonistes du mouvement, et supports tout aussi indispensables de leur pensée, de leurs écrits et des débats qui les opposent ou les unissent.

Mais cette importance de la littérature prolétarienne française est



Doc Jeanine Lanoizelée.

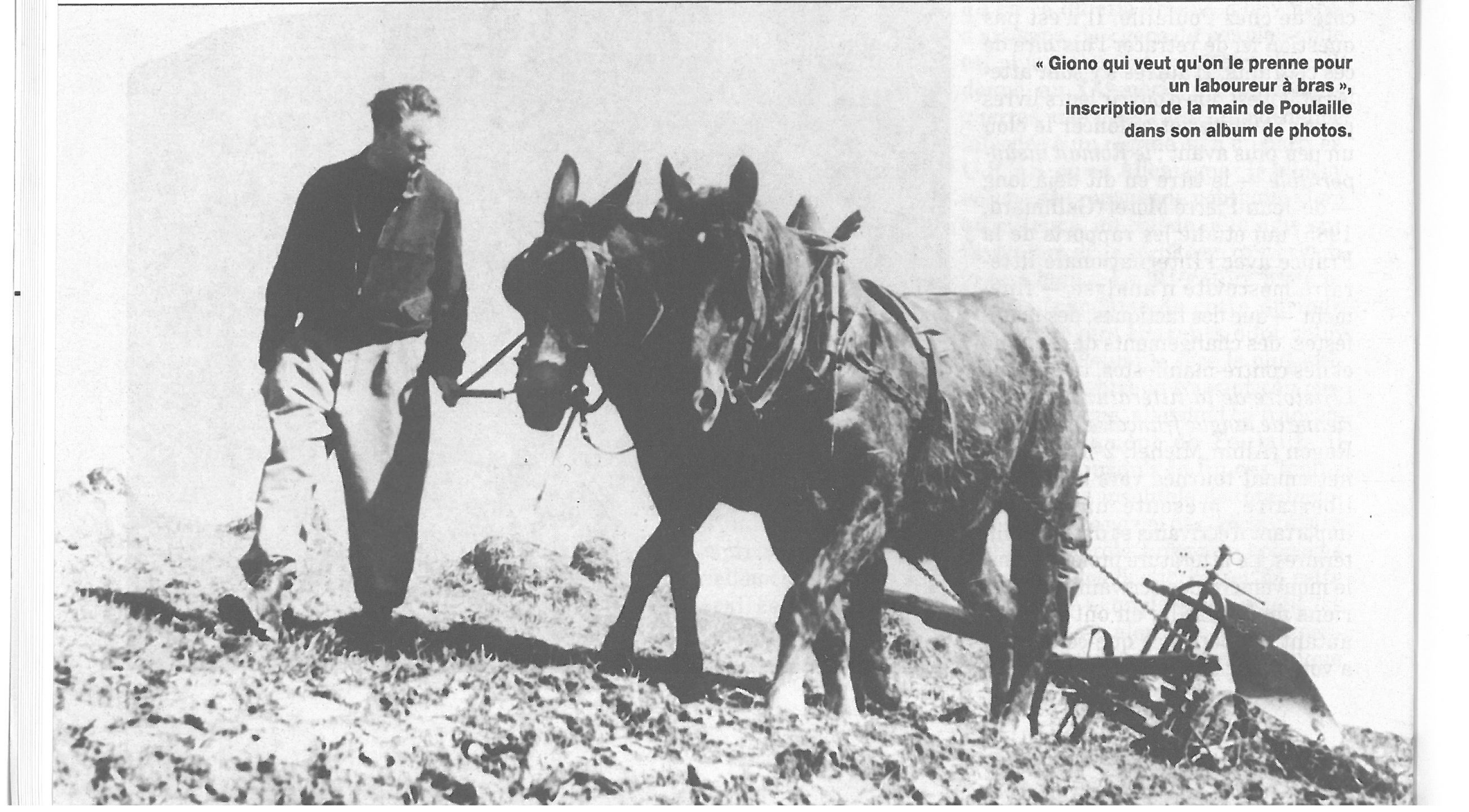
Henri Barbusse (1873-1935).

relativisée par le fait que, si elle a suscité des œuvres, elle n'a pas trouvé son public, et notamment pas au sein du monde ouvrier : le sentiment de vivre dans une sous-condition n'engendre pas forcément l'envie de se voir renvoyer sa propre image. Il ne reste aujourd'hui de ce moment de son histoire qui a pour cadre les années 25-35 que les échos d'un vaste débats d'idées dont les historiens ne semblent guère vouloir retenir que les aspects théoriques et politiques, au mépris de textes écrits pour la plupart en dehors de toute théorie et formant indéniablement l'un des sommets de l'activité ouvrière en matière de littérature.

En revanche, si l'on prend un recul maximal, oubliant les littératures prolétariennes spécifiques et les courants historiquement repérés (la poésie ouvrière du XIXe siècle, la littérature paysanne du début du XXe, la littérature prolétarienne allemande et l'agit-prop, la littérature prolétarienne soviétique et les « rabcors », la littérature prolétarienne suédoise, américaine, anglaise, japonaise, italienne et toutes celles que nous ignorons faute de traductions, le mouvement *Clarté* et *Monde* de Barbusse, le foisonnement des petites revues : *les Humbles, les Primaires, le Taudis, la Forge, le Musée du soir* ; plus près de nous le courant non constitué mais bien réel des « établis » dans les années 60-70, etc.), force nous est faite de constater tout au long de plusieurs siècles l'existence d'un courant irrégulier mais continu de production littéraire par un nombre sans cesse croissant d'écrivains issus des couches les plus démunies de la société : littérature de témoignage, a-t-on dit, descriptive des situations sociales les plus atroces, ne remettant pas toujours en cause l'ordre établi et proposant plus rarement encore un ordre différent. On est là souvent loin de la littérature de combat vers laquelle l'expression « littérature prolétarienne » pourrait entraîner le lecteur. Et l'on est loin parfois de la notion même de littérature, de création littéraire, de travail littéraire. Il n'y a pas transposition de la réalité, transcendance, mais expression directe, maladroite, constat brutal des difficultés quotidiennes ou sociales, exploration naïve de la mémoire, sténographie de l'expérience. A cet égard les termes parfois employés d'« expression ouvrière » ou « paysanne » sont souvent mieux adaptés à ces productions que seule leur sincérité peut préserver de la critique et de l'exclusion du domaine littéraire où elles demeurent un peu comme des parents pauvres. Néanmoins, l'identité même de la littérature prolétarienne se trouve dans ces éléments parfois contestés.

Le métier d'écrivain

On voit à quel point la littérature prolétarienne peut recouvrir d'acceptions selon l'angle sous lequel on veut l'aborder ou l'étudier. Le livre de Michel Ragon cité plus haut retient de tout cela ce qu'il est principalement nécessaire de retenir pour une bonne connaissance du sujet et aussi pour la compréhension du cheminement de Poulaille dont Ragon a été en quelque sorte l'héritier dans les années d'après-guerre. On s'y reportera pour établir le catalogue de cette littérature, ainsi qu'au livre-manifeste de Poulaille, *Nouvel Age littéraire* (1930, rééd. Plein Chant 1986). On aura ainsi une vision historique du mouvement ; mais on y exercera un regard critique, notamment à l'égard des rassemblements proposés tant par Poulaille que par Ragon : en ce qui concerne le premier, il n'est pas certain que Charles-Louis Philippe, Lucien Jean ou Louis Nazzi se seraient reconnus comme « écrivains prolétariens ». Et Neel Doff elle-même, que Poulaille portait à juste titre en très haute considération, refusait ce qualificatif. Guilloux ou Giono, la réussite aidant, devaient faire de même. On retrouve pourtant Guilloux dans le livre de Ragon et aussi un certain nombre d'écrivains qui n'ont guère revendiqué l'étiquette prolétarienne, tels Louis Calaferte, Bernard Clavel, Louis Nucera et surtout Georges Navel dont l'œuvre est liée à la nécessité quotidienne du travail mais à qui l'appellation d'écrivain prolétarien a toujours semblé être un non-sens.



« Giono qui veut qu'on le prenne pour un laboureur à bras », inscription de la main de Poulaille dans son album de photos.



De gauche à droite : René Bonnet, Constant Malva, Henry Poulaille et Germaine Bonnet.

Doc Robert Poulaille.

Au vrai, un écrivain, quel qu'il soit, ne devrait avoir nul besoin d'étiquette pour produire son œuvre, fût-il issu du prolétariat. Il semble donc que l'appartenance à la littérature prolétarienne soit aussi le résultat d'un choix personnel de l'écrivain. Navel est sans doute par ses thèmes tout aussi prolétarien que le mineur borain Constant Malva, mais Navel, aux visées sans doute plus universelles, veut être avant tout écrivain, alors que Malva se réfugie en quelque sorte auprès d'un groupe qui le sécurise, le sauve de son isolement et valide le message qu'il veut transmettre. Navel, ou Giono, ou Guilloux, vont au-devant du lecteur tandis que Malva et les prolétariens restent entre eux, se préoccupant moindrement de la diffusion de leurs livres. Les uns cherchent un langage qui leur permettre d'être lus à la ronde tandis que les autres restent prisonniers de modes d'expression souvent conventionnels. Et il paraît évident que si les premiers écrivent en se situant par rapport à leur temps et par rapport aux autres écrivains, les seconds semblent avoir pour but principal de se libérer, par l'écriture, de leurs chaînes, sans réel souci quant aux destinataires de leurs écrits. Poulaille se disait l'ennemi du style — on trouverait dans ses livres mille preuves du contraire — mais c'est sans doute Jean Guéhenno, si « parvenu » qu'il fût, qui avait raison lorsqu'il lançait à Poulaille que l'écriture est *aussi* un métier. Et c'est un métier dans lequel la thématique ne prévaut pas nécessairement dans la construction du texte mais en constitue un élément que le style, autre élément, viendra soutenir plus ou moins puissamment. Or, la prépondérance du thème définit la littérature prolétarienne et le rassemblement de ses protagonistes tout autant que leur origine sociale. Et quoique cette origine paraisse indispensable dans la conception de Poulaille, elle semble s'effondrer si la thématique ne suit pas. Cela se complique encore avec le fameux « refus de parvenir » qui non respecté fera de Guéhenno un renégat et d'Eugène Dabit un marchand, tandis que des écrivains d'origine bourgeoise parlant du peuple seront des « populistes », mot choisi par eux-mêmes pour leur mouvement mais qui deviendra péjoratif dans les paroles ou sous la plume de Poulaille...

Une littérature diverse et multiple

S'il y a beaucoup de confusion dans tout cela c'est que la littérature prolétarienne, dès qu'on a voulu la structurer, dans quelque direction que ce soit, a été directement dépendante des notions parfois quasi religieuses de peuple, de peuple opprimé, de peuple rédempteur. Il s'est développé depuis la fin du XVIIIe siècle une sorte de messianisme du peuple, entité généreuse, éternelle victime des institutions et de la puissance politique, éternelle victime d'une ignorance organisée et entretenue d'en haut, dans la perpétuelle attente d'un renouveau qu'elle provoquera par un mouvement général de libération et de régénération de l'organisation sociale et de la pensée. Dans ce tableau idyllique la place de la littérature prolétarienne est toute désignée pour aider à l'accomplissement de cette libération : son rôle sera avant tout, directement ou indirectement, pédagogique. Qu'elle soit officiellement *engagée* dans ce combat par des écrits de commande ou que cet engagement ne soit qu'implicite à travers des témoignages ou des œuvres de pure création, elle reste conditionnée par ce rapport intime à la notion de peuple et de peuple ouvrier. Devant l'interpénétration permanente des classes sociales et leur mobilité constatées à toute époque, la littérature prolétarienne ne peut guère qu'être indéfiniment imprécise dans ses critères et dans ses manifestations.

Qu'est-ce donc finalement que la littérature prolétarienne ? C'est devant les rayonnages bondés d'une bibliothèque réunissant des livres choisis sous tous les horizons précédemment décrits que l'on obtiendra la meilleure réponse. On supposera que l'artisan de leur réunion — ce pourrait être Henry Poulaille lui-même — ne porte pas d'œillères et qu'il a rassemblé là, patiemment, au fil de plusieurs décennies de recherches, une masse de deux ou trois mille volumes acquis au hasard des catalogues d'éditeurs ou de libraires « d'ancien », au hasard de bouquineries et de brocantes, car ce sont le plus souvent d'humbles volumes quant à leur aspect extérieur. Mais une littérature doit exister par les textes et les textes sont là, avec, à y regarder de près, un point commun : au-delà d'une communauté d'origine ou de l'exercice par leurs auteurs d'un métier manuel, il y a le partage par tous ceux-ci d'une vision réaliste du monde social, d'un humanisme sans frontière, de l'appel implicite du règne de la justice. Que la littérature prolétarienne ne soit pas ce qu'on attend d'elle au vu de l'étiquette déplaira à certains. Les autres y trouveront matière à réflexions, à étonnement, à émerveillement, à mille autres sentiments que seule peut apporter une littérature diverse, multiple et sans cesse recommencé

Edmond Thomas

Neel Doff

En 1930, dans son *Nouvel Age littéraire*, Poulaille écrivait : « *Neel Doff est l'écrivain qui a su le mieux montrer la misère dans son absolue nudité, dans toutes ses horreurs morales et physiques. Nulle œuvre n'est plus authentique de ton que la sienne. (...) Chez Neel Doff, c'est instinct pur. Un livre comme* Jours de famine et de détresse *est un document inouï. (...) On n'analyse pas l'art d'une Neel Doff, on le sent et on l'admire, ou l'on ne le sent point et l'on hausse les épaules. C'est une question de tempérament.* » On le sent ou l'on ne le sent point : tout est dit dans ces quelques mots. Les commentateurs qui reprochaient à Neel Doff de ne pas savoir écrire, qui dénigraient son style, n'avaient pas compris qu'il s'agissait moins de littérature que d'un extraordinaire témoignage humain. « *Je n'ai écrit que pour me dégorger, me soulager d'abcès qu'il fallait que je crève à plein couteau* », écrira-t-elle à Victor Méric en 1930.

Une misère profonde

Mais d'où vient cette Neel Doff restée longtemps inconnue dans les histoires de la littérature, aujourd'hui encore ignorée du public et même de nombreux libraires ? Elle naît le 27 janvier 1858 à Buggenum, village du Limbourg hollandais. Son père, Jan Doff, est un grand Frison dont les parents travaillaient comme ouvriers agricoles. Lui est gendarme, puis cocher de fiacre, ouvrier. La mère, Catherine Paques, née de père inconnu, est d'origine liégeoise. Sa grand-mère était fille de notaire, Catherine est dentellière. « *Ces deux êtres, de race et de nature si différentes, s'étaient épousés pour leur beauté et par amour ; leurs épousailles furent un échange de deux virginités ; ils eurent neuf enfants. Pour le surplus, peu de leurs goûts et de leurs tendances s'accordaient, et, avec la misère comme base, il en résulta un gâchis inextricable.* » (*Jours de famine et de détresse*).

Neel vivra enfance et adolescence dans une misère profonde, déménageant de taudis en taudis, d'une ville à l'autre, habitant Amsterdam pendant dix ans. En 1874, sa famille quitte la Hollande pour venir s'installer à Anvers, puis à Bruxelles. Neel travaille dans une fabrique de chapeaux, pose pour des peintres. Pour empêcher les siens de crever de faim, elle est obligée de se livrer à la prostitution : « *La simplicité avec laquelle mes parents s'adaptaient à cette situation, me les faisait prendre en une aversion qui croissait chaque jour. Ils en étaient arrivés à oublier que moi, la plus jolie de la nichée, je me prostituais tous les soirs aux passants. Sans doute il n'y avait d'autre moyen pour nous de ne pas mourir de faim, mais je me refusais à admettre que ce moyen fût accepté sans la révolte et les imprécations qui, nuit et jour, me secouaient. J'étais trop jeune pour comprendre que, chez eux, la misère avait achevé son œuvre, tandis que j'avais toute ma jeunesse et toute ma vigueur pour me cabrer devant le sort* ». (*Jours de famine et de détresse*)

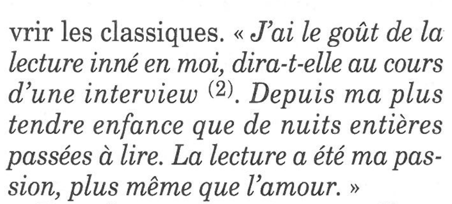


Doc Centre de Cachan.

Neel Doff à l'âge de Keetje Trottin (vers 16 ans).

Neel est la seule de la famille à se cabrer devant le sort. La plupart de ses six frères et sœurs — deux sont morts en bas âge — dont elle devra s'occuper pendant longtemps, se laisseront engluer dans la misère, le petit banditisme. Pourquoi les accuser ? C'est le cas de Neel Doff qui est étonnant : son refus de courber la tête, joint à une sensibilité exacerbée, feront d'elle l'auteur d'une œuvre quasi autobiographique, éloignée de toute littérature, une œuvre au ton unique.

Vers 1882, ayant quitté sa famille depuis deux ans, elle rencontre Fernand Brouez [1], étudiant en médecine, fils d'un notaire disciple du socialiste rationnel Colins, qu'elle épousera en 1896. Grâce à lui, notre petite Hollandaise, qui ne connaissait pas un mot de français en arrivant à Bruxelles, se met à suivre des cours de diction et de chant, à découvrir les classiques. « *J'ai le goût de la lecture inné en moi, dira-t-elle au cours d'une interview* [2]. *Depuis ma plus tendre enfance que de nuits entières passées à lire. La lecture a été ma passion, plus même que l'amour.* »



Doc Heiner Becker.

Emile Verhaeren, écrivain et poète belge, né à Saint-Amand en 1855, mort en 1916.

Dans les années suivantes, elle se met à voyager, connaît des écrivains, des peintres, des sculpteurs. Cette période, qui est sans doute la plus heureuse de sa vie, prend fin en 1900 avec la mort de Fernand Brouez, victime d'une grave maladie dont les symptômes s'étaient manifestés cinq ans auparavant.

Neel se remariera avec Georges Serigiers, un avocat qui avait fréquenté des milieux anarchistes et défendu des ouvriers accusés d'insultes au roi. Elle ira vivre à Anvers où elle se trouvera à nouveau mêlée au monde artistique et littéraire, rencontrant Verhaeren, Eekhoud, Elskamp, Tailhade, Colette...

La petite Neel des taudis d'Amsterdam est devenue une grande bourgeoise. Comment vit-elle cette transformation ? Elle est aussi mal à l'aise dans ce milieu qu'elle se sentait misérable en Hollande. Toute sa vie sera ainsi en porte-à-faux.

Mettre à nu des plaies douloureuses

Un jour d'hiver, elle regarde, de sa fenêtre, des enfants qui jouent dans la rue enneigée : « *En voyant ce gamin battu parce qu'il était misérable, j'eus une réminiscence très violente de mon enfance, je me souvins de scènes analogues dont mes frères avaient été les héros, les victimes. Je pris un crayon et des petits papiers, je me mis à écrire, et tout sortit en une fois, sans ratures : c'était le 28 février 1909, avenue du Sud à Anvers. Quand mon petit bloc-notes fut épuisé, le livre était achevé. J'éprouvai alors une merveilleuse sensation d'apaisement et de sérénité, comme si j'avais vengé mon enfance et celle de tous les grelotteux. Mais cette sensation dura peu et je fus prise ensuite d'une tristesse effroyable.* » [3]

Ce petit bloc-notes, c'est le manuscrit de l'inoubliable *Jours de famine et de détresse*. Une amie le fait lire à Laurent Tailhade qui s'écrie : « *C'est admirable, mais surtout n'y changez rien.* » Lugné-Poe, créateur du Théâtre de l'Œuvre, le fait éditer chez Fasquelle, en 1911, et ce livre remporte trois voix au prix Goncourt : celles de Mirbeau, de Lucien Descaves et de Gustave Geffroy.

Entre 1911 et 1937, neuf volumes paraîtront, de valeur inégale, mais tous largement autobiographiques. L'histoire de Keetje Oldema, qui est celle de Neel Doff, s'étale sur trois livres : *Jours de famine et de détresse* (Fasquelle, 1911), *Keetje* (Ollendorff, 1919), et *Keetje Trottin* (Crès, 1921). *Contes farouches* (Ollendorff, 1913), *Angelinette* (Crès, 1923), *Une fourmi ouvrière* (Au sans pareil, 1935) comportent, partiellement, des épisodes de cette trilogie.

Campine (Rieder, 1926) nous présente des scènes de la vie d'un village flamand où Neel Doff allait passer l'été. Elle s'efforce d'aider une famille de paysans et s'indigne de leur cruauté, de leurs superstitions. C'est ici que s'exprime le mieux son anticléricalisme. *Elva* (Rieder, 1929), histoire d'une servante, est suivi de *Dans nos bruyères*, sorte de complément à *Campine*. *Quitter tout cela* est suivi d'*Au jour le jour* (Entre nous, 1937), dernier livre d'une Neel Doff au terme de sa vie : elle s'enchante de son jardin, des animaux, des saisons, mais elle supporte mal la vieillesse, les maux de son âge, et reste hantée par ses souvenirs de détresse.

Le 28 avril 1930, quelques jours après la mort de Georges Serigiers, Neel Doff répond à Poulaille qui lui avait envoyé ses livres dédicacés. Ainsi commence une correspondance de huit ans [4] entre ces deux êtres qui ont en commun les mêmes origines prolétariennes, une même enfance pénible, un même besoin de redresser la tête, de

(1) *Fernand Brouez dirigera pendant douze ans la* Société nouvelle *(1884-1897), fondée par son père, Jules Brouez. Etonnante revue qui réunissait les grands noms des lettres : Maeterlinck, Eekhoud, Lemonnier, Verhaeren, Elskamp, Paul Fort, Saint-Pol Roux, mais aussi des militants socialistes et surtout anarchistes : Bakounine, Kropotkine, Elisée Reclus, Charles Malato, Domela Nieuwenhuis...*
(2) *Frédéric Lefèvre, « Une heure avec Neel Doff », in* les Nouvelles littéraires, *21 décembre 1929.*

(3) *Idem.*

(4) *Cinquante-quatre lettres de Neel Doff à Henry Poulaille (1930-1938), conservées au Centre d'archives Henry-Poulaille, à Cachan, et dont l'essentiel a été publié par J.-P. Canon : « Neel Doff et Henry Poulaille », in* Cahiers Henry Poulaille *n°1, 1989. Les lettres de Poulaille à Neel Doff n'ont pas été retrouvées.*

découvrir la vie et de dénoncer l'injustice. Cette correspondance est précieuse, elle nous révèle une Neel Doff fort éloignée du personnage qu'on l'a parfois accusé d'être. Ainsi écrira-t-elle, le 17 juillet 1934 : « *Le bien-être que j'ai bientôt depuis soixante ans n'a rien effacé. La misère m'a stigmatisée d'une manière indélébile.* » Violemment émue par une relecture du *Pain quotidien*, qui lui avait rappelé ses propres souvenirs, elle écrit : « *Mon cher Poulaille, vous êtes mon enfant, le seul qui ait vécu mes jours de détresse avec moi.* » [5]

Si Poulaille a défendu avec tant d'acharnement l'œuvre de sa vieille amie, s'il s'est dépensé sans compter

Doc Centre de Cachan.



Doc Centre de Cachan.

pour faire publier ses textes, éditer ses livres, c'est qu'il avait tout de suite senti en elle cette « authenticité » qu'il a toujours défendue. Il rencontrera Neel Doff en 1933 et une seconde fois en janvier 1935, à l'occasion d'une Exposition internationale de la littérature prolétarienne, sur la grand-place de Bruxelles.

Neel, pacifiste dans l'âme, supportera mal la montée de l'hitlérisme, la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Elle est devenue une vieille dame et se voit diminuer petit à petit. Elle meurt le 14 juillet 1942, à Ixelles, où elle est enterrée. Sa tombe est depuis longtemps disparue, les héritiers n'ayant jamais renouvelé la concession.

Aujourd'hui qu'est devenue son œuvre ? Quelques traductions, quelques travaux universitaires, quelques rééditions déjà épuisées. Deux titres seulement sont disponibles en librairie : *Keetje* (Bruxelles, Labor, 1987), et *Contes farouches* (Bassac, Plein Chant, 2e édition, 1988). En 1964, Marianne Pierson-Piérard avait publié *Neel Doff par elle-même* (Bruxelles, Esseo), préfacé par Poulaille. En 1975, le réalisateur hollandais Paul Verhoeven sortira son *Keetje Tippel*, un film hélas ! commercial et croustillant qui raconte l'histoire d'une jeune prostituée, trahissant ainsi Neel Doff qui avait dit : « *Je n'ai pas écrit pour allécher le goût ordurier du public mais pour mettre à nu des plaies douloureuses sous lesquelles ploient les trois quarts de l'humanité.* » [6]

En 1992, Evelyne Wilwerth a fait paraître une étude fort documentée : *Neel Doff* (Bruxelles, Pré aux Sources), mais qui tient plus de la biographie romancée que de l'étude scientifique. E. Wilwerth a voulu célébrer le cinquantenaire de la mort de Neel Doff en organisant, à la Bibliothèque royale de Bruxelles, une exposition consacrée à l'écrivain. D'autre part, l'historien Eric Defoort a sorti en 1993 *Neel Doff, leven na Keetje Tippel* (*La Vie de Neel Doff après Keetje Tippel*, Anvers, Hadewijch Baarn), qui devrait être traduit en français.

J.-P. Canon

(5) *Lettre du 3 juin 1935.*

(6) *Lettre à Poulaille, 30 janvier 1934.*

Position littéraire et prise de position politique

Le Groupe des écrivains prolétariens

Quand et comment les termes « littérature prolétarienne » et « écrivain prolétarien » ont-il pris naissance ? Pourquoi ces écrivains se sont-ils réunis ? Quels étaient les rapports entre leurs positions littéraires et leurs prises de positions politiques ? Voilà quelques questions auxquelles l'auteur tente de répondre...

POUR comprendre les rapports qu'il y a eu entre les positions littéraires et les prises de positions politiques des écrivains réunis autour d'Henry Poulaille durant l'entre-deux-guerres, il faut rappeler dans quel contexte politico-littéraire est apparu le Groupe des écrivains prolétariens de langue française (G.E.P.), créé en mars 1932 [1] (« disloqué » en février 1937, d'après P.-A. Loffler [2]). C'est-à-dire, plus exactement, les types de rapports qu'entretenaient certains milieux littéraires, les écrivains « de gauche », les avant-gardistes, etc., et certains milieux politiques : P.C.F., extrême gauche. En effet, sauf à ne voir dans la création de ce groupe qu'un développement propre « à la littérature prolétarienne » ou « à l'œuvre de Poulaille », au risque de sacrifier

(1) *Mars ou janvier ? Le premier* Bulletin des écrivains prolétariens de langue française *(B.E.P.), paru en mars 1932, date la création du Groupe des écrivains prolétariens (G.E.P.) de janvier, mais divers indices laissent à penser qu'il s'agit là d'une antidate. Habaru annonce dans* Monde *du 12 mars 1932 la constitution « en janvier » du G.E.P. Rien auparavant dans* Monde. *Paul Loffler, dans son* Journal de Paris d'un exilé (1924-1939) *(Rodez, éd. Subervie, 1974) indique pour la première fois une réunion du Groupe des écrivains prolétariens le 4 mars 1932.*
(2) *P.-A. Loffler,* Journal de Paris, *op. cit., note du 18 février 1937.*



Doc Centre de Cachan.



27 avril 1934
37, rue Joubert - Paris

Septième Année
N° 300 1 fr. 50

MONDE

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

PAGES INÉDITES SUR LA CHINE SECRÈTE de Egon Erwin Kisch

PORTRAITS DE FEMMES EN URSS

RENTRÉE Conte de Golstein

LA PAGE SCIENTIFIQUE

1er MAI

par HENRI BARBUSSE

(Voir la suite page 3.)

Le prochain numéro de "Monde" paraîtra le 11 Mai

Doc Bibliothèque marxiste.

ainsi à une sorte de célébration téléologisante [(3)], il convient de voir à quelles contraintes extérieures, déterminations structurelles ou aléatoires, a obéi ce regroupement d'écrivains.

Le débat sur la « littérature prolétarienne »

La question d'une « littérature prolétarienne » a agité certains milieux littéraires français, de plus en plus nombreux, durant une décennie de l'entre-deux-guerres : 1925-1935. L'étude de la fréquence de l'apparition des termes « littérature prolétarienne » — quelle que soit la valeur accordée à l'expression — dans la presse communiste et dans la presse littéraire de gauche [(4)] fait apparaître quatre périodes qui se différencient par le type d'intervenants dans ce débat, et par le type d'enjeu que recouvre la question d'une « littérature prolétarienne » (voir encadré page suivante) [(5)].

La première période s'étend de 1925 à 1928, durant laquelle seuls, à la suite des correspondants en U.R.S.S. de *Clarté* (revue fondée par Barbusse en 1921), les critiques de *l'Humanité* les utilisent, de façon sporadique. La position au sein du monde littéraire du critique de *l'Humanité* est très fragile : à tout moment il risque d'en être exclu. Que l'on songe au verdict définitif d'exclusion que contient l'accusation de « langue de bois » : quoi de plus éloigné en effet de la langue littéraire, où n'a de valeur que l'écart ? Ce risque d'exclusion permanent vaut, bien entendu, pour tout critique de toute revue politique d'extrême gauche à lectorat populaire, que le critique de *l'Humanité* des années 20-30 peut ici personnifier. A la marge de deux mondes, il a à concilier son identité communiste, et donc occuper une position de combat sur ce qu'il commence, alors, à appeler le « front littéraire », et d'autre part il a à assurer son appartenance précaire au champ littéraire. Cette position marginale induit deux attitudes opposées. Dans un monde littéraire stable, elle oblige à la conformité aux valeurs littéraires dominantes : c'est le cas de Maurice Parijanine, qui avoue des « goûts classiques » dans les années 1926-1929. Dans un monde littéraire affaibli, où certains écrivains n'hésitent pas à invoquer le prolétariat et à faire appel au P.C.F. pour arbitrer leurs conflits, le critique de *l'Humanité* peut renforcer son autorité par une transmutation de son rôle de vulgarisateur auprès du prolétariat [(6)] en celui de son représentant sur la scène littéraire, jusqu'à devenir le directeur des débats littéraires sur le prolétariat. Mais tant qu'ils seront seuls à se soucier de la notion de littérature prolétarienne (à l'occasion de comptes-rendus de textes soviétiques, mais aussi lors de concours de littérature prolétarienne, en 1925 et en 1927), les critiques du journal préféreront laisser se diluer la question [(7)].

La seconde période dure de 1928 à 1931. Alors que les rédacteurs de *l'Humanité* n'en parlent plus, Barbusse lance en juin 1928 son hebdomadaire, *Monde*, sur la base d'un grand débat autour de la question : « littérature prolétarienne ? », qui trouve écho tant dans les revues d'avant-garde, les petites revues d'extrême gauche, que dans *Europe*, revue alors rollandienne [(8)]. De Romain Rolland, André

(3) *Ce qui, entre autres, ne permettrait pas de rendre compte du fait qu'il existe un écart de trois ans entre la création du Groupe des écrivains prolétariens belges (mars 1929) et celle du G.E.P. français.*

(4) L'Humanité, Clarté, Monde, Europe, la Révolution surréaliste *et le* Surréalisme au service de la révolution, le Peuple, l'Almanach ouvrier paysan, Commune, Les Humbles, Vendredi, *etc., et bien sûr les revues de Poulaille :* Nouvel Age, Bulletin des écrivains prolétariens, Prolétariat, A contre-courant.

(5) *Pour une analyse synthétique de ce débat, voir J.-M. Péru, « Une crise du champ littéraire français : le débat sur la "littérature prolétarienne" (1925-1935) », in* Le Champ littéraire, Actes de la recherche en sciences sociales *n° 89, septembre 1991, pp. 47-65 (abrév. : « Une crise »). Pour une analyse beaucoup plus détaillée, voir Des ouvriers écrivent, le débat sur la littérature prolétarienne en France (1925-1935), thèse de doctorat, Université Paris VII, 1987, 790 pp. (abrév. :* D.O.E.*)*

(6) *Ce qu'il est de façon structurelle : l'inlassable dénonciation de la « littérature d'empoisonnement » le dit bien. Une étude plus poussée montrerait l'importance des instituteurs parmi les critiques de* l'Humanité *de la période s'étendant jusqu'en 1935.*

(7) *On peut s'étonner de ne pas voir le nom de Poulaille dans la trop brève description de cette première période : n'est-il pas avant tout le héraut de la littérature prolétarienne ? On verra plus loin le décompte des occurrences des expressions « littérature prolétarienne » ou « écrivain prolétarien » dans les textes qu'il donne au* Peuple *entre 1924 et 1929 : elles sont rarissimes.*

(8) *Même remarque que la note précédente pour Barbusse, avant cette date. Dans sa préface à* l'Anthologie des écrivains ouvriers, *réunie par Gaston Depresle (Paris, éd. Aujourd'hui, 1925), il n'écrit pas une seule fois le mot « prolétarien ». En 1927, il utilise entre guillemets l'expression « écrivain prolétarien » à propos de Poulaille, dans le numéro qui lui est spécialement consacré de la revue de Wullens,* Les Humbles. *Enfin, de 1926 à 1929, lorsqu'il est directeur littéraire de* l'Humanité, *il n'utilise l'expression « art prolétarien » qu'exceptionnellement (voir* D.O.E., *pp. 25-28 et pp. 47-67).*

Gide et lui-même — les trois « grands écrivains » qui se pencheront sur la « littérature prolétarienne », à des dates différentes, il est celui dont la position est la moins garantie. Il ne doit sa récente notoriété qu'aux liens qu'il a symboliquement tissés avec le peuple dans les tranchées (voir l'énorme succès du *Feu*), ce qui l'amène à adhérer rapidement (en 1923) au parti communiste, qui représente alors la « *clarté venue de l'Est* ». Ce débat est pour lui l'occasion d'assurer son autorité littéraire (sous la forme d'un pouvoir de consécration) en important, par une sorte de coup de force, la question d'une « littérature prolétarienne » sur le terrain littéraire, et en intronisant de jeunes autodidactes plus ou moins assurés de leur titre d'écrivains : Dabit, Guilloux, Tristan Rémy, Marc Bernard, Poulaille, etc., les futurs « prolétariens » [(9)].



Doc Bibliothèque marxiste.

Eugène Dabit (1898-1936) par Frans Masereel.

(9) *Futurs, en effet : il ne faudrait pas croire que la « position prolétarienne » ait été nette et clairement exprimée dès l'enquête de* Monde *: voir la teneur des réponses des futurs membres du G.E.P.* (D.O.E., *pp. 85 et sq).*

Poulaille prendra la tête de cette génération d'écrivains, liés entre eux par leur communauté d'origine et de trajectoire (communauté certainement magnifiée : nous verrons plus loin comment autodidactes et boursiers avaient toutes chances de s'opposer). Mais ce n'est que sous le coup de la concurrence des populistes (Thérive et Lemonnier lancent leur « Manifeste populiste » en 1929) et des critiques communistes (le congrès de Kharkov, qui définira la « littérature prolétarienne révolutionnaire » et donnera naissance à l'Union internationale des écrivains révolutionnaires [U.I.E.R.], a lieu en novembre 1930 et ses thèses, condamnant entre autres Poulaille, sont publiées par *l'Humanité* en octobre-novembre 1931), mais aussi de la concurrence de petits groupes d'extrême gauche (Parijanine et *Les Humbles* qui dénoncent « *la légende de l'écrivain "prolétarien" Henri Barbusse* » [(10)]) et des surréalistes (qui proclament « *l'inanité absolue de la littérature à prétention prolétarienne* » [(11)]), qu'il est amené à tenir la position de « l'écrivain prolétarien ». Ce sera fait avec son livre-manifeste *Nouvel Age littéraire* [(12)].

A la fin de 1931, une troisième phase débute, pendant laquelle la notion de « littérature prolétarienne » a valeur d'évidence dans les cercles littéraires de gauche, et la parole du critique de *l'Humanité* a valeur d'autorité. Le retour en force de ces derniers (silencieux durant toute la deuxième période) a été la conséquence du jeu de concurrence qui, depuis les années 20, bien avant qu'on ne parle de « littérature prolétarienne », oppose différents groupes d'intellectuels (les surréalistes, le groupe *Clarté*, qui rassemble autour de Barbusse de jeunes intellectuels en quête de la « *lueur d'Octobre* », ou encore, pour arrêter là l'énumération, le groupe *Philosophie* [Politzer, Morhange, Lefebvre, Guterman, Michel Matvew, etc.]), qui aspirent à la position d'avant-garde et qui ont en commun de placer sur le terrain *politique* cette lutte acharnée qui a pour objet le monopole de la « révolutionnarité » *intellectuelle* [(13)]. En 1931, cette position est principalement occupée par les surréalistes et ceux-ci s'opposent violemment à Barbusse, afin d'être reconnus par les dirigeants communistes comme seuls intellectuels

Littérature prolétarienne ?

Il ne s'agit pas pour nous d'entrer dans un débat du type « qu'est-ce que la littérature prolétarienne ? » ou « la littérature prolétarienne a-t-elle existé ou peut-elle exister (en France ou ailleurs) ? ». Non que cette question soit *a priori* « inintéressante » ou « dépassée », non plus que l'on refuse de prendre parti dans ce débat de définition, de crainte d'être stigmatisé comme « retardataire » par les uns ou comme « réactionnaire » par les autres (l'opposition — qui peut surprendre — entre ces deux termes rappelant combien est grand de nos jours l'écart, pour dire le moins, entre « avant-garde littéraire » et « avant-garde politique », ce qui n'a pas toujours été le cas), mais tout simplement parce que ce n'est pas là le rôle de l'historien de la littérature.

A ses yeux, un genre littéraire ou « une » littérature ne sont pas des catégories dotées d'une essence intrinsèque, mais avant tout des « postures », des bannières (parfois des insultes) qui, avant d'être éternisées (ou refoulées) par la tradition littéraire, ont servi à divers écrivains ou aspirants écrivains dans des conflits dont l'enjeu est la définition de ce que doivent être la littérature et les écrivains « dignes de ce nom » — dignes de figurer dans les listes que l'histoire littéraire classique dresse *a posteriori* — et, inséparablement, la définition légitime de points de vue sur le monde. L'issue de ces conflits n'est jamais « donnée d'avance » ; les vainqueurs, même si certainement les chances au départ sont inégalement réparties, doivent beaucoup aux contingences dans leur victoire.

Cela signifie qu'il n'y a pas de « développement » intrinsèque de la littérature — où s'opposeraient « modernité » et « archaïsme ». Celle-ci est susceptible d'une *histoire*. Aussi, pour nous, la « littérature prolétarienne » n'est pas une « littérature » (ou une « non-littérature »), mais l'objet d'un débat entre écrivains, journalistes et hommes politiques, dont on a pu mesurer la durée à l'aune de sa publicité, dans les années 20-30. On est au demeurant bien conscient qu'une telle position de principe — au sens où elle est au principe même de la possibilité d'une analyse scientifique (donc extérieure) des faits littéraires — est beaucoup plus facile à tenir à propos d'une littérature « illégitime » telle que la littérature prolétarienne qu'à propos d'une littérature aussi légitime que le « romantisme » par exemple. Mais on ne désespère pas que le travail fait pour l'une rende possible le travail à faire pour l'autre.

(10) Les Humbles, *février-mars 1930, p. 16.*

(11) Le Surréalisme au service de la révolution *n°1, juillet 1930, p. 21.*

(12) Nouvel Age littéraire *paraît en juillet 1930. En janvier 1931 paraît le premier numéro de* Nouvel Age. *Pour tout ce paragraphe, voir « Une crise », pp. 50-51 et pp. 54-58, ainsi que* D.O.E., *pp. 77-150 et pp. 158-209.*

(13) *Voir « Une crise », pp. 56-58.*

détenteurs d'une légitimité révolutionnaire. C'est dans cette « tourmente » que Poulaille et ses amis vont être pris, dès qu'ils se déclareront prolétariens, jusqu'à leur condamnation sans appel (ainsi que celle de Barbusse) par les thèses du congrès de Kharkov, à la rédaction desquelles deux surréalistes (Aragon et Sadoul) auront réussi à participer — ni Poulaille, ni Barbusse, ni Rémy, quoique invités, n'étaient présents à cette « deuxième conférence internationale des écrivains révolutionnaires », tenue à Kharkov en novembre 1930, qui fut le moment de la prise du pouvoir littéraire, si l'on ose dire, en U.R.S.S. par une fraction sectaire (la R.A.P.P.), en alliance avec certains milieux du Komintern, ce qui explique pour beaucoup les « retombées internationales » de ce congrès [14].

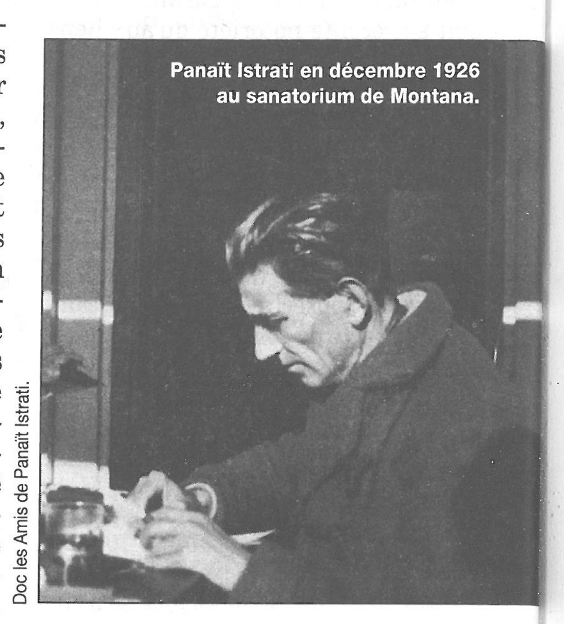
En faisant appel à une instance extérieure aux débats littéraires (la direction du P.C.F., les « instances internationales » du mouvement communiste, bref à ce qui, aux yeux des contemporains, représente la « Révolution »), ces divers protagonistes provoquent une grave crise au sein du monde littéraire, qui menace son autonomie. C'est ainsi que les « écrivains petits-bourgeois » [15] se voient « mis au travail » [16] par la toute jeune Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.) créée par Paul Vaillant-Couturier, avec deux critiques de *l'Humanité* : Léon Moussinac et Jean Fréville, en vue de créer cette « littérature prolétarienne révolutionnaire » au contact des « rabcors » (correspondants ouvriers de la presse communiste) [17].

Enfin, à partir de 1933, c'est la raréfaction de l'expression, qui disparaîtra des journaux politiques et littéraires de gauche au moment du Front populaire, sauf dans quelques petites revues d'extrême gauche isolées (évidemment celles de Poulaille, mais aussi, par exemple, *Les Humbles*). C'est, pour dire vite, à l'occasion de la montée du nazisme en Allemagne, que les écrivains regroupés dans l'A.E.A.R. [18] vont se défaire de l'emprise extérieure sur leurs débats littéraires que représentait cette « politique littéraire » communiste, pour pouvoir, au nom de leurs propres valeurs intellectuelles, mener une action politique autonome. Ainsi, en juin 1935, sous l'impulsion d'écrivains français, l'Union internationale des écrivains révolutionnaires devient l'Union internationale des écrivains pour la défense de la culture ; en novembre 1935, Aragon et Nizan prennent en main la feuille littéraire de *l'Humanité*, au détriment des derniers tenants d'une littérature prolétarienne révolutionnaire (Fréville et René Garmy) ; et, en octobre 1936, Paul Vaillant-Couturier prononce devant le comité central du P.C.F. son rapport « Au service de l'esprit » dans lequel il expose clairement le renoncement des dirigeants communistes à intervenir dans les affaires littéraires, au profit d'une politique d'alliance avec les intellectuels [19].

Le regroupement au sein du G.E.P.

La création du Groupe des écrivains prolétariens (G.E.P) a lieu au début de la troisième période, au moment où, s'appuyant sur les thèses et les effets du congrès de Kharkov, les critiques de *l'Humanité* — Fréville pour les lettres et Moussinac pour les arts — reprennent pied dans les débats littéraires et artistiques. Tout d'abord seuls, puis sous la direction de Paul Vaillant-Couturier qui, en « disgrâce » depuis septembre 1929 [20], revient à l'organe du P.C.F. au début de 1933, après avoir fondé en mars 1932 l'A.E.A.R. Sous son influence sont combattues les « tendances sectaires » qui caractérisaient, avant mars 1932, l'action de Fréville (davantage que celle de Moussinac, pour des raisons tenant au fait qu'il n'y a alors pas, en art, de groupes tenant une position semblable à celle des écrivains soutenus par *Monde*), et est définie une véritable politique littéraire communiste visant à influer sur le contenu des œuvres littéraires selon des directives politiques.

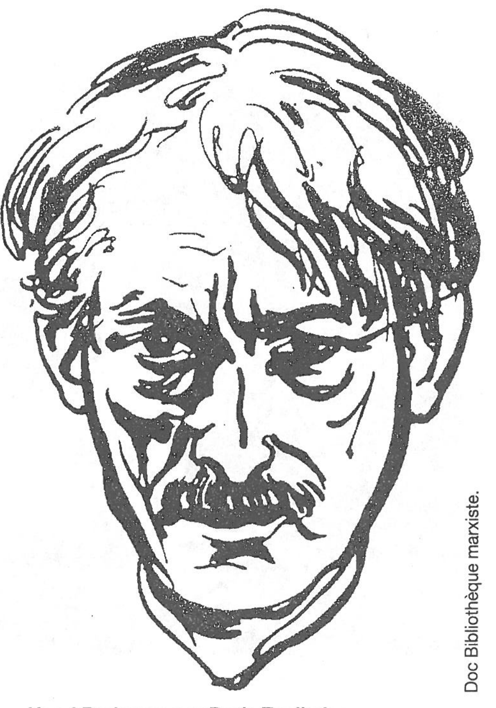
Jusqu'alors, la direction du P.C.F. ne s'était jamais posé la question de ses rapports avec les intellectuels dans les termes d'une intervention dans leurs champs d'activité, privilégiant une approche pétitionnaire, utilisant le prestige de signatures sur des objectifs ponctuels, ou encore dénonçant tel écrivain pour des prises de position *politiques* (ainsi Panaït Istrati en 1929). Elle ne se souciait guère d'intégrer des intellectuels en rupture (le cas de Nizan, candidat communiste aux législatives de 1932 étant rare, et l'exemple des surréalistes montrant combien cela était difficile), encore moins de promouvoir tel ou tel type de littérature. De son point de vue, Barbusse membre du P.C.F. valait beaucoup plus que cinq surréalistes ou quelques philosophes, tous à peu près inconnus en dehors de leurs sphères propres.


Panaït Istrati en décembre 1926 au sanatorium de Montana.

Doc les Amis de Panaït Istrati.

Ce qui change avec le congrès de Kharkov, c'est que les critiques de *l'Humanité*, qui n'ont alors de poids ni dans le monde littéraire ni au sein du P.C.F., se sentent autorisés à remettre en question, dans la pratique, cette politique en direction des intellectuels. Ainsi, lorsque les surréalistes réclament leur adhésion à l'Association des écrivains révolutionnaires [21] (Aragon et Sadoul en leur nom ayant donné des gages d'allégeance au mouvement communiste international comme jamais ils ne l'avaient fait depuis 1927, date à laquelle Breton, Aragon, Eluard, Unik et Péret avaient adhéré au P.C.F., tentant d'obtenir depuis lors, sans grand succès, la reconnaissance exclusive de leur « révolutionnarité » par les dirigeants communistes français [22]), Fréville peut-il formuler des exigences qui feront éclater le groupe surréaliste, avec « l'affaire Aragon » en janvier 1932. On peut lire dans une lettre qu'il envoie au secrétaire général de l'U.I.E.R. en janvier 1932 toutes les marques de la concurrence qui l'oppose à ces autres intellectuels, de même que l'on peut voir que son autorité en matière de politique littéraire était loin d'être acquise aux yeux des dirigeants communistes :

« *(...) Merci surtout pour l'aide efficace que vous nous prêtez dans* la lutte ardente et rude *que nous menons en France sur le front littéraire. Notre "retard", si grand en toutes choses, est particulièrement sensible* dans ce domaine. *J'ai été heureux de publier votre feuilleton, si juste, si lucide, dans* l'Humanité *des 5 et 12 janvier* [23]. *Ce feuilleton* a consolidé nos positions *car, il faut vous l'avouer,* nous ne sommes pas toujours suivis par tous les camarades du Parti *dont beaucoup continuent à être dupes de* nos faux amis. *(...) Outre la question* Monde *qui est virtuellement liquidée, il y a une question du surréalisme. Dès qu'ils ont appris la création d'une Association des écrivains révolutionnaires de France, les surréalistes ont envoyé leur adhésion (...). Nous leur poserons des* conditions précises *: la première sera de rompre publiquement avec leur passé idéologique* et littéraire. Je ne pense pas qu'ils acceptent. *(...) Dans un des numéros de cette revue* (le Surréalisme au service de la révolution), *Aragon,*


Henri Barbusse par Boris Taslitsky.

Doc Bibliothèque marxiste.

(14) *Voir « Une crise », pp. 11-12 et 57-58, et* D.O.E., *pp. 218-254 et 288-294.*
(15) *Et non des moindres : ainsi ont participé aux travaux de sélection des sept cents envois au Concours de littérature prolétarienne, organisé par* l'Humanité *en novembre 1932 : René Blech, André Breton, Crevel, Dabit, Louis Paul, Benjamin Péret, Claude Cahun, Pierre Unik, Marc Brébière, Eluard, Guilloux, Nizan (Aragon, lui, était en U.R.S.S.).*
(16) *Expression de Vaillant-Couturier,* l'Humanité *du 21 mars 1933, « Un an d'activité des écrivains et artistes révolutionnaires ».*
(17) *Voir* D.O.E., *pp. 295-396, 397-407, 433-447 et 478-488.*
(18) *Et il vont être de plus en plus nombreux, à partir de 1933 : Barbusse, Malraux, Jean-Richard Bloch, André Gide, Jean Giono, Victor Margueritte, Desnos, Eluard, etc.*
(19) *Voir* D.O.E., *pp. 492-546 et 599-654.*
(20) *Voir* D.O.E., *p. 34.*
(21) *Préfiguration « ultra-sectaire » de l'A.E.A.R., qui voit le jour en décembre 1930 à l'occasion d'un débat organisé par* Monde *(voir plus loin).*
(22) *Voir, dans « Une crise », pp. 56 et 58, une analyse rhétorique de ce zèle, ainsi que de l'affaiblissement constant de la position de Breton à propos de la « littérature prolétarienne » entre 1927 et 1932.*
(23) *Il s'agit d'une attaque de Bruno Jasienski contre* Monde *intitulée « Feu sur les "amis" », publié dans* l'Humanité *les 5 et 12 janvier 1932.*

Poulaille et la « littérature prolétarienne » dans « le Peuple »

Dans sa première période de collaboration au quotidien de la C.G.T., *le Peuple* (du 29 septembre 1924 au 2 janvier 1929 ; sa signature disparaît alors pour ne réapparaître que le 1er octobre 1932, pour une nouvelle collaboration beaucoup plus espacée que la première), il n'emploie l'expression littérature prolétarienne ou écrivain prolétarien (ce qui n'est pas la même chose qu'écrivain ouvrier ou paysan) que huit fois sur un total de plus de trois cents textes, qu'ils soient signés Henry Poulaille, H.P. ou Hyp, et quelle que soit la rubrique : des « entretiens familiers », à prétention théorique, aux simples « courriers littéraires », en passant par les présentations de « bonnes feuilles », etc.

La première fois, c'est le 6 juillet 1925, à propos de *Marie du peuple*, roman de « l'autodidacte » Marcelle Vioux, qui décrit la vie d'une militante révolutionnaire : c'est ce contenu qui lui vaut l'épithète. Le 24 mai 1926, il reprend l'expression dans « l'entretien familier » intitulé « Le peuple et "sa littérature" » : « *Pour parler de la misère, il faut l'avoir connue. Et nous voici amenés à nous demander s'il peut exister un art prolétarien (le mot est de Marcel Martinet, un des écrivains qui ont le plus fait pour l'éducation spirituelle de l'ouvrier. Il crut un instant à sa possibilité). Depuis, maintes expériences, et récemment des revues comme* L'Outil et la plume *ont démontré que non. Il n'y aura que quelques exceptions.* ».

La troisième fois, le 22 octobre 1926, est la simple mention que « *Tristan Rémy (...) prépare une* Anthologie des écrivains prolétariens. *Les camarades pourront lui soumettre leur avis* », signée Hyp (suit l'adresse de T. Rémy). La quatrième, le 5 janvier 1927, il dit à propos des œuvres d'un tisserand anglais du XVIe siècle (Thomas Deloney) : « *Maintenant, il ne faudrait pas croire trouver dans ces romans des œuvres classables "comme littérature prolétarienne". Si la vie des artisans, les métiers y sont décrits, c'est de la manière objective (qui est faussement objective) de l'écrivain. Thomas Deloney nous décrit ses ex-frères de tâche comme tout autre auteur l'aurait pu faire.* » On voit qu'ici la « littérature prolétarienne » commence à prendre, mais en faux, une consistance : elle serait faite d'œuvres décrivant la vie ouvrière de l'intérieur. Mais le maniement des guillemets montre bien qu'il y a encore de la répugnance de la part de Poulaille, qui préfère s'attacher à faire découvrir aux lecteurs du *Peuple* les « grands écrivains du monde » (titre d'une de ses rubriques), ou de « *vrais écrivains* », opposés aux gens de lettres, comme il le disait en rendant compte de *La Maison perdue*, de Jean Tousseul, sans utiliser l'adjectif prolétarien : « *Ouvrier encore, cela ne suffit pas pour faire un homme de lettres, sans doute, et n'est-ce pas tant mieux ! car cela peut suffire pour faire un écrivain.* La Maison perdue *est d'un bel écrivain* », 12 avril 1926.

La cinquième fois, c'est, le 15 février 1927, à propos de Panaït Istrati, « *authentique auteur prolétarien* ». C'est la première fois qu'il prend l'expression de façon méliorative sans marquer de distance, ce qu'il recommencera le 4 juin 1927 à propos de Joseph Voisin, et le 31 octobre à propos d'un poème de Georges Chennevières (« *un vaste poème prolétarien* »). Mais ce n'est que le 25 juillet 1928, à propos de *Porte Clignancourt*, de Tristan Rémy, qu'il parle d'une « *littérature d'inspiration prolétarienne* », c'est-à-dire après que la création de *Monde* par Barbusse eût posé la question d'une littérature prolétarienne en termes littéraires (et ici encore le mot « inspiration » dénote plus que de la prudence).



Vue de la tribune du XVe congrès du P.C.F. à Ivry du 24 au 28 juin 1959. Thorez, Duclos, Aragon, M.-C. Vaillant- Couturier, Waldeck Rochet, Benoît Frachon, Paul Laurent et Etienne Fajon.

Doc Bibliothèque marxiste.

pourtant membre du parti communiste, *se livre à une révision véritable, et que nous ne tolérerons pas, de la plate-forme de Kharkov (...). Avant d'accepter Aragon comme membre de l'A.E.R., nous lui demanderons de rompre avec le surréalisme et de condamner l'article qu'il vient d'écrire. (...)* » [24].

Mais l'effet le plus important du congrès de Kharkov, pour Poulaille et les écrivains « prolétariens », est provoqué par la condamnation de Barbusse — du moins de son « entourage » — qui y fut prononcée. Certes, le bureau politique du P.C.F. travaille sur le problème que lui pose Barbusse (son hebdomadaire accueille des journalistes fort éloignés des positions communistes) depuis le début de l'année 1930 [25] (bien avant le congrès de Kharkov), mais c'est uniquement à propos de divergences quant à « l'orientation politique » de la revue, sans jamais aborder le moindre problème littéraire [26]. Avant la publication par *l'Humanité* de la résolution de Kharkov sur la France, les attaques des critiques littéraires communistes contre *Monde* n'ont qu'une tonalité politique : le 10 mars 1931, Fréville ouvre le feu avec « L'économie soviétique vue par un renégat » (contre un article de Laurat) ; du 11 au 24 mars, Nizan, mandaté par le bureau politique du P.C.F., tente, en vain, de prendre en main l'hebdomadaire de Barbusse ; le 2 juin, Fréville attaque de nouveau *Monde* à propos de l'école laïque, les 16 et 23 à propos des intellectuels « *écœurés par le confusionnisme de* Monde », etc.

Après la condamnation « littéraire » qui frappe Barbusse (« *il n'existe pas le moindre embryon de littérature prolétarienne en France* », et ce malgré les engagements que Barbusse avait pris, disent les écrivains — surtout russes — réunis à Kharkov), les critiques littéraires de *l'Humanité* se sentent autorisés à inventer une « ligne littéraire » du Parti. Ils vont dès lors alimenter la campagne contre *Monde* avec des arguments tournant autour des « questions littéraires » : le 7 décembre, une réunion de *Monde* sur la « littérature prolétarienne » est perturbée par un « *délégué de la section française de l'A.I.E.R. (sic), qui vient de se créer* », comme le dit *l'Humanité* ; les 5 et 12 janvier 1932, Bruno Jasienski publie dans *l'Humanité* une virulente attaque intitulée « Feu sur les "amis" », et Fréville s'en prend à Poulaille et à ses amis le 2 février (« Une littérature de soumission »). Pour violentes que soient ces attaques (qui sont, il faut le dire, dans le ton des polémiques de l'époque, et non propres aux communistes), Barbusse en tant que tel reste en quelque sorte « tabou » aux yeux des dirigeants communistes. Aussi, ce sont nos jeunes écrivains qui vont subir le gros du choc : à côté de la dénonciation du « *confusionnisme* » de *Monde*, les pires invectives sont réservées aux amis de Poulaille. « *Le groupe Valois* [27] *(...) est un amalgame d'éléments de toutes tendances, depuis les débris opportunistes du parti communiste et de la C.G.T.U., jusqu'aux fascistes déclarés. Bien que ce groupe n'ait ni forme définie ni plate-forme bien nette et se couvre d'un masque de syndicalisme radical, ses tendances fascistes n'en apparaissent pas moins d'une manière suffisamment accusée* », disait la résolution de Kharkov. Bruno Jasienski ajoute : « *En France, le rôle d'agence social-fasciste est joué (consciemment ou inconsciemment, peu importe au fond) par le groupe d'écrivains pseudo-prolétariens qui a à sa tête Poulaille, directeur de la revue mensuelle* Nouvel Age. » [28]

Autorisé, Fréville peut y aller de sa diatribe : « *Ainsi mourut sans gloire le populisme, dégonflé avant d'avoir pu servir. La "littérature prolétarienne" lui succéda. Il s'agissait désormais de parler non pas du peuple, réminiscence littéraire et souvenir historique, mais de la classe ouvrière contemporaine en chair et en os, puisque classe il y avait. En parler, soit ! Mais d'une façon prudente, inoffensive pour la bourgeoisie (...) afin de contribuer à la paix entre les classes (...).* » [29]

En deçà de la polémique « théorique », ce texte avoue naïvement comment, derrière deux postures littéraires (celle de l'écrivain prolétarien parce que issu de la classe ouvrière — Poulaille —, et celle de l'intellectuel passé au service exclusif du prolétariat — lui-même), s'affrontent deux types de dispositions liés à deux itinéraires sociaux, à deux déclassements qui se croisent : l'un, ascendant, celui de l'autodidacte, et l'autre, déclinant, du bourgeois reconverti en intellectuel (Fréville, docteur en droit et fils de banquier, d'après une note de police) sans autre marché que celui, maigre et institutionnel, du P.C.F. : « *Poulaille estime que, pour se proclamer écrivain prolétarien, il suffit de connaître la vie (...) des ouvriers. Mais le marxisme, la pensée politique de la classe ouvrière, il les dédaigne, il les ignore. Il lui suffit d'être issu du prolétariat pour s'arroger le droit de parler en son nom, droit qu'il dénie à ceux qui, venus des autres classes, désirent se mettre sans réserve et sans arrière-pensée au service exclusif du prolétariat (...). Poulaille, qui nie la possibilité pour le prolétariat, fort de sa supériorité morale, d'arracher aux classes ennemies certains éléments et de les conquérir, s'est laissé lui-même conquérir par l'idéologie de la classe dominante.* »

Il ne faut pas s'arrêter au seul ton outrancier de ces textes, sans voir le fond de la discussion, qui porte sur la place que peut ou doit prendre la littérature dans le « combat révolutionnaire ». *Monde* prône une littérature « *que l'on peut appeler prolétarienne* » « *au contenu largement humain* », à laquelle « *il est impossible d'assigner exclusivement (...) un but immédiat de propagande politique* », répondant « *à la nécessité d'une expression pleine et maîtresse d'elle-même* », obligeant donc les écrivains-ouvriers à un « *apprentissage* » [30]. Ce texte est d'après le style et les idées de Barbusse ; cependant, si les conceptions de Poulaille en matière de « métier d'écrire » et « d'apprentissage » sont nettement différentes lorsqu'il s'agit de répondre à des écrivains de métier (voir plus loin), la « création » et « l'œuvre » reprennent toutefois droit de cité face aux tenants d'une « littérature de mot d'ordre » (« *Nous n'ignorons pas qu'on ne crée pas une œuvre à coups de doctrine et de mot d'ordre, ainsi que certains esprits bornés le pensent* », dit le manifeste « Notre Position » en réponse aux « *gens bien intentionnés (qui) nous signalent le danger de tomber dans une littérature de propagande* » [31]).

De l'autre côté, on voit dans cette mise en avant de l'art d'écrire (ou du métier, comme on préfère dire à *Monde*) une tentative de « *faire de la littérature une zone neutre, une zone de collaboration de classe (...)* » [32] et on lui oppose la « *littérature de combat* ».

Cela dit, ce qui nous importe ici n'est pas tant de voir qui a raison, du point de vue de l'efficacité politique, ou de celui de la valeur littéraire, mais bien plutôt que les uns et les autres s'accordent à discuter sur ce point de désaccord (déjà, en 1925, un rédacteur de *l'Humanité* répondait à un détracteur alors imaginaire : « *littérature de combat, littérature de propagande, tant pis pour la forme, tant pis pour l'art avec un grand A. Avant tout l'expression de la révolte ouvrière importe* » [33]). Dès lors, face à ces attaques où le politique et le littéraire sont étroitement mêlés, les amis de Poulaille n'ont plus guère d'autre choix que celui d'un regroupement et d'une prise de position inextricablement politique et littéraire — ce qui explique le nombre important de prises de positions politiques (au regard du faible nombre de pages) publiées dans leur *Bulletin* : comme s'ils s'étaient sentis obligés de faire montre de leur « révolutionnarité ».

Comme le notait la résolution de Kharkov, tout comme l'indique Loffler à plusieurs reprises dans son *Journal de Paris* [34], ou encore Tristan Rémy dès la fin de 1930 [35], le groupe des « écrivains prolétariens » est loin d'être homogène. Sa composition se modifiera en raison de la fermeté des opinions, elles-mêmes variant en fonction de la position et des chances objectives d'ascension de chacun. Il ne suffit pas, pour bien comprendre les difficultés que les prolétariens ont eu à s'unir, et le mouvement rapide de rétrécissement du groupe, de se référer à la méfiance que Poulaille pouvait avoir d'une structure « rigide », ou à son caractère entier, non plus qu'à des « trahisons » successives. Il faut surtout bien saisir l'originalité de la position littéraire qui s'est construite entre 1929 et 1932 autour des mots « écrivains prolétariens ».

L'« écrivain prolétarien » : entre assignation et promesse

En 1925, dans sa préface à *l'Anthologie des écrivains ouvriers* de Gaston Depresle [36], Barbusse appelait de ses vœux un « *grand souffle* » qui permettrait à la littérature contemporaine de

(24) *Lettre publiée par Jean-Pierre Morel, in* Le Roman insupportable, *Gallimard-N.R.F., 1985, souligné par moi.*
(25) *Voir Jean Relinger, les conceptions de Barbusse sur la littérature prolétarienne,* Europe, *« La littérature prolétarienne en question », mars-avril 1977, p. 199.*
(26) *Sur les raisons sociologiques de cette indifférence ou plutôt de cette incapacité quasi statutaire à intervenir dans les débats littéraires, voir* D.O.E., *pp. 51-56 et 259-263.*
(27) *Du nom de l'éditeur Georges Valois, qui édita* Nouvel Age *et la collection des romans du Nouvel Age où Poulaille fit paraître des œuvres de ses amis.*
(28) *In « Feu sur les "amis" », op. cit.*
(29) *Fréville, « Une littérature de soumission », op. cit.*
(30) *« Ce que nous pensons : l'écrivain et la révolution »,* Monde *du 5 décembre 1931, pp. 2 et 3, signé* Monde.
(31) B.E.P. *n° 1, p 1. Ce que Tristan Rémy dit plus nettement encore :* « Aussi la création littéraire est-elle surtout à la base de notre activité, et non la discussion, la polémique ou la propagande » *(*B.E.P. *n° 3, mai 1932, p. 1).*
(32) *Bruno Jasienski, op. cit.*
(33) L'Humanité *du 4 juillet 1925, article signé M.F. (Marcel Fournier ?) à propos de l'*Anthologie des écrivains ouvriers, *de Gaston Depresle.*
(34) *P.-A. Loffler,* Journal de Paris, *op. cit.*
(35) *Tristan Rémy, « L'année littéraire », in* L'Almanach ouvrier paysan *(c'est-à-dire l'almanach de* l'Humanité*) 1931 :* « On annonce la parution de *Nouvel Age*, revue dirigée par Henry Poulaille. Puisse cette revue cristalliser autour d'elle *les éléments épars*, les écrivains prolétariens *en formation* qui cherchent un havre avant d'entrer résolument dans la tempête » *(souligné par moi).*
(36) *Gaston Depresle, op. cit. On y retrouve, entre autres, des textes de Marguerite Audoux, Georges David, Emile Guillaumin, Pierre Hamp, etc.*



Tribune de la Première Semaine de la pensée marxiste (débat sur le cinéma). De droite à gauche : Louis Daquin, René Clair, Léon Moussinac, Armand Gatti. Au deuxième plan : Paul Laurent (à droite).

Doc Bibliothèque marxiste.

renouer avec la vie ; ce souffle ne pouvait venir que du « *fonds populaire* » dont ces écrivains-ouvriers étaient les dépositaires. Ce n'est qu'à leur contact, disait-il *sans guillemets*, que « *(...) la littérature bourgeoise, perfectionnée jusqu'à la décadence, reprendra sainement possession de l'avenir* ». Il ne suffit pas d'invoquer de « premiers tâtonnements » en matière de « littérature prolétarienne » (ce livre date de 1925) pour que s'explique cette formulation. En effet, en 1925, dans *l'Humanité*, et notamment à l'occasion du compte-rendu de cette anthologie, de vigoureuses définitions de la littérature prolétarienne sont données, qu'on aurait pu croire impossibles avant novembre 1930 et le congrès de Kharkov [37]. C'est en 1925 que *l'Humanité* organise son premier concours de littérature prolétarienne. Notons aussi, à propos de cette anthologie, le silence de Poulaille dans *le Peuple* (il dit dans *Nouvel Age littéraire* [1930, p. 147] ne pas la connaître), qui pas plus ne parle des réflexions et des tentatives que mène en la matière le journal communiste : un indice supplémentaire pour voir que la position (ou l'équivalence) « Poulaille-écrivain prolétarien » n'était pas acquise d'avance, mais bien plutôt s'est construite.

Et même, cette équivalence s'est en quelque sorte imposée à lui : en construisant une « théorie », en investissant le plus dans cette figure, Poulaille est rapidement condamné à s'y tenir ou, autrement dit, à ajuster par là ses prétentions à la position qui lui est assignée. Ce que l'on vient de dire, « assigné », se justifie par ce curieux dialogue que Poulaille met longuement en scène dans *Nouvel Age littéraire.* Pages 145 à 149, il cite et discute un article de Thérive, antérieur au lancement du populisme [38], dans lequel, quoique doutant que l'art « *soit jamais sorti du peuple* », celui-ci passe en revue ce qui peut venir du prolétariat des villes :

« *M. Thérive en venait à moi* "peut-être destiné, écrivait-il, à nous donner cette littérature qui nous manque et où s'exprimerait directement l'âme du peuple citadin. Il a été ouvrier d'usine, il n'a quitté le métier manuel que depuis deux ans, de plus il est doué d'un talent que l'on a salué sans hésiter quand parut *Ils étaient quatre* [39] (...) De temps en temps arrive un écrivain qui révèle à la bourgeoisie ce qu'elle a oublié sur le peuple et on lui fait un succès ; voyez ce bon M. Frapié si on peut l'appeler un écrivain. M. Poulaille ayant fait dans la vie même l'apprentissage naturel de cette sensibilité, de cette humanité si l'on veut, se doit de nous en donner plus tard une traduction plus savante. (...)" »

Après discussion de problèmes de style, et de la supériorité des « *écrivassiers* » sur les ouvriers, si ceux-ci n'avaient « *autre chose à faire* » que d'écrire, Poulaille conclut : « *Mais je tiens surtout à enregistrer un aveu qui compte, que M. Thérive a laissé tomber de sa plume,* "cette littérature qui nous manque". *Suis-je, comme il m'en fait l'honneur destiné à la donner. Je ne veux pas me jeter des coups de pieds dans les jambes. En tous cas, je sais très bien ce que je recherche et je sais aussi très bien que je ne suis pas seul* ».

(37) *Voir plus haut.*

(38) *Article paru dans* L'Opinion *du 24 octobre 1925, d'après Poulaille ; le « Manifeste populiste » est publié dans* L'Œuvre *du 27 août 1929.*

(39) Nouvel Age littéraire, *p. 148, en italique dans le texte.*



De gauche à droite : Peisson, Ramuz et Poulaille.

Doc Jeanine Lanoizelée.

La disparition du « nous » complément d'objet indirect du verbe donner (« *suis-je destiné à la donner* ») qui, dans le texte de Thérive (« *destiné à nous donner* »), renvoie expressément à la bourgeoisie (« *un écrivain qui révèle à la bourgeoisie* »), est, me semble-t-il, la marque teintée de dénégation de ce travail d'ajustement à la position assignée, à travers la bouche de Thérive, par le milieu littéraire à Poulaille.

Poulaille n'utilise qu'extrêmement rarement l'adjectif « prolétarien » dans les critiques et chroniques qu'il donne au *Peuple* jusqu'en 1928 (voir encadré). Bien plus souvent, il parle de « *littérature humaine* », reprenant par là la façon de voir et de dire d'*Europe*, instance de consécration, où il ne sera jamais admis, à la différence de Dabit et de Guilloux. Ce n'est qu'à partir de 1930 qu'il usera couramment de l'expression, c'est-à-dire au moment où les populistes auront fait apparition et où la menace de la concurrence communiste se profilera. Cette « menace » communiste consistera à « doubler » sur la gauche le label d'« authenticité » que Poulaille avait opposé aux populistes, en produisant des textes « *d'authentiques ouvriers* » (notamment à l'occasion du concours de littérature prolétarienne organisé par *l'Humanité* et l'A.E.A.R. qui recevra sept cents envois environ, en regard de quoi les quelques textes d'ouvriers publiés dans les « Pages et documents de la vie populaire » [in *Monde* de juillet à septembre 1933] font maigre réponse). Tristan Rémy, dans son texte « Ecrivains dits prolétariens et littérateurs », donné au *Peuple* le 17 novembre 1933, conclura à la victoire, dans ce domaine, de la tactique des adversaires du G.E.P. : « *Il ne suffisait pas d'avoir vu, mais d'avoir vécu (...) Aussi se gaussait-elle (la littérature qui se voulait prolétarienne) avec éclat des écrivains populistes qui (...) croyaient découvrir le prolétariat en voyageant sur la plate-forme d'un autobus. Elle considérait encore la littérature de commande officielle, d'où qu'elle vienne, comme truquée. La vérité, comme seul critérium de l'art. Les écrivains soviétiques, ennemis de la littérature prolétarienne, en rirent, qui ont vu leur talent élevé à la hauteur d'une institution bureaucratique.* Ils firent mieux. *Puisqu'elle frisait le documentaire, ils virent tout le parti à tirer pour lui tordre le cou. Dans leur manie de la surenchère, ils n'y faillirent pas. Ils ressuscitèrent les correspondants ouvriers, chers encore aux journaux syndicalistes. Les rabcors eurent leurs clubs, leurs organisations, leurs congrès. Ils sont encore à avoir leur littérature.* » (souligné par moi).

Même dans *Nouvel Age littéraire*, Poulaille n'a pas encore renoncé à accéder à la « véritable littérature » sans épithète : « *En fait, si intéressante qu'elle (la littérature prolétarienne) puisse être — je donne ici mon opinion personnelle — elle ne saurait se substituer à la véritable littérature vers laquelle d'ailleurs l'artiste prolétarien tend, même s'il l'ignore* » [40]. Et plus loin : « *Maintenant, qu'on ne nous fasse pas dire ce que nous ne disons pas. Elle n'est pas le point d'arrivée de l'expression littéraire. Elle marquera un stade important dans les lettres, cela sans nul doute, mais, même si elle devait à l'exclusion de toute autre littérature, devenir celle de demain, nous ne croyons pas que la littérature prolétarienne soit une fin de l'art d'écrire.* »

Cependant, dans cet ouvrage qui pourtant, par son titre, se veut le programme d'une nouvelle littérature, c'est-à-dire d'une remise en cause des valeurs qui structurent précisément la littérature sans épithète : les valeurs dominantes, qui vont d'elles-mêmes, sans autre justification — épithète — que d'être elles-mêmes, Poulaille commence déjà son travail d'acceptation de ce qui lui est promis : immédiatement après ce qui vient d'être cité, il poursuit : « *L'influence d'œuvres comme celles de C. F. Ramuz ou de Cendrars, auront peut-être plus d'importance encore que toutes les tentatives prolétariennes réunies. Il est d'ailleurs prévisible que la littérature prolétarienne sera la première à être influencée par ces auteurs. (...) influence Ramuz chez Giono, T. Rémy, Poulaille, et Barbusse lui-même (...) influence Cendrars chez Peisson, Poulaille (...)* ».

Cette reconnaissance de la distance qui le sépare d'auteurs consacrés ou appelés à le devenir se manifeste aussi dans l'étrange façon qu'il a de réunir sous le titre « les aînés » des auteurs de la même génération que lui : ainsi Malraux et Chamson, nés respectivement en 1901 et en 1900 (Poulaille est né en 1896).

(40) *Id., p. 47.*

Doc Centre de Cachan.



PREMIÈRE ANNÉE N° 1 — MARS 1932

BULLETIN des Ecrivains Prolétariens

TOUS LES MOIS LE NUMÉRO : 1 Fr.

ORGANE DU GROUPE DES ÉCRIVAINS PROLÉTARIENS DE LANGUE FRANÇAISE

Adresser la correspondance à JEAN FLORY, 6, avenue de Vorges, VINCENNES. — Chèques Postaux, Paris 1048-14.

NOTRE POSITION

La littérature prolétarienne croît et s'affirme dans le monde entier.

Il ne s'agit pas, comme certains paraissent le croire, d'une nouvelle école se proposant un renouvellement des thèmes littéraires, mais avant tout d'un phénomène social qu'on ne saurait séparer des multiples causes qui le poussent à se manifester. Chaque classe, en venant au pouvoir, a reflété dans la littérature les préoccupations qui la sollicitaient. Il n'en va pas différemment pour le prolétariat. A ceux qui prétendent qu'une classe tenue en servitude ne saurait avoir les loisirs ni les moyens de s'exprimer, il nous est facile de répondre par des faits. En effet, l'Allemagne, l'Amérique, la France, la Hongrie, pour ne parler que des pays où le courant littéraire prolétarien s'affirme avec le plus d'ampleur, ont vu naître et se développer ces groupements. Dans tous les pays où le prolétariat dispose du minimum de culture nécessaire, il s'efforce de créer sa littérature propre.

L'enseignement obligatoire, pour si insuffisant qu'il soit dans les pays capitalistes, a pourvu un certain nombre d'ouvriers et de paysans d'une instruction rudimentaire, permettant à quelques-uns d'entre eux de s'exprimer par l'écriture et, par là même, de faire pénétrer l'esprit qui anime leur classe dans le domaine de l'expression littéraire.

Jusqu'ici, la plupart des écrivains issus du prolétariat ont été absorbés par la bourgeoisie qui les neutralisait d'abord par les avantages qu'elle leur accordait, et les utilisait ensuite en vue de la défense de ses propres intérêts. Ceux qui auraient dû, logiquement, être les plus ardents assaillants du régime en devenaient les plus fermes soutiens. Aujourd'hui, ce noyautage devient de plus en plus malaisé pour les raisons suivantes :

D'une part, le prolétariat est vainqueur sur un sixième du globe; le socialisme passe du domaine de la théorie dans celui de la réalité; ce qui apparaissait aux yeux de beaucoup comme une utopie est en voie de se réaliser, et cette victoire n'est pas un mince encouragement pour les prolétaires des autres pays.

D'autre part, le capitalisme accumule chaque jour les preuves de son impuissance à gérer l'économie mondiale. La guerre, le chômage, des peuples coloniaux entiers exterminés par la famine, l'anarchie complète dans la production et la répartition des richesses sont autant de témoignages de l'agonie d'une classe qui a asservi le monde à son profit pendant plus d'un siècle.

A mesure que ces symptômes de faiblesse se multiplient, entraînant un désarroi de plus en plus grand dans le domaine des valeurs intellectuelles et morales de la bourgeoisie, le prolétariat sent ses forces s'accroître, il sent que l'heure de sa libération approche, que l'arme dont il dispose — le marxisme admirablement confirmé par les faits — devient de plus en plus puissante entre ses mains, que tout annonce sa venue au pouvoir pour préparer l'avènement — après la période transitoire de sa dictature — d'une société sans Etat et sans classe.

Forts de cette certitude, les écrivains prolétariens, de jour en jour plus nombreux, font pénétrer dans la littérature, l'esprit de révolte qui anime les couches sociales dont ils sortent et auxquelles ils déclarent vouloir rester fidèles. Héritiers et défenseurs de toutes les valeurs humaines qui les ont précédés, actuelles ou à venir, ils sentent que leur est échue la mission historique de représenter le plus haut degré d'humanité de notre époque, que leur tâche est de se dresser violemment contre ceux qui voudraient s'efforcer d'interrompre l'évolution humaine en barrant la route du pouvoir au prolétariat.

* * *

Une quantité d'écrivains et de critiques cherchent à jeter la confusion sur cette notion de littérature prolétarienne.

Les uns voudraient faire de nous des porteurs de mots d'ordre, nous obliger à peindre une réalité fragmentaire, par conséquent truquée, nous pousser à mettre à la place de notre expérience une fiction qui se ramènerait finalement à un révolutionnarisme verbal. Or, nous considérons que l'écrivain, fût-il prolétarien, demeure sous l'étroite dépendance de la vérité psychologique, et que s'il s'en écarte, son œuvre est frappée de mort. Nous pensons également que notre réalité, c'est-à-dire l'expérience de notre vie et celle de nos compagnons, est assez révolutionnaire par elle-même pour que nous ne soyons pas obligés de hausser artificiellement le ton, et affaiblir d'autant la portée de notre voix. Nous ne refusons pas de servir, mais nous voulons le faire dans les limites de la vérité. On se demande d'où sortent ces soi-disant marxistes qui craignent la réalité et nous reprochent de ne montrer que « les aspects simples et médiocres des exploités! »

Les autres nient cette littérature prolétarienne, s'efforcent à l'avance de la discréditer, de la ridiculiser ou de la vider de son contenu révolutionnaire, de la ramener uniquement sur le plan du talent, du sentimentalisme passif : « comme tout cela est triste... » Qu'ils le fassent volontairement ou non, notre tâche, ici, sera de montrer la pauvreté de leurs arguments, l'aveuglement incroyable dont font preuve certains hommes, par ailleurs intelligents, dès qu'ils parlent de certaines œuvres, jusqu'à quel point ils peuvent se « méprendre », eux, habituellement si subtils à deviner les desseins d'un auteur, sur nos intentions. Cela ressemble étrangement à une consigne. Si nous étions uniquement soucieux de faire une carrière, cette confusion nous servirait, mais comme il s'agit pour nous de toute autre chose, nous la dénoncerons avec vigueur chaque fois que l'occasion nous en sera offerte.

* * *

Des gens bien intentionnés nous signalent le danger de tomber dans une littérature de propagande. Nous voudrions leur répondre en quelques mots :

Nos prochains numéros paraîtront avec la collaboration de : GEORGES ALTMAN, FRANCIS ANDRE, HENRI BARBUSSE, MARC BERNARD, LUCIEN BOURGEOIS, VICTOR CRASTRE, EUGENE DABIT, GEORGES DAVID, NEEL DOFF, LUCIEN GACHON, LEON GERBE, I. GYOMAI, LOUIS GUILLOUX, A. HABARU, MARCEL LAPIERRE, RUDOLF LEONHARD, JEAN LOUBES, CONSTANT MALVA, LUDOVIC MASSE, A. MAURY, MARCEL MARTINET, LOUIS PAUL, EDOUARD PEISSON, HENRI PHILIPPON, V. POZNER, JULES REBOUL, ALBERT SOULILLOU, HENRI ROHRER, TRISTAN REMY, JOSEPH VOISIN, etc...

Doc Centre de Cachan.

Mais une fois construite, cette position se révèle grosse d'avenir, contrairement à la position de l'« écrivain régionaliste » qui, à la fin du XIX[e] siècle, offrait un refuge littéraire à des écrivains ayant subi un échec à Paris [(41)]. L'« écrivain prolétarien » représente, au moins au début, et pour qui peut s'en saisir, la figure de l'écrivain révélé avec fracas, porteur de la remise en cause régénératrice de la littérature établie qu'appelait Barbusse : c'est bien ce qu'a compris Louis-Ferdinand Céline qui, de manière alambiquée, la revendique notamment lors de son premier entretien avec la presse où il répond à une question sur ce qui l'a déterminé à écrire : « *le succès des populistes, surtout de Dabit* [(42)] », le mot populiste valant ici pour le mot prolétarien, ses efforts pour s'inscrire dans les listes ouvertes par Poulaille l'attestant : « *Je suis du peuple, du vrai* », dit-il ici et, plus tard, « arrangeant » ses origines : « *Mon père travaillait au chemin de fer, ma mère était couturière* » (après guerre, il écrira à G. Altman qui le premier dans *Monde* dit « *Céline est des nôtres* » [(43)] : « *Tu sais parfaitement ce qu'il en est. Qu'il n'y a jamais eu d'écrit qu'un seul roman communiste d'âme, le mien, en Russie, en France et ailleurs* ») [(44)].

Dabit, invoqué par Céline, est revendiqué de tous côtés : par les populistes qui, au grand dam de Poulaille, lui attribuent leur premier prix ; par Poulaille bien sûr (Dabit est membre du G.E.P.) ; par Vaillant-Couturier, qui le fait adhérer à l'A.E.A.R. ; par Aragon (qui lui propose, dans *l'Humanité*, le réalisme socialiste comme objectif à atteindre) ; par André Gide qui lui dédie son *Retour d'U.R.S.S.* (par lequel il marque sa rupture avec les communistes). Il illustre bien le succès que peut assurer la position de « l'écrivain prolétarien ». Succès assuré à une condition toutefois : ne pas être définitivement marqué par cette image, n'occuper cette position que de façon provisoire, en tâchant d'en faire un tremplin vers celle de l'écrivain (célèbre) tout court : ainsi Giono, Chamson, Guilloux, ou Dabit, pour reprendre les quatre auteurs cités par Guéhenno dans la polémique qui l'opposait à Poulaille, comme preuve que l'on pouvait écrire bien de la « littérature prolétarienne » (Guéhenno lui reprochait cette phrase du « prière d'insérer » présentant *Le Pain quotidien* : « *Est-ce encore de la littérature ? Je ne le sais pas et ne m'en veux pas inquiéter (...) j'avoue mon indifférence pour ce qui est du bien écrire* » [(45)]). A noter : tous quatre bénéficient d'une place dans le *Petit Robert* — indice comme un autre d'une reconnaissance littéraire. (Parmi les membres proprement dits du Groupe des écrivains prolétariens, en plus de Dabit, seuls y figurent Maurice Fombeure et Charles Plisnier [(46)]).

Chamson, dont seuls les premiers romans « régionalistes » expliquent la présence parmi ces quatre (il était chartiste et devint directeur des Archives de France), n'appartint pas au « Groupe Poulaille » (bien qu'il fût sollicité, et de nombreuses manières — Poulaille notamment le cite parmi les « aînés » dans *Nouvel Age littéraire* et l'on annonce dans le *Bulletin des écrivains prolétariens* ses ouvrages à paraître). Giono fut membre du comité de rédaction de *Nouvel Age*, mais se démarqua nettement de la « littérature prolétarienne » dès novembre 1931. Quant à Guilloux, on pourra mesurer toute sa réticence dans le compte-rendu de *Nouvel Age littéraire* qu'il donne dans *Europe*, reprenant la stratégie de démarquage dont il avait déjà fait preuve dans sa réponse à l'enquête de *Monde* [(47)] sur Zola, où il refusait autant l'étiquette du populisme que celle de l'écrivain prolétarien [(48)]. S'il figure dans la liste des collaborateurs au *Bulletin des écrivains prolétariens* publiée dans le premier numéro, il ne signe pas le texte « Notre Position ».

Si des quatre Dabit répugna le moins à endosser l'appellation prolétarienne, il est hautement significatif de voir, à travers son journal, son courrier et autres témoignages, que ce n'est qu'après la rédaction d'*Hôtel du Nord*, mais *avant* sa publication, qu'il s'interroge sur la « littérature prolétarienne » et se rapproche de Poulaille, c'est-à-dire au moment crucial de la recherche d'un éditeur, quand le profit littéraire escompté tout le long de la rédaction de l'œuvre se trouve confronté aux réalités du marché. Il ne faut pas prendre en mauvaise part ce terme de profit, qui désigne tous les avantages, y compris, et peut être surtout, pour ce qui concerne ce que l'on espère, les avantages symboliques — reconnaissance, notoriété, etc. —, qui accompagnent l'accession à une position, une situation. Ce sont des dispositions acquises qui sont mises en œuvres, plus ou moins inconsciemment, dans le travail d'ajustement ou de recherche de conformité aux règles en vigueur qui ne saurait être le fruit des calculs d'un cynisme éhonté [(49)].

(41) *Cf. Rémy Ponton, « Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du XIX[e] siècle »,* Actes de la recherche en sciences sociales, *novembre 1977, pp. 62-71.*
(42) *Auquel il dédie* Bagatelles pour un massacre.

(43) Monde *du 10 décembre 1932.*
(44) *Toutes citations reprises de Marie-Christine Bellosta,* Céline ou l'art de la contradiction, *P.U.F., 1990, pp. 89-96.*

(45) *Voir Guéhenno, « Notes de lectures. Littérature prolétarienne »,* Europe *du 15 décembre 1931, pp. 568-576, et Poulaille, « Défense d'écrire, réponse à Jean Guéhenno »,* Bulletin des écrivains prolétariens *n° 1, mars 1932 (publié in* D.O.E., *p. 736).*
(46) *Edition de 1986.*
(47) *Enquête organisée d'octobre à novembre 1929.*
(48) Europe *du 15 novembre 1930, pp. 411-413. Cf.* D.O.E., *pp. 172-174.*

(49) *A preuve Céline qui, désirant cyniquement « faire de l'argent », à la manière d'un Pierre Benoît, ne réussit qu'à inventer une écriture littéraire (cf. Pierre Sipriot, « L'écrivain, la réussite et l'argent », et Anna Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in Roger Chartier et sq,* Histoire de l'édition française, *tome IV, pp. 481-527, notamment pp. 514-519).*

Autodidactes et boursiers : des destins et des prises de positions différents

Le conflit qui oppose Poulaille et Guéhenno, à propos du bien écrire, pourrait bien être celui qui met aux prises le boursier et l'autodidacte : Guéhenno, le fils de cordonnier, normalien, agrégé, professeur de khâgne dans les lycées parisiens, qui défend « le métier » (osons le mot : la corporation, et la défense de ce qui a été acquis sera à la mesure des efforts déployés), et Poulaille l'autodidacte qui, en se décidant à assigner une fin à la littérature, s'accomode d'une position dominée protestataire.

De premiers éléments réunis pour une étude statistique, non encore achevée, laissent à penser que cette grande opposition autodidacte/boursier est au principe de nombre de différences que l'on constate chez les membres du G.E.P. quant à leurs destins littéraires et quant à leurs prises de positions politiques (que l'on résumera ici à l'adhésion ou non à l'A.E.A.R. [(50)]). On a vu que ne figurent dans le *Petit Robert* que Chamson, Guilloux, Dabit, Giono, Fombeure et Plisnier : les quatre premiers adhéreront rapidement à l'A.E.A.R. (en 1933-1934), suivis en 1936 par Fombeure (Plisnier, Belge, n'y adhérant jamais). Parmi eux, seul Dabit est de niveau « primaire » (certificat d'études) ; Giono et Guilloux ont interrompu leurs études secondaires (Guilloux était boursier ; Giono, comme lui fils de cordonnier, l'était-il ?) ; Fombeure, orphelin de naissance dont le grand-père était métayer, suivit ses études jusqu'à l'Ecole normale supérieure d'instituteurs de Saint-Cloud, qui préparait à la fonction de professeur d'Ecole normale ; il est fort probable qu'il bénéficiait d'une bourse. Quant à Chamson et Plisnier, plutôt « héritiers », ils ont fait tous deux des études supérieures. La trajectoire du boursier implique une certaine forme de reconnaissance des valeurs établies — ces valeurs au nom desquelles on a soi-même été reconnu

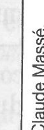
Perpignan, le 17 juin 1948

Mon cher Cendrars,

Ainsi que vous me le suggériez, j'envoie de votre part le manuscrit du Refus à M. Guy Tosi, chez Denoël. J'informe M. Tosi que ce livre est refusé depuis plus d'une année par Flammarion qui en ajourne la publication pour des raisons peut-être valables de son point de vue, mais point du mien, mais que j'ai pu obtenir sa promesse écrite qu'il me rendrait la liberté pour ce livre si je trouvais maintenant une occasion favorable. Je vous écris : que Denoël invoque à son tour l'opportunité, la crise. Mais sait-on jamais ? J'aurais évidemment aimé que vous le lisiez avant ces gens-là, mais je n'ai pas voulu vous embêter.

Merci et affectueusement à vous

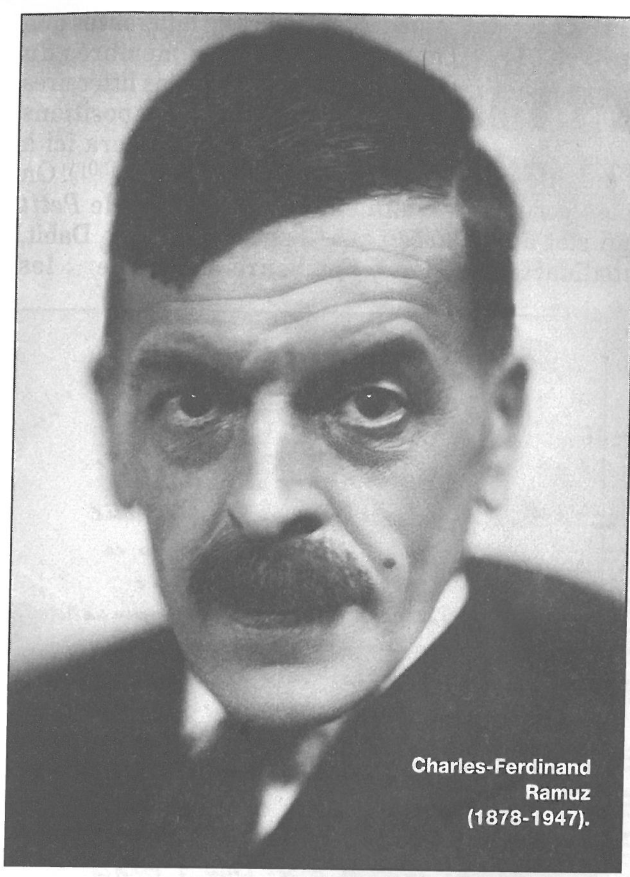
Ludovic Massé



Lettre de Ludovic Massé à Cendrars.

Blaise Cendrars (pseudonyme de Frédéric Louis Sauser), né à La Chaux-de-Fonds en 1877, mort en 1961, avec Poulaille.

Doc Centre de Cachan.



Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947).

Doc Centre de Cachan.

de façon valorisante, notamment à l'école — en même temps qu'une soumission plus grande aux règles du jeu — une plus grande propension à s'y conformer — ; tandis que l'autodidacte, du moins dans certaines conditions telles qu'elles sont précisément réunies dans les années 20-30, peut trouver dans son itinéraire de quoi nourrir sa révolte contre l'institution ou le milieu à la porte duquel néanmoins il frappe, le plus souvent en vain. L'expérience de l'ostracisme exercé contre soi peut bien évidemment être commune au boursier et à l'autodidacte, mais elle le sera sans doute sur des modes différents, le premier éprouvant l'amertume d'une désillusion — consécutive à la faillite de l'illusion du « mérite » scolaire, comme Guilloux par exemple (mais cet ostracisme peut aussi provoquer l'acharnement à « réussir » d'un Guéhenno [51]) — illusion que le second a peu de chances de partager.

Il convient immédiatement de tempérer cette grande opposition de principe par les dispositions qui s'expriment, par exemple, à l'occasion de la recherche du parrainage. Ainsi, obtenir un parrain comme Martin du Gard par l'intermédiaire d'un Gide, ce fut le cas de l'autodidacte Dabit, manifeste une reconnaissance des valeurs littéraires et de leur hiérarchie semblable à ceux d'un boursier comme Guilloux, et bien différents de ceux d'autodidactes « purs » comme Poulaille et Rémy. L'itinéraire de Daby, que sa mère aurait voulu voir instituteur, mais qui « préféra » entrer en apprentissage, est assez complexe : il entre en apprentissage après son certificat d'étude à 14 ans ; à 16 ans, il travaille chez un cousin puis au métro ; à 18 ans, il devance l'appel (1916). En 1919, de retour de la guerre, il se sent « incapable de reprendre [son] existence d'autrefois » [52]. Autodidacte, il l'est (il ne possède que le certificat d'études), mais la situation de ses parents (qui tiendront l'hôtel du Nord à partir de 1923) lui permet, après la guerre, d'apprendre la peinture dans l'atelier de Biloul à Montmartre. Sans doute cette première expérience dans le domaine de la peinture est-elle pour beaucoup dans ses dispositions propres. Ce mot de « dispositions » peut choquer, s'agissant de littérature et de politique, où tout semble n'être qu'affaire de choix. Pourtant, il est une question que je brûle de poser : à la suite de *quoi* entre-t-on, en 1923, au service de presse des éditions Grasset, à l'âge de 27 ans, pour en devenir rapidement le chef, quand on est fils de charpentier ? Il me semble que trop souvent, dans les études biographiques consacrées à Poulaille, on prend cela pour un simple fait, point de départ de sa carrière, sans voir que c'est aussi un point d'arrivée, ce qu'il conviendrait, pour Poulaille et pour les autres, d'éclairer. Il faudrait voir, en particulier, comment la guerre de 14, en produisant des ruptures dans la reproduction des différents champs sociaux (la liste est longue des écrivains morts au champ d'honneur), a permis l'éclosion de notre génération d'autodidactes, en produisant aussi des cassures dans leurs destins « normaux ».

C'est de tout cet ensemble de dispositions, d'atouts et d'intérêts littéraires qu'il faut tenir compte pour comprendre les différences de comportement vis-à-vis de la sollicitation politique. Dans un monde littéraire où, suite aux débats sur la littérature prolétarienne et à la « montée des périls », la conformité est de se situer par rapport aux communistes (et pour les écrivains de gauche de s'en rapprocher dans l'A.E.A.R. [53]), et où, de plus, sous couvert du prestige des Gide, Rolland, Barbusse, Margueritte, etc., l'entité « écrivain communiste », tenue principalement par Aragon [54], fait office d'instance de consécration littéraire (souvent après le rapprochement politique) ; figurer *politiquement* sur des pétitions à côté de grands noms de la littérature, c'est en bénéficier *littérairement* (le plus souvent en toute sincérité).

C'est ce qui arrive à Guilloux, autour de qui Aragon organise une « Défense du roman français » lorsqu'il se voit refuser le Goncourt au profit de Joseph Peyré : « *(...) le roman français, héritier de Voltaire, Rousseau, Diderot, Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Romain Rolland, s'incarne dans le* Sang Noir, *de Louis Guilloux* » [55]. Peut-on souhaiter meilleur patronage ? Et c'est ce qui arrivera à Rémy, après qu'à son tour il aura adhéré à l'A.E.A.R. (son retard par rapport aux cinq « grands » s'expliquant sans doute, aussi, mais pas seulement, par des différences de « capital littéraire », c'est-à-dire ce que l'ensemble du milieu littéraire attribue comme crédit, comme valeur à ses membres) lorsque Aragon le qualifiera de « *grand écrivain de la vie du peuple de Paris* » — ce qui est aussi, dans la formulation, une façon de l'assigner à résidence [56]. Aussi, il n'est plus guère étonnant si des six « prolétariens » (au sens large) consacrés par le *Petit Robert*, seul Plisnier n'a jamais adhéré de près ou de loin à l'A.E.A.R. : mais lui était communiste, jusqu'à son exclusion du Parti communiste belge en 1928 et depuis passé à l'opposition de gauche [57]. Quant à Poulaille, on peut comprendre que, parvenu à un tel point dans l'investissement littéraire de (et dans) la position prolétarienne, la logique double du refus protestataire et de l'enfermement obligé l'aie renforcé, au moment du Front populaire, dans ses sentiments politiques libertaires jusqu'alors plus ou moins bien marqués.

Ces réflexions ne sont que quelques pistes pour une étude qui devrait, au-delà de ces « figures » que sont Guilloux, Dabit ou Poulaille, porter sur *l'ensemble* de ces écrivains qui se sont approchés de la position littéraire « prolétarienne », et l'ont tenue différemment sous les sollicitations du monde politique. J'ai tenté de résumer ces destins différents sous la forme d'un tableau, assez simple dans sa structure, qui montre la participation de chacun aux revues de Poulaille. Pour constituer la liste figurant en lignes, je n'ai retenu, outre les signataires de « Notre Position » paru dans le *Bulletin des écrivains prolétariens* n°1, que les collaborateurs réels des revues de Poulaille (signataires de comptes-rendus de livres, disques, films, etc., membres des comités de rédaction) et des « Pages et documents de la vie populaire » parues dans *Monde* en 1933 — à l'exception donc des collaborateurs annoncés (dans un but de prestige) qui n'ont pas réellement travaillé à leur rédaction, des auteurs publiés uniquement en conte ou « bonnes feuilles », et les auteurs de courriers [58]. Ce tableau n'est qu'un brouillon, qu'il ne faudrait surtout pas tenir pour définitif : le dépouillement de *Prolétariat* et d'*A contre-courant* a été fait excessivement rapidement et, pour des raisons de temps, je n'ai pas pris en compte les animateurs du Musée du soir, que Poulaille créa en 1935. Il n'est donc qu'une préfiguration d'une étude à venir, qui aura pour objet de comprendre l'ensemble des cheminements qui ont conduit, un temps, à cette position de « l'écrivain prolétarien » (se refuser à considérer comme « prolétariens » d'autres écrivains, professionnels ou amateurs, que ceux qui se sont eux-mêmes désignés ainsi, c'est, me semble-t-il, la meilleure façon d'échapper à toutes les questions d'essence qui continuent d'obscurcir ce débat).



De gauche à droite : Poulaille, Bonnet et Teulé devant les boîtes de bouquiniste de ce dernier.

Doc famille Bonnet.

Pour une définition plus large de la mouvance prolétarienne, il faudrait ajouter :

1. les écrivains revendiqués par Poulaille (dans *Nouvel Age littéraire*, dans la section « littérature prolétarienne », mais aussi dans les rubriques de type « Nos livres, nos auteurs » de *Nouvel Age*) ;

2. les collaborateurs de *Nouvel Age* dont le nom n'apparaît plus par la suite [59] : Rohrer Henri [60], Juliette Bertrand, F. Delatte, Léopold Flavia, Paul Aubery, Ernest Closson, Suzanne Engelson, Axel Fraenckel, Georges Kampe, André Menetrat, Mme Olivier [61] (on a retenu Savannier pour la quantité de signatures relevées et Tousseul pour sa présence dans *Nouvel Age littéraire*) ;

3. les auteurs de textes « prolétariens » parus dans *Monde* en 1933 sous l'égide de Marc Bernard, puis du Groupe des écrivains prolétariens [62] ;

4. les collaborateurs ponctuels de *Prolétariat* (Brand, G.R., Pierre Besson, Henri Duclos, Paul Lepape, François P-Raynal, Roger Yanisse, etc.) ;

5. idem pour *A contre-courant* : Alfred Bertin, Serge Choubine, Marcel Contier, Paul Delesalle, Jean Faider, R. G. Fouquin, J. Gallegos Lurçat, Adrien Gillouin, D. G. Guignard, Maurice Heliot, Henensal, Léon Hugon, Constant Lebreton, Yves Lévy, Maxi-

(50) *Par commodité, mais aussi parce que c'était la question inévitable.*
(51) *Voir, dans le* Maitron, *l'impressionnante succession d'échecs scolaires qu'il a subis.*

(52) *Cf. Pierre Bardel, notice de Dabit dans le* Maitron.

(53) *On a vu plus haut la liste des sommités littéraires d'alors venues rejoindre l'A.E.A.R. (puis la Maison de la culture).*
(54) *Non sans concurrence avec Nizan.*
(55) *Voir Aragon, « Défense du roman français »,* Commune *n° 29, janvier 1936, pp. 562-568.*
(56) *Aragon, compte-rendu de* Faubourg Saint-Antoine, Commune *n° 33, mai 1936, pp 1120-1122.*

(57) *Voir sa biographie dans le* Maitron.
(58) *Je n'ai donc pas retenu, par exemple, Brice Parain (ancien critique littéraire de* l'Humanité*), ni J. Verson (Josef Versou, qui collaborera à* Monde *en 1935 ?), dont les lettres furent publiées dans le n° 2 du* Bulletin des écrivains prolétariens*).*

(59) *Sauf erreur, bien sûr.*
(60) *Qui fut vers 1924 collaborateur régulier au* Peuple *(les rapports entre* le Peuple *et le G.E.P. sont extrêmement féconds, dans les deux sens : ainsi, parmi les signataires de « Notre Position », on compte d'anciens rédacteurs du journal de la C.G.T. comme Rohrer et Paz, des collaborateurs réguliers au moment de la fondation du groupe : Lapierre, Reboul, Voisin (auxquels on peut ajouter Guillaumin), et bientôt* le Peuple *accueillera : Rémy, Altman, un texte de Loffler, Autry, Gerbe.*
(61) *Est-ce la Claire Olivier que l'on retrouve dans* Commune *de juin 1936 ?*

(62) *L'Artisan, Pierre Piller, Jean Aubin, Marine Bor (est-ce la Marie Bor que l'on retrouve dans le même numéro de* Commune *que Claire Olivier ?), Marcel Hézard, Marcel Olivier, Cécile Praignoth, Jean Prolo, L. Arnould, Marcelle B., Gabriel Crépet, Charles Dauxer, GO (Pierre Goergler, participant au concours de* l'Humanité, *publié dans* l'Almanach ouvrier paysan *de 1934), Guniber A., Daniel Isaac, Jean Jacquot, Louis Kassac, René Mouard, Jean Raffael, René Rouveret, Jacques Spiller, Jean Trouillot et Marcel Voiturier. Seuls parmi eux Malva et Lelu avaient signé « Notre Position » (René Lelu rejoindra l'A.E.A.R. Il collaborera à* Monde *en 1935 et à* Commune, *dont il deviendra le secrétaire de rédaction de mai 1937 à 1939).*
(63) *Peintre membre de l'A.E.A.R.*

Le Groupe des écrivains prolétariens : effectifs et évolutions

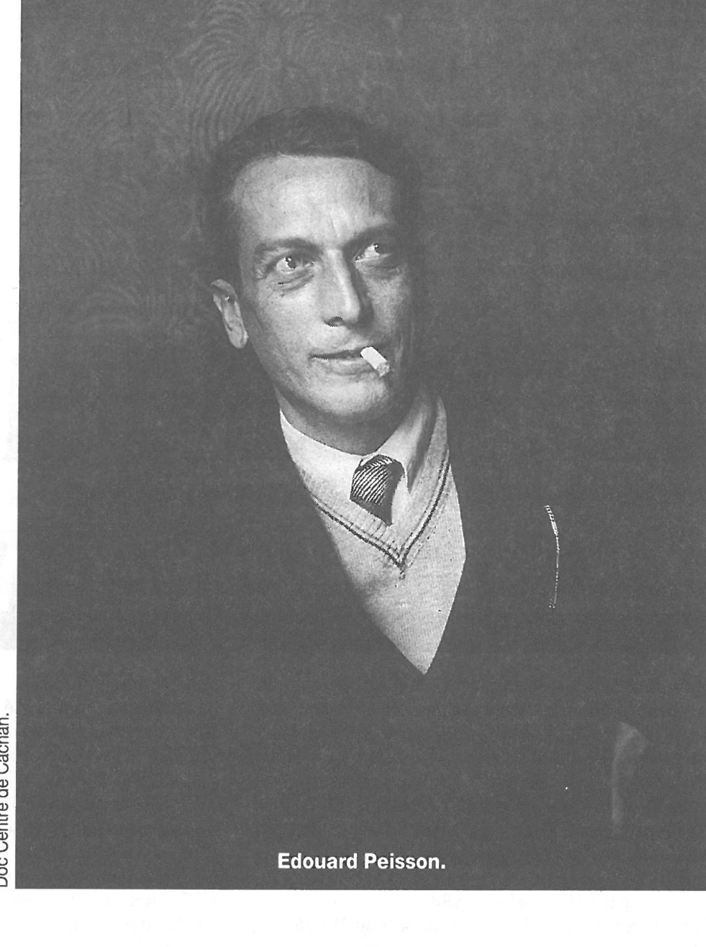
Nom	Prénom	NAIS	NAL	NAR	NAS	NPO	BEP	PDR	PDS	PRR	PRS	ACR	ACS	TOT	AEAR		PRI	PEU
Poulaille	Henry	1896	1	1	9	1	2	1	1	1	6	1	7	31				1
Peisson	Edouard	1896	1	1	7	1		1	2	1	2	1	2	19			1	1
Gachon	Lucien	1894	1	1	3	1		1	3	1	2	1	3	17				
Rémy	Tristan	1897	1	1	4	1	1	1	3	1	3			16	1935		1	1
Dabit	Eugène	1898	1	1	5	1	1							9	1932		1	
Jacques	Lucien	189?	1	1	2									4				
Giono	Jean	1895	1	1	1									3	1934			
Lapierre	Marcel	1903			5	1					1		1	8				1
Fombeure	Maurice	1906			5	1							3	9	1936			
Maury	André				4						1			5				
André	Francis	1897	1		1	1								3	1933	Belg.		1
Guilloux	Louis	1899	1		1									2	1933		1	
Jouan	Fernand				1	1					1			3				
Savanier		1897			5									5				
Philippon	Henri				1	1								2				
Crastre	Victor	1903			1	1								2				
Marchon	Albert		1		1									2				
Tousseul	Jean	1890	1		1									2				
Loffler	P.-A.	1901			1								1	2	1932			
Gerbe	Léon	1902				1	2		2	1	6	1	5	18				1
Bernard	Marc	1900				1	1	1	14					17			1	
Autry	Pierre	1902				1	1		6					8	1935			1
Bontoux-Maurel	Ch.	1888				1	1				1		1	4				
Wolff	Charles	1905				1	1						1	3				
Plisnier	Charles	1896				1		1	3		1		1	7		Belg.	1	
Malva	Constant	1903				1			3				2	6		Belg.		
David	Georges	1878	1			1			2		1		1	6	1933			
Ayguesparse	Albert	1900				1			2				1	4	1936	Belg.		
Voisin	Joseph	1882	1			1							1	3				1
Crouzy	H. V.					1					1		1	3		Belg.		
Serge	Victor	1890				1	1							2				
Habaru	Antonin	1898				1		1	12					14		Belg.		
Hubermont	Pierre	1903				1			2					3	1935	Belg.		
Altman	Georges	1901				1			2					3				1
Lelu	René					1			1					2	1935			
Burniaux	Constant	1892	1			1								2		Belg.		
Bourgeois	Lucien	1882	1			1								2				
Reboul	Jules	1875				1							1	2				
Paz	Magdeleine	1889				1								1				1
Pierron	Sander	1872				1								1				
Haine	Edouard	1887				1								1		Belg.		
Levit	Michel					1								1		Belg.		
Mahni	Pierre					1								1		Belg.		
Perwez	Jean					1								1		Belg.		
Vandercammen	E.	1901				1								1		Belg.		
Loubes	Jean					1								1	1932			
Bancal	T. L.					1								1				
David	Oscar					1								1				
Massé	Victor					1								1				
Soulillou	Albert	1905				1								1	1935			
Martinet	Marcel	1887	1						2				3	6				
Combe	Rose	1889							2				1	3				
Massé	Ludovic	1900								1	1	1	1	4				
Bonnet	René	1905									2		5	7				
Prugnot	Jean	1907									1		2	3				
Pillement	Georges	1898									1		1	2	1934			
Brand											2			2				
Romagne		1895										1	6	7				1
Mahé	André												3	3				
Guillaumin	Emile	1873	1										1	2				1
Doff	Neel		1										1	2				
Pouget	Emile												2	2				

NAIS : date de naissance.
NAL : donné comme écrivain prolétarien dans *Nouvel Age littéraire* (1930).
NAR : membre du comité de rédaction de *Nouvel Age* (1931).
NAS : signature relevée dans *Nouvel Age* (1931).
NPO : signataire de « Notre Position », *Bulletin des écrivains prolétariens* n° 1, 1932.
BEP : signature relevée dans le *Bulletin des écrivains prolétariens*, 1932.
PDR : membre du comité de rédaction des « Pages et documents de la vie populaire », publiées par *Monde* en 1933.
PDS : signature relevée dans les « Pages et documents de la vie populaire », 1933.
PRR : membre du comité de rédaction de *Prolétariat*, 1933-1934
PRS : signature relevée dans *Prolétariat*, 1933-1934.
ACR : membre du comité de rédaction d'*A contre-courant*, 1935-1936.
ACS : signature relevée dans *A contre-courant*, 1935-1936.
TOT : total des citations.
PRI : lauréat d'un prix littéraire.
PEU : collaborateur, ancien, présent ou à venir, au *Peuple*, quotidien de la C.G.T.
Belg. : Belge
A.E.A.R. : date de la première apparition dans les comptes-rendus d'activité de l'A.E.A.R. (voir ci-après).

milien Luce (63), Sylvain Masse, Régis Messac, F. M. Salvat, Ch. Seignol, J. A. Seneze, Georges Servieres, etc. ;

6. les animateurs du Musée du soir, parmi lesquels on trouverait, outre Bonnet, Sevry, Peisson, Loffler, Romagne et Teulé, des « rabcors » et autres « ouvriers qui écrivent » déçus par le changement de politique culturelle du P.C.F., tel Pierre Bochot.

Même incomplet, ce tableau peut aider à apercevoir quelques tendances qui ont présidé à la création du G.E.P. et à son évolution. Les colonnes se distribuent de gauche à droite selon un axe temporel, qui va de 1930 à 1936 (la colonne NAL n'est là qu'à titre indicatif, et n'a pas contribué à la construction de la matrice, ni les colonnes A.E.A.R., PEU et PRI). Ensuite, on a rangé les individus (les lignes) de façon à les regrouper selon leur « ancienneté » et leur « longévité ». Grosso modo, et bien entendu en ne tenant pas compte des particularités, on peut distinguer quatre groupes.


Doc Centre de Cachan.

Edouard Peisson.

En haut du tableau figurent les « fidèles », ceux qui sont là depuis le début : Peisson, Gachon — ceux-là iront jusqu'au bout —, et Rémy qui passera à l'A.E.A.R. Ce qui est frappant, c'est l'unité d'âge, de Poulaille à Giono (les membres du comité de rédaction de *Nouvel Age*) : ce n'est pas à tort donc que l'on a parlé d'une « génération » d'écrivains autodidactes. De la même génération : Guilloux, André, Tousseul, etc.

Tout en bas du tableau, après Martinet, les découvertes de Poulaille (Massé, Prugnot, Romagne, etc.) qui seront fidèles — à l'exception de Pillement qui s'en ira à l'A.E.A.R. (il sera un collaborateur régulier de *Commune* de 1937 à 1939) —, mêlées à ceux de la vieille génération (les aînés), mobilisés dans les temps difficiles d'*A contre-courant* : Martinet, Guillaumin, Neel Doff.

Juste au-dessus, ceux que l'on pourraient appeler les adhérents de circonstance : soit qu'il aient été appelés à faire masse (les Belges, Bancal, Oscar David, de nombreux anciens : de Bourgeois à Haine, davantage peut-être), soit que la polémique littéraire (la problématique prolétarienne) n'ait été qu'une occasion de poursuivre leur combat *politique* contre la direction du P.C.F. (Paz, Altman, Serge, dont on sait que s'il fut l'un des premiers à parler de littérature prolétarienne en France, dans *Clarté* (64), à propos des débats soviétiques, il fut aussi l'un des premiers à propager les thèses de Trotski anti-littérature prolétarienne). Ils ne font guère que signer « Notre Position ».

De même nature peut-être, mais ayant investi davantage dans la posture prolétarienne, Marcel Lapierre et Marc Bernard, l'un secrétaire de rédaction du *Peuple* (65) de la C.G.T. réformiste, l'autre militant socialiste. Ceux-là rencontrent (mais selon des logiques croisées) ceux qui ont *littérairement* investi dans la littérature prolétarienne et pour qui l'attrait *politique* du P.C.F. représente l'occasion de quitter l'habit trop étroit : Guilloux, Giono, Dabit, Fombeure. Parmi eux beaucoup de jeunes (nés après 1900), très peu de vieux.

Il va de soi que ces quelques commentaires ne sauraient épuiser ni tout ce que ce tableau contient (à l'instar des effets d'âge (66)), ou pourrait contenir : il reste bien évidemment à mettre en relation ces tendances grossièrement brossées avec les propriétés sociales des écrivains qui y figurent (lieu de naissance, milieu, nombre de frères et sœurs, rapport à l'école, etc.), leurs ressources et destins littéraires (parrainage, éditeurs, prix... bref tout ce qui permettrait de mesurer leurs carrières), et enfin aborder comment tout cela a pu contribuer à leur faire produire *différentes* représentations du prolétariat dans leurs œuvres. Tout en tenant compte des motivations, opinions, effets de fidélité (ce que l'on pourrait appeler l'hystérèse des opinions : à commencer par Poulaille, mais aussi en comptant Loffler et David, fidèles à Poulaille et aux communistes durant toute la période) ou, au contraire, effets de prises de conscience. Ils ne se veulent qu'incitation à poursuivre la tâche.

Jean-Michel Péru

(64) *Revue fondée par Barbusse en 1921.*

(65) *Là aussi il faut voir ce que cet investissement a de circonstancié : on n'avait jusqu'alors vu ni l'un ni l'autre défendre farouchement la « littérature prolétarienne » dans leurs chroniques données respectivement au* Peuple *et à* Monde *(j'entends la notion : les écrivains appelés à devenir « prolétariens », quant à eux, étaient vigoureusement défendus).*

(66) *Qui apparaissent immédiatement si l'on se munit de surligneurs de couleurs différentes.*

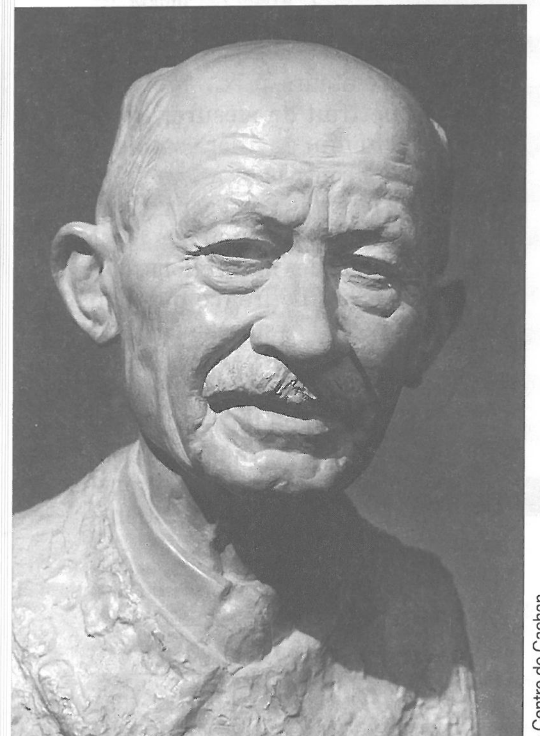
Annexe

Le passage à l'A.E.A.R.

Nom Prénom	32	FR33	33	C33	34	C34	CG35	35	C35	HC	MC	36	C36	37	C37	CG37	38	C38	C39	TOT	REMY
Paul* Louis	3	5	4	3	1	4		1	3	1		2				0	1			28	
Loubes Jean	1		1																	2	
André Francis	1																			1	
Dabit Eugène		6	4		2	4	1	1	5	1		2	3							29	
Guilloux Louis		2	1				1	1	1	1		2	2	2				4		17	
David Georges			1						1	1	4	1			4		1			13	1
Giono Jean					1	3	1		1	1							1			8	
Pillement Georges					1			1				2	1	2	4	1	2	11	6	31	
Hubermont Pierre							1													1	
Rémy Tristan								1	3	1		4	6	3	3		2	1	1	25	
Soulillou Albert								1	1		3	1	1		1			1		9	1
Autry Pierre									1											1	1
Lelu René											9				2		2	6	7	26	
Fombeure Maurice													1		2			1		4	1
Ayguesparse Albert													1	1	1				1	4	1
Loffler P.-A.																				0	
Gerbe Léon																				0	1
Massé Ludovic																				0	1
Reboul Jules																				0	1
Voisin Joseph																				0	1

* Louis Paul ne figure pas dans le tableau précédent car il appartient aux écrivains « annoncés », mais dont la collaboration n'est pas effective (son nom figure dans le *Bulletin* n°1). Je le laisse dans ce tableau à cause du rôle emblématique qu'avec Pozner et Loubes, Vaillant-Couturier lui a fait jouer dans la concurrence avec le G.E.P. (On sait que des trois « écrivains prolétariens » passés à l'A.E.A.R. dont parle Vaillant-Couturier dans *l'Humanité* du 28 juin 1932 [« *Monde* ? non ! Un nouveau *Monde* ? oui ! »], Pozner avait eu soin dès mars 1932 d'affirmer dans *Monde* qu'il n'appartenait pas au G.E.P.)

32 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité* en 1932.
33 : idem, en 1933, in *l'Humanité*, *l'Almanach ouvrier paysan* ou *Monde*.
FR33 : signature relevée (dans des listes ou au bas d'articles) dans les *Feuilles rouges* éditées en 1933.
C33 : signature relevée dans *Commune* en 1933 (textes, comptes-rendus, mais pas réponses à questionnaires, ou autres).
34 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité*, *Commune* ou *Monde* en 1934.
C34 : signature relevée dans *Commune* en 1934.
CG35 : participation au premier Congrès des écrivains pour la défense de la culture, Paris, 1935.
35 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité* ou *Commune* en 1935.
C35 : signature relevée dans *Commune* en 1935.
HC : Collaborateur à la page hebdomadaire de *l'Humanité* « les lettres et les arts » (1935-1936).
MC : collaborateur de *Monde* 1935.
36 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité* ou *Commune* en 1936.
C36 : signature relevée dans *Commune* en 1936.
37 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité* ou *Commune* en 1937.
C37 : signature relevée dans *Commune* en 1937.
CG37 : participation au deuxième Congrès des écrivains pour la défense de la culture, Valence, Madrid, Paris, 1937.
38 : adhésion ou activité attestée par *l'Humanité* ou *Commune* en 1938.
C38 : signature relevée dans *Commune* en 1938.
C39 : signature relevée dans *Commune* en 1939.
TOT : total des lignes.
REMY : mentionné par Tristan Rémy comme participant aux activités de la Maison de la culture dans *l'Humanité* du 20 novembre 1937.


Doc Centre de Cachan.

Au vu des sources consultées [67], vingt membres du G.E.P. (ou espérés tels dans le premier numéro du *Bulletin* : Guilloux) seraient « passés » à l'A.E.A.R. En fait, on peut tout de suite éliminer les quatre derniers du tableau, cités sans aucun doute à tort par Tristan Rémy en 1937 : je n'ai trouvé aucune trace du passage de Gerbe, Massé, Reboul ou Voisin. Je n'y ai pas trouvé celles de Loffler, autre que dans son témoignage [68]. Francis André n'est mentionné qu'une fois, par Vaillant-Couturier, en tant que membre de la commission exécutive [69], en 1932. Hubermont n'est lui aussi mentionné qu'une fois, par *l'Humanité*, comme ayant participé au premier Congrès des écrivains pour la défense de la culture (1935). Je n'ai vu la signature de Pierre Autry qu'une fois dans *Commune*, en octobre 1935. Jean Loubes semble avoir rapidement disparu de l'association. Quant aux autres, on peut dire qu'ils ont été réellement membres de l'A.E.A.R.

(67) *Qui restent insuffisantes, bien qu'elles m'aient donné le nom de plus de huit cents intellectuels ayant approché, de près ou de loin, l'A.E.A.R. ou l'Association des écrivains pour la défense de la culture qui lui succède. La grande difficulté réside en ce qu'après 1933, les responsables de l'A.E.A.R. ne donnent plus de listes d'adhérents au bas des déclarations collectives. Il faut donc aller chercher partout les traces de chacun.*
(68) *Paul-Adolphe Loffler,* Chronique de l'A.E.A.R. (le mouvement littéraire progressiste en France) 1930-1939, *Rodez, Subervie, 1971.*
(69) *In « Sur le front culturel rouge »,* Almanach ouvrier paysan 1933 *(novembre 1932).*

Le Musée du soir

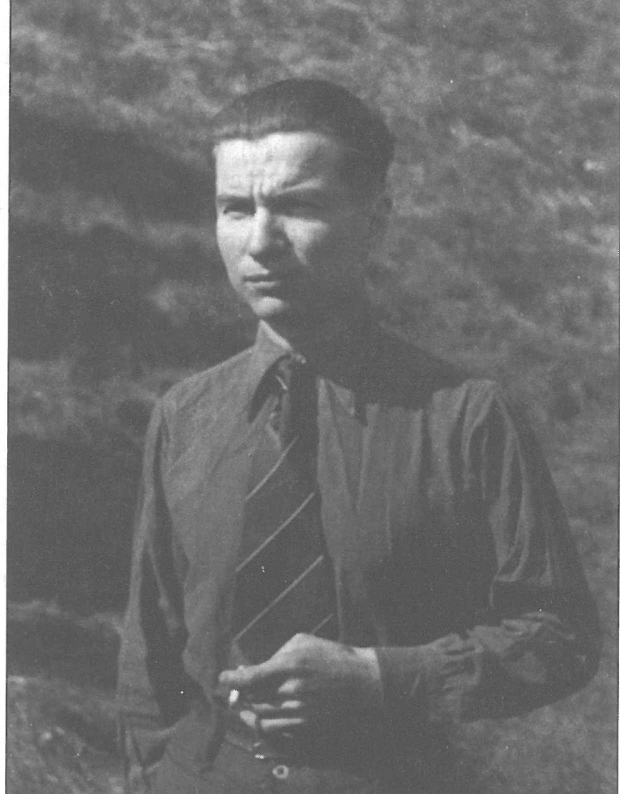
Un lieu de culture prolétarienne

La création du Musée du soir par Poulaille et quelques autres illustre bien ce besoin des autodidactes de créer des écoles ou plutôt des universités, où chacun peut alternativement apprendre et enseigner... Un lieu où les connaissances sont confrontées au vécu et à la réalité sociale.

Curieuse expression en fait que le regroupement de ces mots : « Musée du soir », qui laissent toutefois deviner une préoccupation sociale chez un auteur du siècle dernier et dont plus personne n'aurait ouvert les pages depuis des lustres. C'est en fait à l'écrivain et « *parfait honnête homme* » selon Poulaille, Gustave Geffroy (1855-1926), que l'on doit le terme. Il l'utilisa à la fin du siècle passé pour promouvoir l'ouverture, dans les quartiers ouvriers de Paris, de bibliothèques que les travailleurs auraient pu fréquenter après leur ouvrage. Et loin d'apparaître désuète l'expression fit son chemin pour être reprise en 1934 après les événements du 6 février. Dans le but de regrouper des ouvriers de toutes tendances politiques, Poulaille, le charpentier René Bonnet, le bouquiniste Ferdinand Teulé et d'autres projetèrent l'ouverture d'un local qui porterait ce nom en donnant aux ouvriers et employés un but et un moyen d'enrichissement qui les détourneraient d'une inaction peu propice à l'émancipation.

Une ruche vivante

Dans un appel publié dans *l'Homme réel* pour la création de bibliothèques ouvrières, Poulaille précise : « *Elles contiendraient des collections de journaux syndicalistes, des ouvrages de technique et de doctrine, des œuvres littéraires d'auteurs strictement de tendance socialiste révolutionnaire. Ce ne seraient pas des salles silencieuses, on y parlerait. Des lectures y seraient faites. Des exposés, des résumés engageraient à la lecture. Il*


René Bonnet en avril 1942.
Doc Centre de Cachan.

faudrait que ce soit des ruches vivantes et non des nécropoles. On aurait vite créé un noyau actif dans chaque quartier et, peu à peu, tous les indifférents reprendraient goût à la vie collective, cristallisation première du sens de classe que les mots d'ordre de lutte de classes ne sauraient remplacer. »

Guiraud, trésorier de l'Union des syndicats de la région parisienne, répondit à l'appel et accepta de régler le loyer et de fournir du matériel pour l'installation. On trouva rapidement un petit local au 69, rue Fessart, non loin des Buttes-Chaumont. Le Musée du soir ouvrit le 16 mars 1935. Ses membres fondateurs étaient Poulaille, Peisson, Guiraud, Romagne, Loffler, Teulé et Bonnet.

Bon an, mal an les inscriptions arrivèrent, mais le local était difficile à trouver et les camarades chargés des permanences bien souvent harassés par l'ouverture en semaine qui prolongeait d'autant la journée de travail. Sur une année on compte soixante-quinze inscriptions, presque toutes de la classe ouvrière. Chaque trimestre il faut faire appel aux bonnes volontés pour combler le déficit dû aux charges, vu le faible nombre de membres. Le Musée présentait des expositions de documents sur Zola, la Commune, Vallès, des photographies de travail de François Kollar, des dessins et peintures de membres comme Cresson, Luce, Robin...

Tout d'abord garnis grâce aux dons personnels de Poulaille, les rayons de la bibliothèque s'enrichissent de ceux de plusieurs maisons d'édition : Flory, Librairie du Travail, Grasset, N.R.F., Rieder, Stock... Puis, en février 1936, le Musée déménage au 15 de la rue Médéah, près de la gare Montparnasse. Le local est plus facilement accessible pour les lecteurs qui habitent tous les quartiers de Paris. René Bonnet, qui en fut un des infatigables animateurs, avait dressé la statistique suivante sur sa fréquentation : « *En trois ans et demi le nombre des adhérents passe de 75 à 450. Pour être impartial, disons qu'une bonne centaine seulement furent des lecteurs assidus. Pensant que la profession des inscrits à la bibliothèque peut avoir un intérêt documentaire, nous les avons classés. En voici la liste :*

Hommes		**Femmes**	
Ouvriers	131	Ouvrières	26
Employés	95	Employées	50
Techniciens	33	—	
Ecrivains, journalistes	28	Ecrivains, journalistes	4
Enseignement	25	Enseignement	8
Etudiants	15	Etudiantes	8
Service santé	4	—	
Artistes	20	Artistes	3
Total	**351**	—	**99**

« *Ces chiffres sont une preuve que le Musée fut fréquenté non pas seulement par des intellectuels mais aussi par beaucoup de manuels.* » (1)

De nombreux écrivains fréquentent le Musée : Martinet, Descaves, Gide, Ramuz, Peisson, Plisnier, Guillaumin, Gachon, Gerbe, Hisquin, Pitaud, Reboul, Bourgeois, mais aussi des historiens, des chroniqueurs, des journalistes : Monatte, Bernard, Dolléans, Romagne, Sévry, Teulé, Prugnot, Parfondry, Ferdière, Dumont, Souvarine, Serge... Georges Navel, ouvrier terrassier, auteur de *Travaux* y rencontrera Poulaille.

En 1936, le Front populaire fut l'occasion d'une intense propagande. Plusieurs milliers de brochures, livres, tracts, furent distribués aux grévistes sans qu'aucun nouvel adhérent ne se manifeste. Cet activisme valut une perquisition sans suite au local.

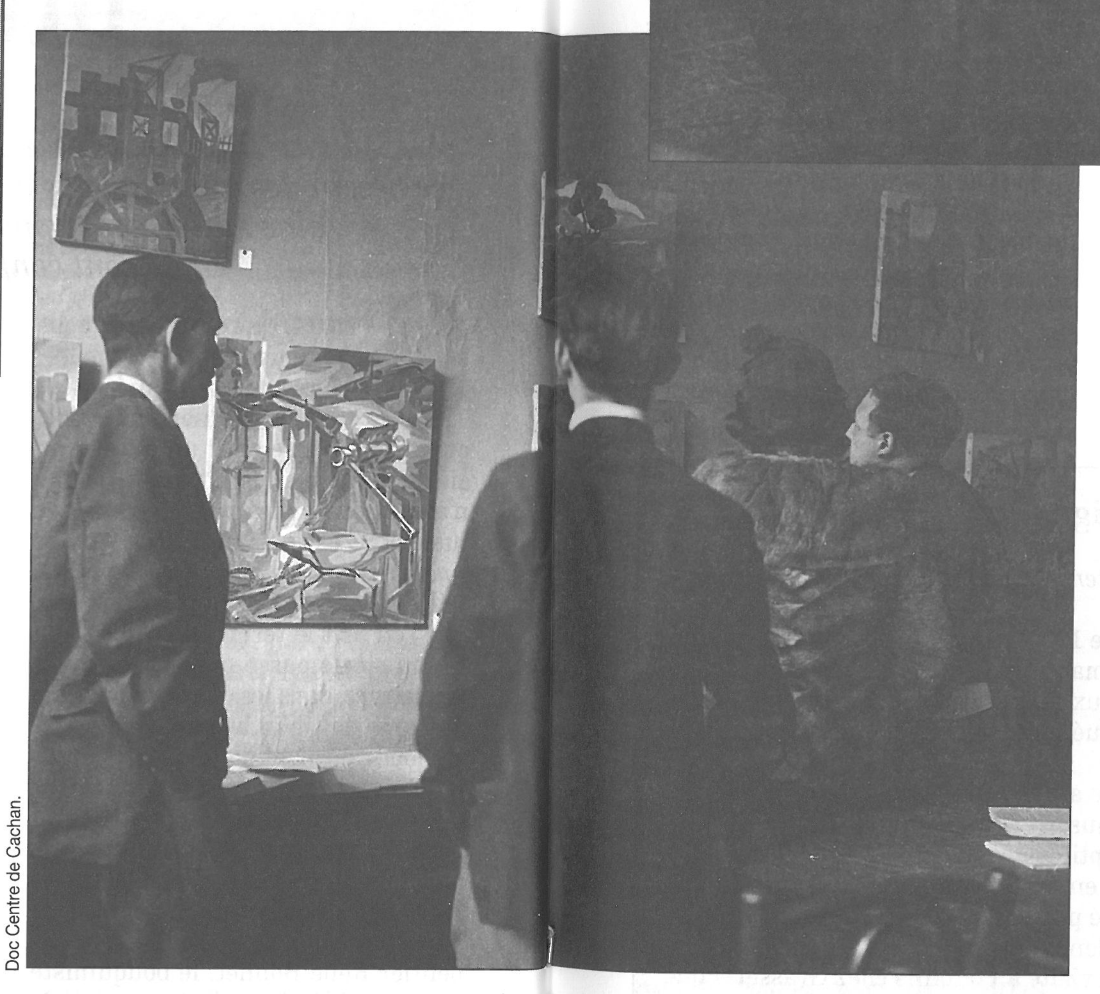
L'adhésion à la bibliothèque coûtait 10 francs par an, « *2 francs pour les syndiqués* » (le salaire moyen d'un ouvrier ajusteur parisien en 1936 était de 6 francs par jour). Les lecteurs ouvriers étaient incités à mettre par écrit, eux aussi, des récits que leur suggérait leur profession, leur vie, leur milieu ; de constituer des dossiers sur des sujets ayant trait à leur métier, à son évolution, aux grèves qu'ils ont organisées. Il y rencontrent des gens de métier très divers, où dominent les professions manuelles, d'opinions parfois divergentes, mais toujours conscients d'une appartenance à une classe méprisée. Poulaille a fait afficher dans le local :

« *On est prié de s'abstenir de toute politique de clan.* » Le Musée du soir n'est pas le café du Commerce. Les discussions y sont (en principe) consacrées à la littérature, à la peinture, au cinéma... tels que les conçoivent ses membres ; les transformations que la société devra subir sont étudiées dans les groupes politiques respectifs.

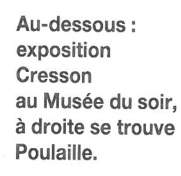
(1) « *Une expérience d'avant-guerre, le Musée du soir* » *par René Bonnet,* Les Cahiers du peuple *n°2, 1948, repris in* Le Musée du soir *3e s. n°12 et 13 (1961-1962) et in revue* Entretiens *consacrée à Henry Poulaille (éd. Subervie, 1974), n°33.*

Doc Centre de Cachan.

Georges Cresson au Musée du soir.



Doc Centre de Cachan.



Au-dessous : exposition Cresson au Musée du soir, à droite se trouve Poulaille.

Une ambiance de camaraderie

« *Si un grand nombre étaient des libertaires syndicalistes, nombreux étaient les socialistes, les syndicalistes de la C.G.T., de la C.G.T.-S.R., les communistes et les trotskistes. Nous étions en effet parvenus à ce qu'au 15, rue de Médéah, les syndiqués chrétiens ne se sentent pas en pays adverse et un prêtre, un pasteur qui s'y arrêtèrent quelques heures, ne s'y trouvèrent pas trop déplacés croyons-nous.*

« *Nous pouvions alors évaluer à 3 000 le nombre de livres que nous avions rassemblés et la documentation était importante, bien que mal classée. Les matériaux étaient suffisants pour attirer et intéresser les lecteurs, d'autant plus que l'on y trouvait des livres ou brochures difficiles à se procurer ailleurs. Nous évaluons à 200 ou 300 le nombre de volumes empruntés chaque mois.*

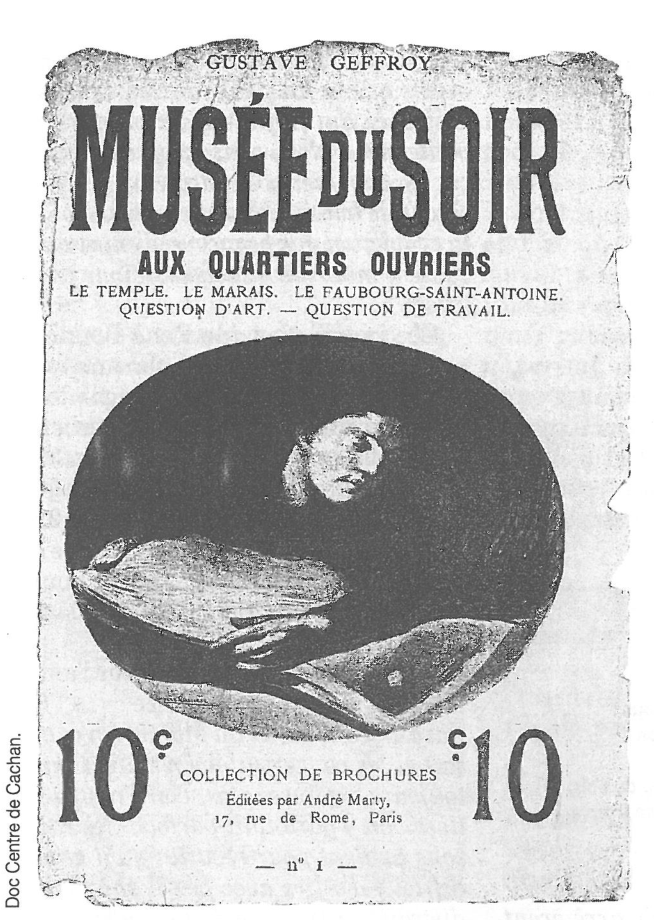
« *Nous avions effectué peu d'achats de livres somme toute. Ce furent les dons de camarades et de Poulaille qui garnirent les rayonnages. Nous recevions 15 journaux syndicaux, 14 hebdomadaires, 17 périodiques et revues, 2 journaux de coopération, 3 journaux paysans. Nos habitués pouvaient donc consulter à leur aise divers organes de différentes tendances. Nous n'avions pas réclamé le service des grands quotidiens des partis politiques qui, à notre sens, n'auraient fait qu'apporter la discorde et provoquer les discussions blessantes que nous avions suffisamment à subir ailleurs.*

« *Cent lecteurs assidus c'était peu, et cependant lorsque nous étions seulement une vingtaine dans notre petite salle nous ne pouvions plus nous déplacer sans déranger des camarades. Peut-être est-ce pour cette raison que des habitués nous quittèrent, à moins que ce fut pour fuir les nuages de fumée qui flottaient dans la trop petite pièce. Nous pensons que malgré ces inconvénients des lecteurs y passèrent de bonnes heures et nous avons la conviction que beaucoup d'entre eux eussent moins lu si nous n'avions pas existé.* »

Ces impressions de René Bonnet peuvent être complétées par une rapide énumération des ouvrages les plus empruntés : *Le Pain quotidien* (42 fois), *Les Damnés de la terre* (39 fois) de Poulaille ; *Une femme* de Peisson (23 fois) ; *La Mère* de Gorki (22 fois), *L'Insurgé* de Vallès (19 fois). Viennent ensuite des titres de London, Hamsun, Malraux, Doff, Guillaumin.

Autre réflexion de Bonnet sur l'animation qui régnait au Musée : « *(...) Il y avait des bavards au Musée. On causait et les conversations n'étaient pas toujours intéressantes, voire instructives : on y parlottait parfois. Ces raisons avaient pour résultat qu'il était difficile d'y lire avec profit sans être distrait par le voisin. Cet inconvénient n'était pas dû au hasard ni au manque d'activité du bibliothécaire. Mais, comme je l'ai laissé entendre, à l'exiguïté de la salle et, pour une part aussi, au trop grand nombre d'intellectuels fréquentant le Musée qui, sans étaler leur savoir, donnaient une impression d'infériorité aux ouvriers. Mais comme l'écrit André Sévry, il régnait au Musée du soir une atmosphère que l'on trouvait nulle part ailleurs. C'était en effet une ambiance de camaraderie qui, bien que ne correspondant pas au but initial fixé par Poulaille, ne manquait pas d'attrait.* »

Fort de son succès le Musée attira des esprits curieux de culture ouvrière, comme ce député de Briey, Philippe Serre qui était venu y voir de près le fonctionnement d'une telle bibliothèque afin d'en transposer le principe dans sa ville. D'autres expériences similaires auraient été tentées à Oran à la même époque. L'équipe du Musée ne manquait pas de projets pour étendre ses attraits. Une revue, de plus grands locaux, des expositions très diversifiées auraient permis de satisfaire la multitude d'intérêts qu'offre la recherche d'une émancipation intellectuelle hors des partis. Son financement n'était assuré que par les cotisations des membres et le soutien des visiteurs. Aussi ses animateurs eurent-ils souvent à mettre la main


GUSTAVE GEFFROY

MUSÉE DU SOIR

AUX QUARTIERS OUVRIERS

LE TEMPLE. LE MARAIS. LE FAUBOURG-SAINT-ANTOINE.
QUESTION D'ART. — QUESTION DE TRAVAIL.

10 c 10 c

COLLECTION DE BROCHURES
Éditées par André Marty,
17, rue de Rome, Paris

— n° 1 —

Premier numéro du « Musée du soir » de Gustave Geffroy.

Doc Centre de Cachan.

au porte-monnaie pour assurer le loyer.

La guerre vint briser cette tentative unique d'auto-organisation ouvrière de recherche et de création. Avec la mobilisation, lecteurs et animateurs partirent pour une autre aventure qu'ils n'avaient pour beaucoup d'entre eux en rien choisie. Le Musée du soir ferma ses portes et début 1940 tout ce qu'il contenait fut dispersé aux quatre vents pour régler les arriérés de loyer.

Les revues

Parmi les projets évoqués par René Bonnet on comprend très bien qu'une revue aurait pu voir le jour si les finances l'avaient permis. Celle-ci est bel et bien paru. Son premier (et seul) numéro date de juin-juillet 1954, le directeur en est Ferdinand Teulé, bouquiniste et ami de Louis Lanoizelée, autre bouquiniste à qui la littérature ouvrière doit beaucoup car il fut l'auteur de remarquables monographies sur Marguerite Audoux, Edouard Peisson, Emile Guillaumin, Gaston Couté... Tout le numéro est consacré, lui, à Marcel Martinet.

Une deuxième série est publiée de janvier à septembre 1955 (n°1 à n°7), ronéotée par Hector Clara (mineur) et F. Teulé, à Ressaix (Belgique). Elle deviendra *R'saix r'vit* plus orientée vers le régionalisme. La même année paraît de l'autre côté de la frontière, à Lallaing (Nord) la revue *Par le livre et la plume* animée par les mineurs Gornik et Berteloot frères. Clara cesse la publication de la deuxième série pour raison de santé, mais le titre renaîtra grâce à Paul et René Berteloot deux ans après. Ces deux frères apprennent sur le tas, et pour la cause, le métier d'imprimeur qu'ils exercent le soir après une journée au fond de la mine. Ils trouveront de l'aide auprès du père Feller, infatigable collectionneur d'outils et de témoignages sur le travail. Le n°1 de cette troisième série porte la date d'octobre 1957, son dernier numéro est le 13 (avril-juin 1962). C'est une revue trimestrielle à parution régulière portant le sous-titre « Revue internationale de littérature prolétarienne ». L'esprit du Musée du soir d'avant-guerre y est bien présent, et on veille à sa rigoureuse indépendance à l'égard des chapelles et des partis. La revue est diffusée à quelques milliers d'exemplaires, uniquement sur abonnement.

Il est toujours bon de relire ce qu'en dit René Berteloot : « *Nous étions intraitable sur ce point : l'authenticité sociale. C'est-à-dire que seuls les auteurs ouvriers ou paysans, écrivant sur leur condition, témoignant, pouvaient figurer parmi nos collaborateurs. Nous n'avons jamais dérogé à cette règle. Le nombre de signatures de nos différents sommaires, de Malva à Noguès, de Cluzel à Gornik, de Ligneul à Lanoizelée, de Bonnet à Poulaille, ou de Sabatier à tant d'autres, suffirait à prouver si cela était nécessaire que la littérature ouvrière et paysanne existait bien, que si leurs auteurs étaient trop souvent méconnus, tout simplement nous entendions bien réparer cette injustice.*

« *Il ne nous suffisait pas pour accomplir ce que nous considérions comme notre mission, de faire connaître les auteurs issus du peuple. Nous voulions encourager ceux qui, ayant à dire, manquaient cependant de métier (ce qui n'est pas un reproche) pour produire les écrits valables dont ils portaient en eux les idées. En nous efforçant de ne pas froisser la susceptibilité de ceux qui s'adressaient à nous, nous cherchions à les conseiller, et non à les flatter : nous leur aurions rendu alors un bien mauvais service. De même, recourant souvent à la documentation unique du père Feller (dont nous avons assuré la publication de son répertoire* Nécessité, adolescence et poésies*), nous avons tenté en insérant de "bonnes pages" de montrer au peuple qu'il disposait d'un patrimoine littéraire et culturel incomparable. Qu'on en juge par exemple par les très nombreux auteurs du seul XIXe siècle.* » (2)

Enfin une ultime et quatrième série éclôt en octobre-décembre 1966, à Saint-Etienne, sous la responsabilité d'Hector Clara ; en décembre 1968, le n°8 constituera le dernier numéro.


BIBLIOTHÈQUE
DU MUSÉE DU SOIR

Numéro d'inscription

Je soussigné

demeurant à

sollicite l'autorisation d'emprunter des livres à la Bibliothèque du

MUSÉE DU SOIR

Profession

Papiers d'identité présentés
(Carte Syndicale de préférence.)

Signature

Adresse

Doc Robert Poulaille.

Ces trente années d'activités militantes « *par le pic et par la plume* » (selon l'expression de Jacques Cordier) n'auront pas suffit pour prouver au confortable et bienheureux monde des « gens de lettres » que la littérature peut aussi être le fait de la partie productive d'une société. Ceux qui la font vivre matériellement méritent-ils le mépris dans lequel un Julien Benda les tient lorsqu'il affirme qu'« *une main calleuse ne pourra jamais écrire* » ?

Christian Porcher

On pourra également consulter les ouvrages suivants : Littérature prolétarienne en Wallonie. Chronique et récits, *par J. Cordier, V. Broutout, H. Clara, C. Nisolle, éd. Plein Chant, 1985 ; Louis Lanoizelée,* Souvenirs d'un bouquiniste, *éd. L'Age d'homme, 1978 ; « Autour de la littérature prolétarienne », revue* le Vent du ch'min *n°3, sept. 1977. (N.d.R.)*

(2) *Philippe Geneste,* Visages de la littérature prolétarienne contemporaine, *éd. Acratie, 1992.*

Témoignage

— **G.M. :** *Vous avez dû fréquenter le Musée du soir, avez-vous bien connu Henry Poulaille ?*

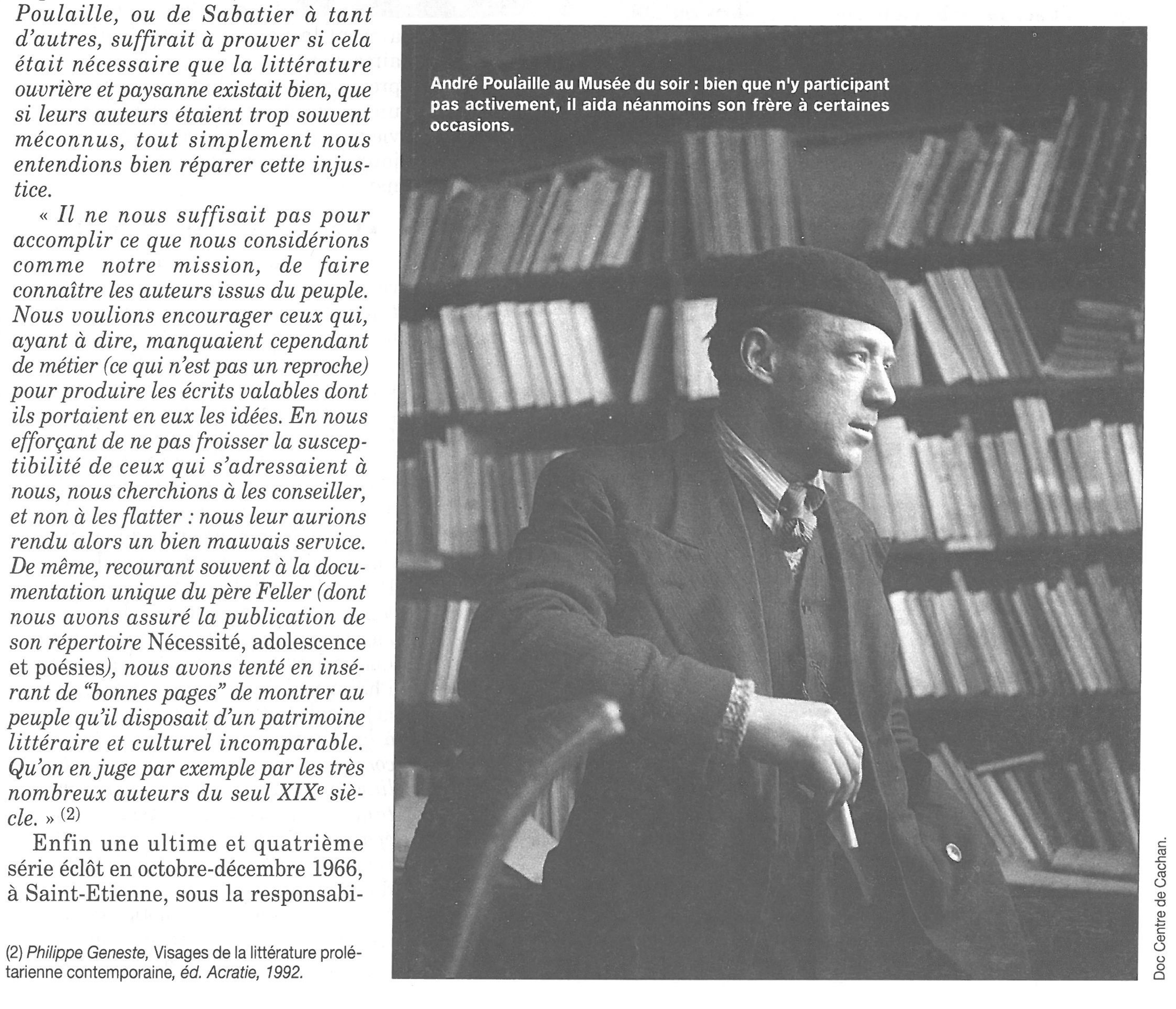
— **Georges Navel :** En décembre 1936, je suis venu à Paris où je suis resté quelques mois. Mon premier manuscrit, *L'Histoire d'un prolétaire*, avait été remis par Alix Guillainaux aux Editions sociales internationales. Moussinac me l'avait restitué, accompagné d'une note critique intéressante justifiant son refus.

Durant mon séjour, j'ai fréquenté assez assidûment le Musée du soir. J'ai même donné mon premier manuscrit à lire à Poulaille, il l'a lu mais ne m'a fait aucune remarque susceptible de m'aider. Le milieu était très chaleureux. A mon nouveau retour en 1938-1939, je m'y suis lié à André Sévry, un journaliste. Il avait publié plusieurs bons ouvrages littéraires. Je garde un très bon souvenir de René Bonnet.

Après guerre, j'ai souvent rendu visite à Poulaille chez Grasset. Poulaille était déjà chez Grasset à l'époque où Giono terminait *Colline*, son premier manuscrit, et c'est Lucien Jacques qui, ayant déjà publié dans ses *Cahiers de l'Artisan*, les poèmes du jeune homme de Manosque, s'est chargé de faire parvenir son manuscrit à Poulaille, son vieux copain. Ils s'étaient connus à Lacordaire, le groupe scolaire du XVe arrondissement.

Jean Giono et Lucien Jacques sont restés durant toute leur existence de fraternels copains encore que Lucien Jacques, qui lui parlait avec franchise, n'ait pas manqué de lui dire des rosseries, dont j'eus souvent l'écho. (1)

(1) *Extrait de* Georges Navel ou la seconde vue, *éd. Le Temps qu'il fait, Cahier n°1, 1982.*


André Poulaille au Musée du soir : bien que n'y participant pas activement, il aida néanmoins son frère à certaines occasions.

Doc Centre de Cachan.

Emile Guillaumin

EMILE Guillaumin, l'écrivain paysan, l'auteur de *La Vie d'un simple*, vient de mourir à Ygrande où il était né. Il s'est éteint dans sa soixante-dix-huitième année.

Toute la presse s'est bornée à l'énoncé de cette nouvelle, l'étirant en dix ou quinze lignes.

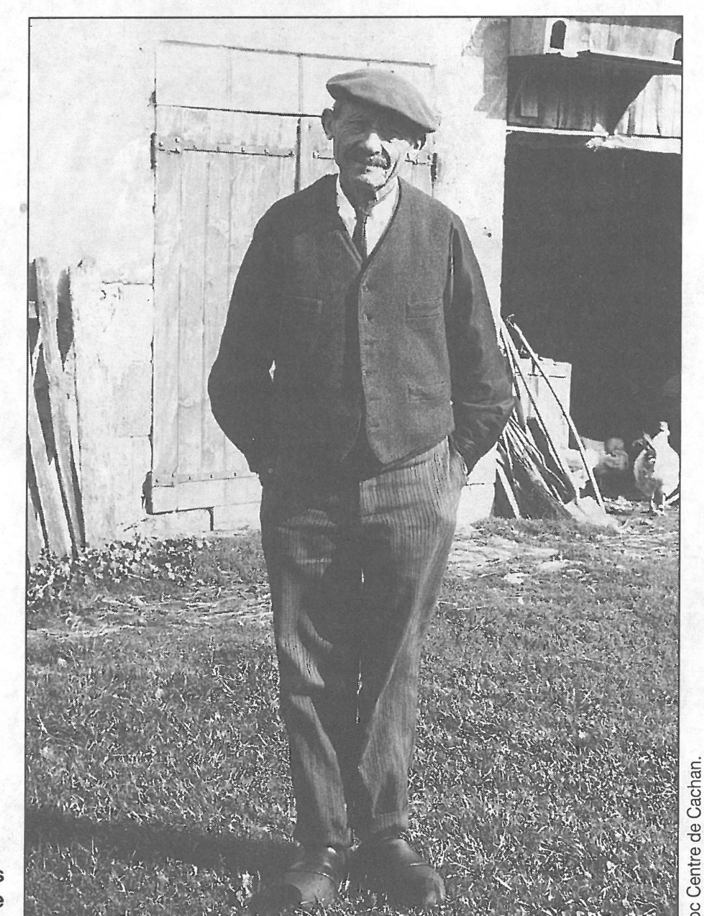
Nous le constatons simplement.

Guillaumin restera comme une des figures les plus attachantes de notre littérature. Poète, essayiste, romancier fécond, il était resté un homme de la glèbe, et son œuvre est, dans la littérature paysanne, la plus caractéristique par son authenticité parce que c'était de la même main qui s'appuyait sur la bêche ou tenait le mancheron de la charrue qu'il l'écrivit.

La Vie d'un simple, en 1904, ayant connu un grand succès, nationalement et internationalement, et les livres qui suivirent n'ayant pas obtenu une si large audience, on a tendance à vouloir voir en leur auteur l'homme d'un seul livre. C'est une grossière erreur, contre laquelle il faut s'élever. Dans un des rares articles (car ils ont été rares) qui viennent d'être donnés, celui du *Peuple* de Bruxelles, Louis Piérard déclara : « *Il était l'auteur d'un seul livre, mais quel livre !* ». Piérard n'aurait-il pas lu *Le Syndicat de Baugignoux*, c'est à croire et c'est bien dommage.

Il est possible que tels de ses ouvrages ne soient pas de la même puissance, de l'ampleur des *Mémoires d'un métayer*, mais tous sont gonflés de la même émotion saine et d'une égale véridicité.

Devant un écrivain comme Guillaumin, autodidacte, il ne peut être question de juger seulement un artiste. Il avait été à l'école jusqu'à douze ans, rappelé aux réalités des exigences de sa vie de pauvre, ses humanités se poursuivirent dans le travail quotidien de la petite ferme que faisaient valoir ses parents. Rien ne le prédisposait à être un homme de lettres si ce n'est qu'il aimait lire. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, mais ses lectures furent moins l'enseignement de la technique de l'écriture qu'une confrontation avec la vie qu'il vivait ; ces livres ne faisaient que rarement une part à l'existence rurale et ceux qui en parlaient montraient plus d'application et de bonnes intentions que des dons d'observation. Il essaya alors de prendre la plume. Très vite, il tenta d'exprimer ce qu'il voyait au milieu des siens. *Dialogues bourbonnais* et *Tableaux champêtres*, écrits vers la vingt-cinquième année, n'étaient certes pas des livres propres à imposer leur auteur, mais ils avaient déjà un ton. Et c'est le ton que l'on retrouvait trois ans plus tard dans *La Vie d'un simple*. Guillaumin y montrait le paysan plongé dans la réalité, aimant la nature comme l'enfant aime sa mère ; et peut-être pour la première fois dans le roman français, un auteur avait su dire combien la vie paysanne était la communion au jour le jour de l'homme avec la nature.



Emile Guillaumin dans la cour de sa ferme en 1942.

Doc Centre de Cachan.



« L'homme d'un seul livre » !

C'était une sorte de fresque que retraçaient ces *Mémoires d'un métayer*, mais le peintre s'y révélait plus un psychologue et un historien qu'un dessinateur. Par-delà la couleur et le trait, c'était, au-delà des mots, l'expression même de l'âme paysanne. Dans une langue simple, sans éclat, mais vibrante, l'œuvre donnait l'impression d'apporter un sujet neuf. Mirbeau le comprit qui lança le livre... et des esprits aussi différents que Daniel Halévy, Pourrat, Jean-Richard Bloch, le poète auvergnat Vermenouze, en dirent alors les mérites. Cependant, nul mieux que Lucien Jean, qui révéla Charles-Louis Philippe à lui-même, ne sut dégager la leçon de cette publication. « *Je tiens à le signaler, notait Lucien Jean, comme un événement en dehors de la littérature, comme l'expression spontanée de la vie d'une classe, d'une époque* ». Devenu écrivain par vocation, M. Guillaumin, disait-il, a mis dans ce livre l'essentiel, la vie profonde, sans souci de l'émotion qui se dégage puissamment, d'ailleurs. Lucien Jean définissait d'une formule que je veux reprendre l'originalité de cette œuvre : celle d'art spontané. Toute l'œuvre de Guillaumin est sous ce signe. Qu'on prenne *Le Syndicat de Baugignoux, Près du sol, A tous vents sur la glèbe*, et même les œuvres secondaires, comme *Rose et sa Parisienne, Baptiste et sa femme, La Peine aux chaumières*, on retrouve cette spontanéité.



Doc Jeanine Lanoizelée.

De gauche à droite : Emile Guillaumin, sa femme et Buriot-Darsiles.

Essayiste, Guillaumin avait donné deux remarquables études, *Panorama de l'évolution paysanne*, de 1870 à 1935, et *François Péron, enfant du peuple, voyageur et géographe*.

Militant socialiste, il resta toujours dévoué à sa classe, et l'explication de l'insuccès du *Syndicat de Baugignoux*, livre magnifique, c'est que son auteur, au lieu de hanter les salons, profitant du succès de *La Vie d'un simple*, faisait de l'action syndicaliste et coopérative. *Le Syndicat de Baugignoux* retraçait les luttes, les espoirs et les premières victoires acquises du prolétariat paysan. Il est curieux de constater que c'est à partir de ce livre que la critique se désintéressa de lui. C'est à partir de ce moment qu'on déclara qu'il était l'homme d'un seul livre. Au bout de quelques années il était devenu quasi inconnu. Au point que Thérive, en 1925, le croyait défunt, ce qui lui valut une lettre du pseudo-mort.

Guillaumin venait de temps en temps à Paris mais on le connaissait si mal dans les milieux littéraires qu'un jour un homme de lettres ayant l'idée de composer une anthologie de la littérature paysanne, me posant quelques questions, en arriva à Guillaumin :

« — *Pour Emile Guillaumin, je ne sais si je l'irai voir... ce doit être un paysan honoraire...*

— Ah ! lui répondis-je, si vous avez l'honneur de serrer la main de Guillaumin un jour, vous pourrez comparer avec la vôtre. Vous verrez si on a ces mains-là en maniant le porte-plume... »

Plusieurs fois couronné par l'Académie française, Guillaumin avait obtenu le prix Olivier de Serres en 1942 pour l'ensemble de son œuvre.

Il avait connu la gloire, mais sans la richesse, et jusqu'à la fin mena de pair sa petite exploitation agricole et l'édition de ses derniers manuscrits. Le dernier paru, *Sur l'appui du manche*, traîna d'éditeur en éditeur avant de pouvoir sortir.

Mais Guillaumin était un sage, et il savait que son œuvre lui survivrait. Pour le reste, il demandait au travail de la terre de le nourrir, lui et les siens. Dure peut-être, du moins elle n'est pas ingrate. Qu'importait la vente de ses livres et les satisfactions de vanité !

Sa mort le rappelle au souvenir des vivants. On répétera sans doute encore : « *Il était l'homme d'un seul livre* ». La critique littéraire vit sur des clichés. Mais même en serait-il ainsi qu'il y aurait une différence entre Guillaumin et les auteurs qu'on déclare hommes d'un seul livre... *La Vie d'un simple*, c'était aussi une date. Une des rares dates inoubliables dans l'histoire des lettres, celle de l'entrée d'un accent nouveau dans le domaine de l'art. (1)

Henry Poulaille

(1) *Article paru dans* la Révolution prolétarienne, *n° 357, déc. 1951.*
L'intertitre est de la rédaction (N.d.R.).

Henry Poulaille, l'anar

S'il ne fut pas un militant comme on le conçoit habituellement, il sut sa vie durant rester fidèle à son idéal. Ses écrits, comme ses engagements, reflètent l'anarchiste. Solidarité, authenticité, refus de parvenir et de toute oppression demeurèrent des constantes de son existence.

AVEC ses assurances mais aussi ses doutes, son « authenticité » mais aussi ses (rares) contradictions, Henry Poulaille est l'un des écrivains français les plus représentatifs de la pensée libertaire. Sans avoir jamais appartenu à une organisation, sans avoir, à proprement parler, été un jour militant, et surtout sans avoir consacré d'écrits se rapportant directement à la doctrine ou à l'histoire anarchiste, il s'intègre pourtant sans difficulté aucune dans un mouvement auquel il a été fidèle sa vie durant.

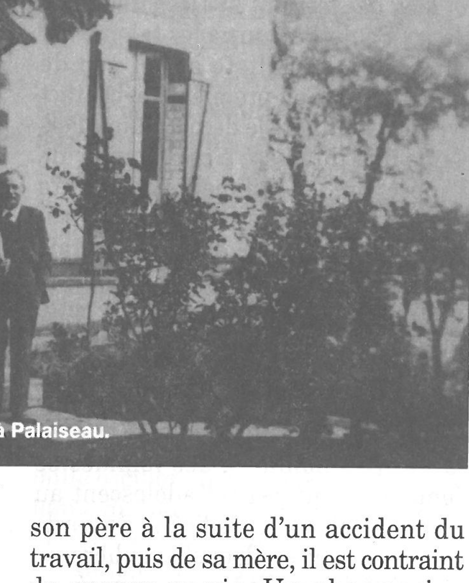
Un père syndicaliste révolutionnaire

Dès sa naissance, Henry Poulaille baigne dans un milieu sinon anarchiste, du moins anticlérical, antimilitariste et syndicaliste révolutionnaire. La différence, on en conviendra, est plus formelle que fondamentale. D'autant plus qu'à cette époque (Poulaille naît en 1896), la frontière idéologique entre anarchisme et syndicalisme révolutionnaire est floue et que le mouvement socialiste, bien que déjà divisé entre marxistes et non-marxistes, englobe cependant encore, et notamment « sur le terrain », autoritaires et anti-autoritaires.


Très certainement la seule photo d'Henri Poulaille père (le quatrième à partir de la gauche), attablé avec des camarades charpentiers.

Charpentier, Henri Poulaille père (son premier fils portera son prénom, le transformant toutefois en « Henry ») est depuis longtemps séduit par un syndicalisme revendicatif et de lutte, comme le préconise alors la C.G.T., et ne cesse de rabrouer les hommes politiques, tous des « *vendus* » selon lui (cf *Le Pain quotidien, Les Damnés de la terre,* etc.). Deux classes sociales aux intérêts antagonistes se dressent l'une contre l'autre. Le salariat, ajoute le charpentier, doit disparaître. Dans ce but, tous les moyens sont bons. Une partie de sa maigre paie est réservée aux abonnements ou aux dons à la presse anarchiste, socialiste et syndicaliste. Une autre partie va dans les caisses de solidarité des grévistes, nombreux en ce début du XXe siècle.

L'analyse politique du charpentier, sommaire, mais que les événements confortent, sera reprise par son écrivain de fils. Elle forme la base de l'anarchisme de ce dernier : refus viscéral de confier à autrui le soin de décider pour soi ; autogestion, en quelque sorte, de sa vie quotidienne, ceci dans un esprit d'égalité et de justice.


Léona et Paul Delesalle devant leur maison à Palaiseau.

Mais Henri Poulaille père n'est guère militant et ne fait rien pour susciter une prise de conscience théorique de ses enfants, allant même jusqu'à sermonner le futur auteur du *Nouvel Age littéraire* lorsque celui-ci, puisant dans la petite bibliothèque paternelle, se lance à l'assaut de la pensée de Proudhon ou de Kropotkine. Il est vrai que les conditions de vie de la famille Poulaille suffisent à éclairer les trois enfants. Pas réellement la misère, mais guère mieux. En bref, une situation critique, à gérer au jour le jour. Le charpentier n'a, bien sûr, pas bénéficié d'une longue scolarité, mais, désireux d'améliorer les conditions de vie de la classe ouvrière, il fait preuve d'une vive curiosité pour tout ce qui concerne la question sociale. Remarquons que son fils, là encore, fera sien ce souci de recherche autodidacte. Que trouve-t-il dans la bibliothèque paternelle ? Des œuvres d'Elisée Reclus, de Jean Grave, de Jules Vallès, de Louise Michel, de Kropotkine (dont une photo orne un mur de l'appartement) ou de... Zévaco. C'est-à-dire tout l'éventail de la pensée libertaire. Après un tel inventaire, on ne sera pas surpris d'apprendre que Magneux (autrement dit Henri Poulaille père dans la série du *Pain quotidien*) « *se sentait plus près des "anars" que des socialistes* », fussent-ils à l'image de Jaurès. Il se méfie des parlementaires et léguera cette hostilité à son fils.

Des bouquinistes anarchistes

C'est donc tout naturellement qu'Henry Poulaille découvre le mouvement anarchiste. Après le décès de son père à la suite d'un accident du travail, puis de sa mère, il est contraint de gagner sa vie. Un pharmacien l'embauche. Agé seulement de treize ans, il parcourt Paris du matin au soir pour livrer les « potions » de son employeur. Bientôt, il se risque à pousser la porte des bouquinistes, pressé par un insatiable besoin de lecture (cf *Seul dans la vie à quatorze ans*). Les rares ouvrages ou journaux bien pensants qu'il trouve chez son patron ne sauraient combler sa soif de savoir. La fameuse question sociale le tourmente. Henry Poulaille veut comprendre les rouages de ce monde dans lequel il est obligé de se débattre.

Ancien secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail, Paul Delesalle tient une librairie rue Monsieur-le-Prince. Un jour, un jeune client s'amène et réclame, comme si cela allait de soi, plusieurs titres qu'il ne parvient pas à dénicher, tous écrits par des anarchistes. Le libraire ne cache pas sa surprise et offre au gamin quelques brochures. Poulaille sera dès lors un habitué des lieux, s'y rendant deux fois par semaine. A sa mort, après la Libération, Paul Delesalle lui léguera sa maison de Palaiseau.

Puis Henry Poulaille décide de rencontrer des militants. Il se souvient d'un certain Jean Grave, dont son père, enthousiaste, traçait souvent le portrait. Grave dirige alors un hebdomadaire, *Les Temps nouveaux* (la Première Guerre mondiale entraînera sa disparition). Les locaux sont à proximité, il s'y rend. Mais le « *pape de la rue Mouffetard* », comme l'appelait Malato (en fait, Grave est installé à cette époque rue Broca) lui réserve un

accueil mitigé. « *Tu es trop jeune pour rejoindre le mouvement, dit-il en substance. Méfie-toi des mouchards, des faux-monnayeurs et, plus encore, garde-toi bien des femmes !* » Décontenancé, Henry Poulaille tourne les talons.

Une fête socialiste a lieu peu de temps après. Son premier vrai contact avec des militants le déçoit plutôt. Personne ne s'intéresse à ce gamin avide d'apprendre les rudiments de la lutte sociale. L'ambiance relève du « *patronage bourgeois* », se désole-t-il. Mais qu'à cela ne tienne ! Poulaille entend parler d'une autre fête, organisée cette fois-ci par *l'anarchie*, l'organe des individualistes. L'atmosphère est radicalement différente. Ici, tout le monde se connaît et se tutoie, discute et plaisante. Des hommes, des femmes se demandent qui est cet adolescent au regard empli de curiosité, qui s'attarde devant la table sur laquelle un libraire, Jules Erlebach, dit Ducret, a posé ses ouvrages. La conversation s'engage.

Ducret tient une échoppe au 15, passage de Clichy. Poulaille lui rendra souvent visite et, par son biais (nous sommes en 1911-1912), fera la connaissance de quelques-uns des membres de la « bande à Bonnot ». Octave Garnier, par exemple, lui apparaîtra non pas comme un être assoiffé de sang, ainsi que le décrit la police relayée par la presse, mais comme un individu sensible et révolté par l'injustice. Lorsque les vols de ces anarchistes font les premières pages des journaux, Poulaille, comme il s'y exerce déjà pour d'autres sujets, entame un cahier dans lequel il colle les articles s'y rapportant. Comme il l'avouera, seuls son jeune âge et son goût pour la lecture l'empêchent alors de se joindre aux « *bandits tragiques* ». Deux volumes inédits du cycle du *Pain quotidien* abordent directement l'affaire Bonnot : *Vivre sa vie* (le titre reprend l'un des mots d'ordre des individualistes) et *Fin d'époque*. Quand Ducret sera assassiné par un personnage louche qui l'accusait d'être un indicateur (ce qui était faux, comme Poulaille en recevra plus tard l'assurance de la bouche même de Xavier Guichard, chef de la police d'alors), il est affligé, ayant un peu l'impression de perdre un grand frère.

La « magnifique idée d'anarchie »

Les journées de travail sont longues (une douzaine d'heures, au minimum), à défaut d'être excessivement pénibles. Le jeune Henry accorde beaucoup de temps à la lecture, ne se privant pas pour lire à l'intérieur même de la pharmacie lorsque son patron ne l'observe pas, et réussissant à se satisfaire de peu d'heures de sommeil. Les réunions politiques ne le passionnent pas. Il ne sera jamais un militant et, dès cette époque, possédant déjà des idées précises, il ne tente pas de s'en faire le prosélyte. Par la suite, la littérature prolétarienne accaparera ses efforts. Il est vrai, cependant, que la conception que Poulaille se faisait de celle-ci est d'esprit libertaire : une littérature faite par et pour des travailleurs, en dehors de toute obédience. Une façon, finalement, de se réapproprier sa propre vie.

Henry Poulaille se détourne assez vite du milieu individualiste. L'anarchisme, selon lui, se situe à mille lieues des théories brumeuses de Mauricius, d'E. Armand ou de Lorulot. Dans les volumes inédits du *Pain quotidien* (*Vivre sa vie* et *Fin d'époque*), il s'insurge contre « *cette magnifique idée d'anarchie* » que « *Lorulot et autres avaient salie* ». Même Sébastien Faure ne trouve pas grâce à ses yeux. Très tôt, Poulaille est donc capable de faire des choix parmi les différentes versions de l'idéal libertaire : l'anarchie, pour lui, est une idée tangible, explicitée par Kropotkine, Malatesta ou Reclus. Parmi les personnalités s'en réclamant, il préfère celles qui n'ont pas simplement discouru, mais qui se sont attachées à concrétiser, de quelque façon que ce soit, leurs théories et qui leur ont donné une dimension collective. Il voue de l'estime à Jean Grave, qu'il n'ose cependant pas aller revoir, de crainte que celui-ci ne lui reproche son intrusion dans le milieu « illégaliste ». Poulaille se révèle déjà un pragmatique.

Epistolaires, donc, ses rapports avec le mouvement anarchiste n'en seront pas moins réguliers. Ainsi, on relève son nom dans la presse sans « Dieu ni maître » dès ses premiers pas littéraires : *le Libertaire* (à partir de 1924), *la Revue anarchiste*, *l'Insurgé* (dirigé par André Colomer), etc. Mais Poulaille, préoccupé avant tout par le combat culturel, dans le cadre de la littérature prolétarienne, veillera à ne jamais faire preuve de sectarisme. Sa participation à la presse marxiste non stalinienne sera fréquente ; sa signature apparaîtra souvent également dans des journaux syndicalistes révolutionnaires (comme *la Révolution prolétarienne*).



Sébastien Faure (1858-1942).

Ses romans, dont, évidemment, *Le Pain quotidien* (1931), mettent souvent en scène des anarchistes ou des syndicalistes révolutionnaires, à commencer par le propre père de l'écrivain, et nombreux sont les extraits de journaux libertaires cités. Les luttes sociales sont toujours célébrées, mais Poulaille ne camoufle pas les déceptions que suscite en lui le comportement de certains membres de la classe ouvrière. Appartenant lui aussi à cette classe, il plaide en sa faveur sans taire ses critiques. Le manque d'autonomie des luttes ouvrières (que l'on peut relier aux diverses formes de socialisme autoritaire prônées par les leaders dits ouvriers) le déconcertent. Le prolétariat ne saurait-il se passer de maîtres ?

Prolétariens et libertaires

Nouvel Age littéraire paraît en 1930. Des auteurs approuvent le projet de Poulaille : développer une culture spécifique au prolétariat ne peut que contribuer à l'affranchir du capitalisme. Un Groupe prolétarien se crée, en dehors des marxistes (puis, devant leurs attaques, contre eux) de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.) et des populistes de Thérive et de Lemonnier. En 1937, une coopération plus étroite est envisagée entre ces auteurs et *le Libertaire*, qui doit publier des pages réservées à la littérature prolétarienne. Malheureusement, l'expérience tourne court. Les querelles partisanes entretenues notamment par l'A.E.A.R. et la question de l'attitude à adopter face à la montée des périls (nazisme, menaces de guerre, etc.) entraîneront la désunion du Groupe prolétarien, au sein duquel de nombreux auteurs faisaient preuve de sympathie pour les idées libertaires.



Doc Centre de Cachan.

Hélène Patou durant l'été 1962, à l'âge de 60 ans.

Auparavant, l'affaire Victor Serge aura été pour Poulaille l'occasion d'exprimer à nouveau ses convictions. Il prend la défense de celui qu'il avait connu des années auparavant sous le nom de Victor Kibaltchitch, aux côtés de Rirette Maitrejean (qui, pour l'anecdote, présentera à Henry Poulaille celle qui sera sa dernière compagne, Hélène Patou) et au sein de l'équipe du journal *l'anarchie*, où se formera la « bande à Bonnot ». Après avoir adhéré au Parti communiste, puis en avoir été exclu pour cause de « dissidence », Victor Serge est à présent retenu en U.R.S.S. ; sa famille est victime de représailles ; ses manuscrits, lorsqu'il les envoie à des éditeurs, disparaissent mystérieusement dans la nature (dont un roman relatant l'histoire de la « bande à Bonnot »). Les staliniens déversent sur son compte des tombereaux d'insultes. Sans hésiter, Poulaille se fait son avocat. Les critiques se déchaînent contre lui et contre les membres du Groupe prolétarien. Pourtant, violemment antistalinien, Poulaille n'aura jamais été a priori hostile à l'U.R.S.S. et au communisme.

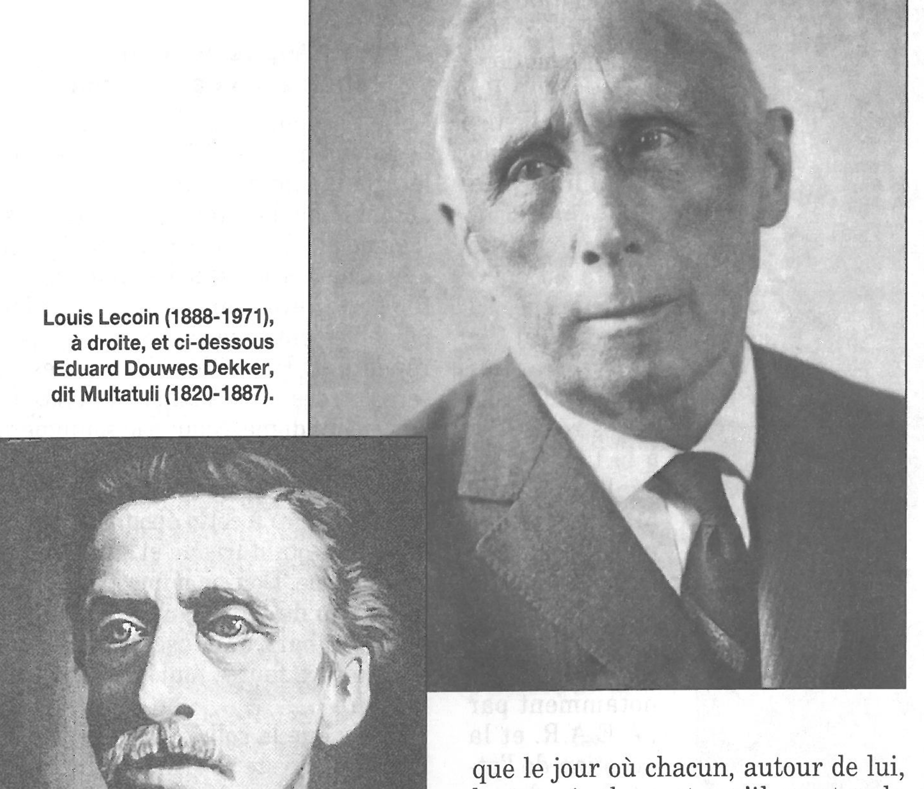
Mépris de toute abdication de l'individu

La Seconde Guerre mondiale voit l'éclatement définitif du Groupe prolétarien. Elle ne contraint pas pour autant Poulaille à taire ses convictions. Il signe ainsi l'appel « Paix immédiate » de Louis Lecoin, se félicitant même de son geste devant un juge d'instruction passablement gêné par ce prévenu peu repentant. Parmi les signataires, il sera l'un des rares à conserver un comportement digne, comme le soulignera Lecoin dans ses Mémoires. A l'instar de nombreux autres libertaires, Poulaille oscillera à cette époque entre sa haine du totalitarisme et sa haine du militarisme. Doit-on admettre la militarisation du pays dans lequel on vit pour combattre le fascisme ? Entre deux maux, faut-il toujours choisir le moindre ?...

Alors que la collaboration entre la France vichyste et l'Allemagne nazie bat son plein, que les Drieu, Brasillach et autres Céline se frottent les mains de contentement, Poulaille, non sans risque, préface en 1942 la version écourtée du roman *Max Havelaar* de l'écrivain anarchiste néerlandais Eduard Douwes Dekker, dit Multatuli. Au passage, il en profite pour exprimer le peu de bien qu'il pense de l'auteur de *Bagatelles pour un massacre*, qu'il se plaît à appeler Louis-Ferdinand Sénile. Il récidive, en 1943, en présentant un recueil de *Pages choisies* de Multatuli. « *Anti-étatiste, antimilitariste, anticolonialiste, antiparlementaire, athée, anarchiste complet donc (...)* », écrit-il, comme s'il faisait son propre portrait. « *Iconoclaste, Multatuli n'avait aucun respect des usages sacrés, (...) ni pour les grands principes à l'ombre desquels commande le mensonge. Son athéisme ne s'arrêtait pas à la seule critique des religions ; les morales d'usage ne trouvaient pas grâce devant lui. Il avait la haine de l'hypocrisie et le mépris de toute abdication de l'individu. Loi, religion, morale, propriété, étaient autant de masques à arracher.* »

On notera, toujours en 1943, sa préface à *L'Enfance en croix* de Gaston Piller, plus connu sous le pseudonyme de Gaston Leval. Dans ce roman initialement publié dans une revue espagnole, le militant anarchiste hier engagé dans la révolution outre-Pyrénées relate son enfance malheureuse.

Louis Lecoin (1888-1971), à droite, et ci-dessous Eduard Douwes Dekker, dit Multatuli (1820-1887).



Après la guerre, il faut encore voir la griffe libertaire de Poulaille dans la préface qu'il rédige pour une réédition du *Roman de Renart*. Il perçoit dans ce livre les mêmes qualités que celles qui apparaissent dans la littérature prolétarienne : authenticité, récit de la vie quotidienne des « petites gens », irrévérence face au pouvoir en place.

La pérennité d'un idéal

Tous les thèmes classiques de l'anarchie sont déclinés dans l'œuvre de Poulaille : antimilitarisme, anticléricalisme, antiracisme (et, en cela, il se montre plutôt précurseur) ou encore luttes de classes. Sa volonté d'autodidacte provient elle-même de son anarchisme : c'est parce que Poulaille entend être libre qu'il s'instruit sans relâche. Et c'est parce qu'il est conscient qu'il ne sera vraiment libre que le jour où chacun, autour de lui, le sera également, qu'il montre de telles velléités didactiques tout au long de son existence ; ouvrant, par exemple, le Musée du soir, ou créant diverses revues.

L'âge et, surtout, la marginalité dans laquelle le monde littéraire l'a repoussé après la Libération, lorsque le « nouveau roman » et l'existentialisme ont fleuri, ne le rendent pas aigri. Coléreux, Poulaille, ronchonnant, instinctif, comme beaucoup de proches l'ont décrit, mais nullement aigri. L'idéal libertaire lui semble toujours représenter ce à quoi l'homme peut aspirer de mieux.

Ce n'est pas un hasard si sa dernière compagne, Hélène Patou, est « *une vieille militante anarchiste de la tendance de Kropotkine et Reclus. Elle fut des pionniers de la colonie de Bascon quand Bascon succéda après la guerre de Quatorze à la colonie libertaire Le Milieu libre, de Vaux, fondé en 1906 et dont Lucien Descaves et Maurice Donnay s'inspirèrent pour leur pièce* La Clairière. *Après Bascon, elle tenta dans le Midi, d'autres expérimentations, aida la Révolution espagnole et évita, de justesse, lors de l'avènement de "la France libre" de Pétain, l'arrestation et le camp de concentration en se réfugiant dans la montagne...* » [1]

Les ultimes ouvrages de Poulaille attestent de la pérennité de son idéal. Dans *Mon ami Calandri*, publié chez Spartacus en 1970, il relate comment, alors qu'il n'était qu'un gamin, il avait entamé une longue discussion avec un ouvrier anarchiste italien et pourquoi, soixante ans après, il juge utile d'évoquer les idées que cette rencontre agita en lui. Dans la préface au recueil de dessins d'Aristide Delannoy, *Un crayon de combat*, que lui demandent les animateurs (pour la plupart libertaires) des éditions du Vent du Ch'min, il expose d'autres souvenirs, réitérant ses espoirs de naguère, sans un instant songer à les renier.

L'anarchie, pour Poulaille, était non seulement une philosophie, mais également une attitude. Elle lui interdisait de jouer au poseur, pratique pourtant courante dans les milieux de la presse et de l'édition qui étaient les siens, et, reprenant une idée chère à Albert Thierry, de chercher à « monter » socialement. Sa conception de l'art, au demeurant proche de celle de Dubuffet (qui, lui aussi, se réclamait de l'anarchisme), témoigne de ses idéaux. Rejetant toute forme d'élitisme, il souhaitait développer une formule artistique spécifique au peuple afin que celui-ci ne s'en remette plus, pour ses goûts comme pour son devenir, à ses dirigeants. Alors, pas militant, Poulaille ? A voir ! Finalement, pour changer radicalement le monde, ne proposait-il pas un travail culturel qui possédait peut-être l'avantage sur une action militante strictement « de terrain » d'être mené « en profondeur » ?

Demeurer soi-même envers et contre tout, refuser l'oppression pour soi et pour les autres, se montrer solidaire (à ce propos, combien d'auteurs a-t-il aidés, sans rien demander en échange !)... En fait, tout au long de sa vie, Poulaille s'est efforcé de conjuguer sur tous les tons l'authenticité, une notion qui lui tenait particulièrement à cœur. Dans cet exploit, sans aucun doute, réside sa conception de l'anarchisme [2].

Thierry Maricourt

(1) *Henry Poulaille, préface à Hélène Patou,* Le Domaine du hameau perdu, *L'Amitié par le livre, 1972.*
(2) *Thierry Maricourt est l'auteur, entre autres, d'une biographie très documentée sur Henry Poulaille, parue aux éditions Manya, et prépare un ouvrage sur les écrivains prolétariens (N.d.R.).*

Edouard Peisson

La mer... le jeune Marseillais né le 7 mars 1896 en a longtemps rêvé, avant de pouvoir vivre sa passion pendant neuf années trop courtes et s'en souvenir sa vie durant. Une famille provençale et un père journaliste ne le destinaient pas particulièrement à devenir marin, mais d'une grand-mère alsacienne et voyageuse qui possédait des hommes de mer parmi ses ancêtres peut-être avait-il puisé sa vocation. En 1914, à dix-huit ans, il s'embarque comme inscrit maritime et la guerre éclate au moment où Edouard Peisson aurait dû entrer à l'Ecole d'hydrographie. Radiotélégraphiste, il reste dans la marine et c'est à bord qu'il prépare ses examens en connaissant l'expérience avant la théorie. Il fera ses débuts d'élève-officier sur la ligne de New York.

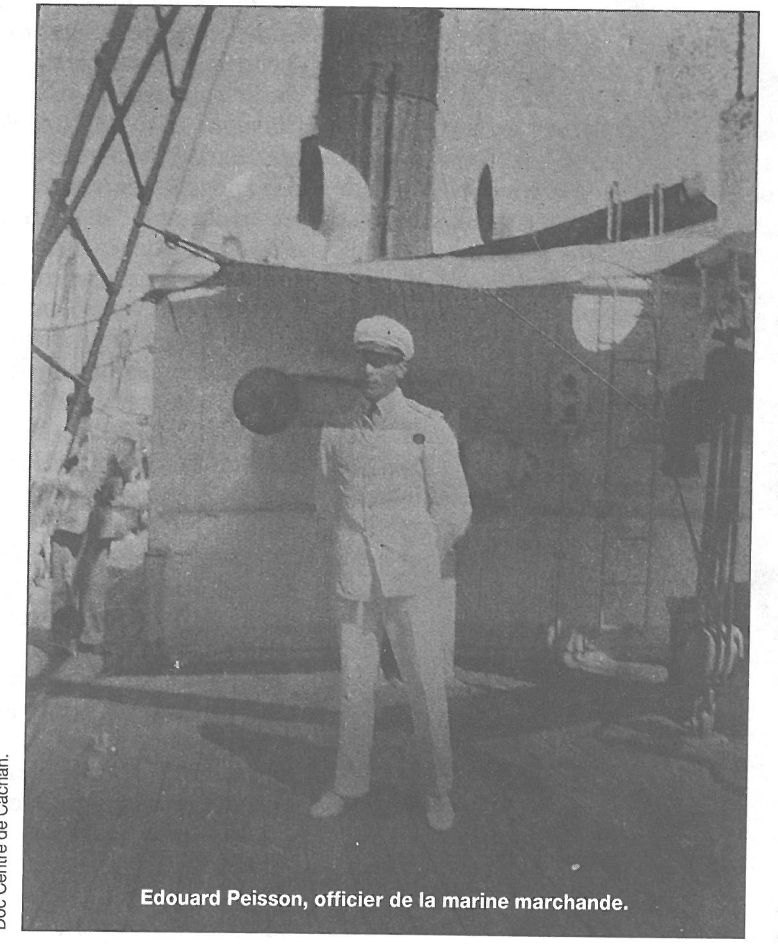
« *Voyages en Afrique occidentale, au Brésil, convois d'émigrants : Marseille, Naples, New York, voyages en Russie pendant la guerre, transports de troupes et de munitions pour l'armée de Salonique, voyages en Afrique du Nord, en Grèce, en Egypte, etc.* » [1] Il bourlinguera ainsi jusqu'en 1923, date à laquelle le décret Rio organise une brutale réduction des effectifs de la marine marchande. Les plus jeunes furent alors sacrifiés et, pour éviter le chômage, Peisson « échoua » comme rédacteur à la préfecture des Bouches-du-Rhône, au service des dons et legs. En 1934, après la parution de cinq ouvrages, il se consacre dorénavant et jusqu'à sa mort en 1963 à son travail littéraire.

Mais Edouard Peisson est-il un écrivain prolétarien ? Michel Ragon avoue [2] qu'on lui a reproché, ainsi qu'à Henry Poulaille, ce classement. Notant sa signature du « Manifeste de l'école prolétarienne » et sa participation à toutes les entreprises du groupe, il se base également sur le fait que ce romancier a exercé le métier de marin (authenticité et témoignage) et que c'est un autodidacte (écrivain du peuple). Précédemment Poulaille avait même été jusqu'à affirmer, ce qui constituait certainement, pour lui, un compliment et une caution : « *Ancien homme de la mer, il nous parle d'elle. Cela sans littérature, il n'est pas un littérateur (...).* » [3]

Si, à juste titre, Michel Ragon distingue plus particulièrement deux ouvrages dans la production d'Ed. Peisson, nous nous interrogeons lorsqu'il écrit : « *Et si l'ensemble de l'œuvre de Peisson est avant tout celle d'un homme de la mer,* Hans le marin *et* Une femme *peuvent en effet être considérés comme des œuvres prolétariennes* ». En effet, pourquoi les œuvres d'un écrivain de la mer ne pourraient-elles pas être prolétariennes, bien que cela ne soit effectivement pas le cas pour Edouard Peisson. Car ce n'est pas tant le prolétaire de la mer (marin) qui est le sujet de ses romans que l'homme de mer (sans-grade ou officier), pris comme élément d'un tout, l'équipage, représentation symbolique d'une société plutôt consensuel. Nous noterons cependant avec P. A. Loffler que « *parfois, comme dans* Parti de Liverpool, *nous sentons le côté social des choses, la primauté de l'intérêt de la finance, sur l'intérêt de l'humain* » [4] lorsqu'il met en scène ce qui pourrait être le naufrage du *Titanic*.

En revanche la possibilité de vivre de sa plume et de se consacrer totalement à la littérature conduit inéluctablement l'écrivain prolétarien à devenir tout simplement un écrivain [5] dont le métier exige bien souvent d'accepter des compromissions. C'est ce que souligne encore Paul A.

(1) *Henry Poulaille,* Nouvel Age littéraire, *Librairie Valois, 1930.*



Doc Centre de Cachan.

Edouard Peisson, officier de la marine marchande.

(2) *Michel Ragon,* Histoire de la littérature prolétarienne de langue française, *éd. Albin Michel, 1986.*
(3) *Henry Poulaille, op. cit.*
(4) *Paul A. Loffler,* Chronique de la littérature prolétarienne française de 1930 à 1939, *éd. Subervie, 1967.*
(5) *En 1940, l'Académie française attribua à Ed. Peisson le grand prix du Roman pour l'ensemble de son œuvre et, en 1951, il reçut le grand prix de la Mer et de l'outre-Mer.*


VIENT DE PARAITRE

Edouard Peisson. — UNE FEMME.
Un volume in-8 couronne . . . . . . 15 fr.
EDITIONS BERNARD GRASSET,
61, Rue des Saints-Pères. — PARIS-VIe

Romancier maritime, romancier de la marine marchande, trop souvent ignorée au profit de la marine de guerre, Peisson est, en dehors de toute catégorie, de toute classification, un excellent romancier.

Parti de Liverpool, Gens de Mer, L'Etoile Noire, montrent une face de son talent, mais on semble oublier que *Hans le Marin* qui fut son premier succès, n'était pas à proprement parler un livre de mer. C'était une histoire vraie, entre des centaines entendues par Peisson, lors de son passage au Service des Rapatriements de la Préfecture de Marseille, où il était entré après que le chômage l'eut contraint d'abandonner son poste de lieutenant de cargo.

Un jour de détresse, un jour de faim, de pauvres diables, vagabonds volontaires ou involontaires, venaient solliciter un secours, une aide, des conseils... Vers la même époque que Hans Muller (Hans le Marin) une jeune femme était allée se confier à l'employé anonyme de ce bureau. Elle avait été abandonnée avec ses deux enfants.

C'est l'évocation de sa vie que Peisson retrace dans le récit émouvant *Une Femme*. C'est la femme qui raconte sa triste aventure. Du jour au lendemain, sans gîte et sans argent dans une ville inconnue, elle doit travailler péniblement pour essayer de vivre et de faire vivre ses deux enfants. Au début, elle est soutenue par l'espoir que son mari reviendra. Mais une démarche faite auprès de lui ne rapporte que fin de non recevoir, "Le sieur Lucien Obermann se refuse à ce que son adresse soit communiquée..." Ensuite, ce sont les beaux-parents qui refusent de la recueillir. Alors, elle devient suspecte. Toute la ville se dresse contre elle. Elle est plus que rejetée, elle est traquée ; on lui arrache ses deux enfants l'un après l'autre. Elle va sombrer.

Comment la loi est impuissante et se fait complice de la lâcheté de l'homme, c'est un problème poignant que l'écrivain soulève à la lumière du cas de Mme Obermann. Il n'a pas craint de traiter ce sujet dangereux autant que difficile.

Roman à thèse ? Non...

Doc Pascal Bedos.

Doc Centre de Cachan.

Loffler : « *La situation de Peisson, par rapport aux écrivains prolétariens, ne fut jamais claire. Je crois qu'il n'avait signé leur manifeste que par amitié pour Poulaille. Il était le plus indiscipliné du groupe. Il collabora à la revue de la haute bourgeoisie* Revue des deux mondes *et à d'autres périodiques qui étaient interdits aux écrivains prolétariens. Et, malgré la déclaration hostile de Poulaille contre la Légion d'honneur, Peisson accepta cette distinction.* »[6] Quoi qu'il en soit, il ne renia pas comme certain le « statut » d'écrivain prolétarien pour réussir dans la carrière et resta toute sa vie fidèle à Henry Poulaille.

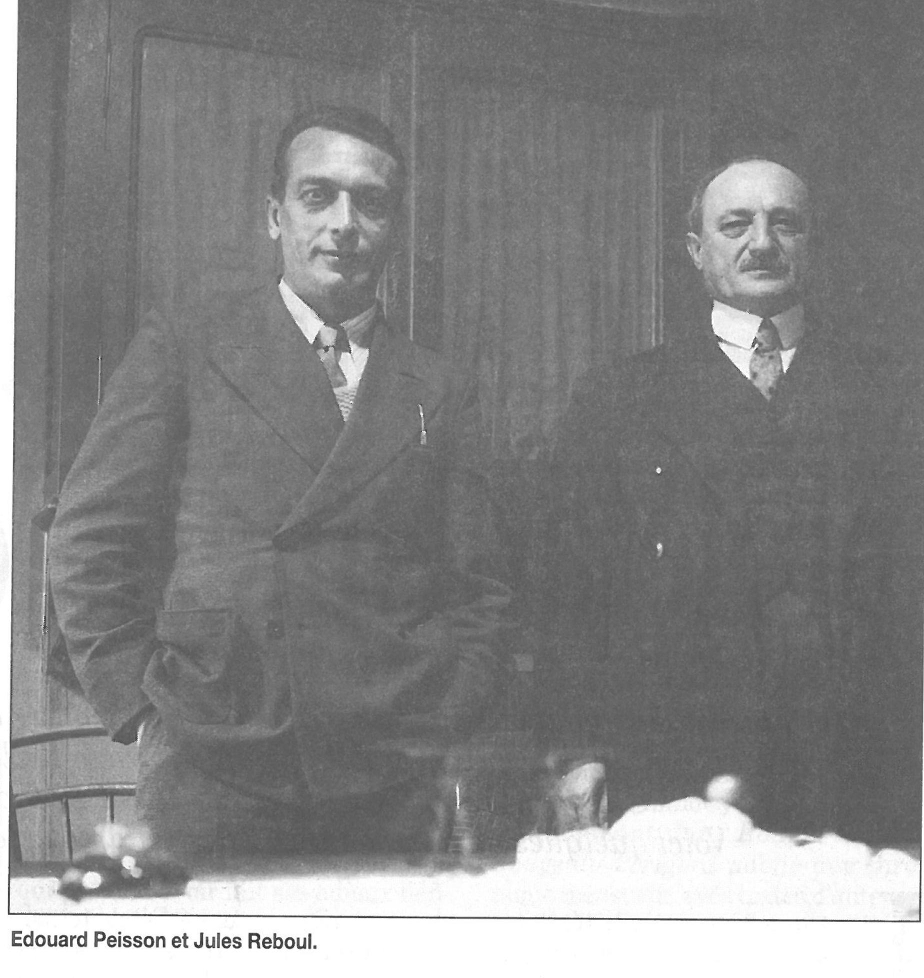
On a reproché bien des choses à Edouard Peisson et, tout d'abord, de ne pas connaître la marine. Dans une lettre à Poulaille en 1927, il répond à un critique mal inspiré qui lui reprochait de décrire des matelots qui n'en sont pas : « *J'aurai compris qu'il parle de mon inexpérience à construire un roman, de la gaucherie avec laquelle je dresse mes personnages, du travail qu'il me reste à accomplir pour que mon œuvre reflète exactement ma pensée, mais qu'on affirme que je prends pour modèle des marins qui n'en sont pas, cela je ne l'accepte pas. Je connais les marins que je décris...* » En effet, comme le souligne Lucien Roth[7] : « *La mer n'est pas pour Ed. Peisson le décor, le cadre où le romancier situe une action déterminée. Elle est une réalité vivante. (...) (Il) parle de la mer sans aucune recherche de pittoresque ; il en connaît tous les aspects, les odeurs, les bruits, et les interprète en homme de mer.* »

D'autres, a contrario, ont prétendu que ses livres « *n'étaient en réalité que des reportages* ». S'il s'agit de l'authenticité du témoignage et du style d'écriture, c'est exact. D'ailleurs, les lignes qui caractérisent la forme d'expression de Vox dans *Le Pilote* peuvent s'appliquer à lui : « *Il employait une langue simple et précise... Il était ennemi de tout pathos, de toutes périphrases, des adjectifs creux qui gonflent sans préciser. A cause de cela une image concrète, exacte de la chose se formait et s'incrustait dans le cerveau de celui qui écoutait.* » En revanche, pour la composition et le déroulement des ouvrages, rien n'est plus faux. Peisson construit très différemment ses romans les uns des autres : recueil de récits centrés sur un thème (par exemple la chasse à la baleine pour *L'Aigle de mer*), huis clos dramatique de l'interrogatoire du capitaine d'un navire naufragé dans *Le Sel de la mer*, analyse psychologique pour le capitaine qui perd la vue dans *Le Pilote*, récit cinématographique pour *Hans le marin*, formule du reportage pour *Le Courrier de la mer Blanche*, etc.

En ce qui concerne les deux ouvrages de Peisson qui ne se déroulent pas en mer, bien qu'il s'agisse de « naufrages » : *Hans le marin* et *Une femme*, ce sont des romans de mœurs où l'on peut noter une influence naturaliste. Les personnages « *vivent et agissent tout simplement* », la dimension sociale et politique de l'œuvre ne vient pas de leur réflexion, mais de la situation vécue et décrite. Dans le premier, un marin américain est agressé et se retrouve sans papiers, sans argent, dans un lit d'hôpital. Remis, le voilà dans une ville étrangère, Marseille, abandonné par tous et vivant sa déchéance. Mais il se relèvera du caniveau et un nouvel homme naîtra, qui se vengera et commencera une autre vie, ailleurs. Dans *Une femme*, une épouse et mère de deux enfants est abandonné, sans argent et sans relation, par son mari dans une ville qu'elle ne connaît pas. Là aussi, la déchéance guette : pour nourrir ses enfants, elle finira par se prostituer et, comble de l'ironie, on lui retirera ses enfants à cause de son activité. Le récit s'interrompt sans vraiment connaître de fin, mais l'on sent qu'il n'y aura pas de renaissance pour elle. C'est une histoire poignante et si l'héroïne, femme d'un « bon milieu », n'a que peu de rapport avec Keetje Trottin de Neel Doff, on ne peut s'empêcher de songer à leur parenté bien que le style des deux auteurs soit très différent : proche de l'impressionnisme pour l'un et de l'expressionnisme pour l'autre.

Dans *Nouvel Age littéraire*, paru en 1930, Henry Poulaille songeait qu'*Hans le marin* « *est un roman qui pourrait être considéré (...) comme l'un des premiers essais de littérature cinématique. Ce serait un film parfait, mais il est vrai que la censure obligerait à d'absurdes mutilations* ». Dix-huit ans plus tard, l'adaptation tournée par François Villiers avec l'acteur Jean-Pierre Aumont et son épouse Maria Montez devait lui donner raison sur tous les points. Un autre roman de Peisson devait connaître, en 1951, une transcription cinématographique, d'ailleurs assez prestigieuse puisque dirigée par Jean Delannoy, avec des dialogues d'Henri Jeanson. Il s'agit du *Garçon sauvage* avec Madeleine Robinson qui joue Marie, une prostituée des rues du Vieux-Port. Son fils, Simon, élevé dans la garrigue, la rejoint et se rend compte de son métier. Jaloux de M. Paul, son protecteur, et malheureux, il tente de se suicider. Le capitaine François sauve l'enfant, s'attache à lui, et l'emmène comme mousse à sa prochaine croisière.

Comme on peut le constater, chez Peisson, la mer n'est jamais loin ! Et pour cause, puisque « *c'est par suite d'un phénomène de compensation qu'Edouard Peisson a pris la plume. Le capitaine marin aurait connu dans le développement de son existence une telle plénitude, il aurait réalisé sa destinée avec une telle intensité, qu'il n'aurait pas éprouvé le besoin de doubler, pour ainsi dire, sa vie par la production littéraire. Edouard Peisson écrivain c'est le capitaine marin qui se survit à lui-même. Et c'est ce qui explique les résonances profondes d'une œuvre dont on sent qu'elle tient par son origine et ses racines à la nature même de son auteur, qu'elle s'identifie avec lui.* »[8]


Doc Centre de Cachan.

Edouard Peisson et Jules Reboul.

P. B.

(6) *P. A. Loffler, op. cit.*
(7) *Lucien Roth, « L'Œuvre d'Edouard Peisson » in Maintenant n° 3, juillet 1946.*
(8) *Lucien Roth, op. cit.*

France

La littérature prolétarienne aujourd'hui

Au hasard des revues, dispersées çà et là, on rencontre des textes prolétariens... Mais que devient la littérature prolétarienne ? Existe-t-elle encore ? A-t-elle évoluée ? Comment s'exprime le prolétariat et quel prolétariat ? Voici quelques questions auxquelles cet article tente de répondre.

LA question de la littérature prolétarienne ne se pose pas indépendamment du moment historique et de la situation sociale. Elle présuppose une société de classes qui secrète des rapports inégaux des groupes sociaux aux moyens culturels. Elle pose donc la question sociale de l'appropriation de la culture par le prolétariat, si on entend littérature prolétarienne au sens de littérature écrite par des membres de cette classe.

Les contradictions aiguës, qui rongent intérieurement le système capitaliste et qui expliquent la fragilité d'une hégémonie pourtant en extension au niveau mondial, mettent à l'ordre du jour dans le champ des possibles l'actualité de la révolution et du communisme. De même, la persistance d'une littérature écrite par le peuple repose sans cesse l'actualité de la question du prolétariat comme sujet social et donc acteur culturel. Dans les pays occidentaux dominants, en une époque où les penseurs mondains assènent la mort de la classe ouvrière, comme du petit peuple, à chaque coin des médias, il est d'une ténacité exemplaire qu'un secteur entier de la littérature maintienne la présence au monde de leur réalité. C'est nous rappeler que la classe ouvrière au sens étroit du terme, même diminuant, reste la classe la plus importante sur l'échiquier social en France avec 7,6 millions d'actifs. Michel Verret rappelle que les ouvriers avec leurs familles et en comptant les retraités représentent vingt millions d'individus sur une population de cinquante-huit millions d'habitants. C'est prendre acte des mutations internes au prolétariat, l'augmentation en son sein des employés du commerce ou de bureau mais aussi, à l'extérieur de lui, du développement croissant d'exclus du système, en voie de marginalisation. Dans ce sous-prolétariat, de nombreux « dé-classés » viennent à la littérature, à la marge, par révolte ou par soif d'exprimer un écœurement devenu insoutenable car maintenu dans le silence des oubliettes sociales : à la vie, à la mort.



« Le Cintre », peinture de Cresson.

Doc Michel Ragon.

Bien sûr le rôle de l'école, la crise des ruptures de solidarité de la conscience de classe, la percée hégémonique de l'idéologie libérale, de l'individualisme, pèsent sur la culture issue des classes laborieuses. Ainsi la composante carnavalesque s'épuise [1] et, plus qu'à d'autres époques de l'histoire, la parole d'en bas reste menacée d'allégeance aux idées dominantes de la bourgeoisie. Le lecteur du *Recueil de pensées d'un ouvrier français apolitique et libre penseur* de Luinec Ledirat (éd. La Pensée universelle, 1989) s'en convaincra vite. Pour décrire la littérature prolétarienne française, on se heurte à l'inexistence de recensement systématique des auteurs et de leurs œuvres. C'est une difficulté qui impose la modestie dans la présentation. Cette première difficulté se voit alourdie par la quasi-absence de collection qui lui soit consacrée. La collection dirigée par Guy Bordes chez Stock a périclité après la publication du premier volume (*Le Pain quotidien* de Poulaille) ; celle de Ragon chez Slaktine, « Géographie littéraire de la France », n'existe plus ; la collection « Mémoires » chez Fédérop est peu consacrée à des auteurs prolétariens ; Maspéro ayant fermé boutique, sa collection partiellement consacrée aux écrits du peuple n'existe plus. Il reste la grande collection « Voix d'en bas » de l'édition Plein Chant qui offre à cette littérature un support livresque de choix. On trouve par ailleurs chez des éditeurs de littérature régionaliste ou de terroir des textes prolétariens ; de même dans les éditions à compte d'auteur comme la Pensée universelle, où 5 à 6 % des œuvres publiées sont l'œuvre de prolétaires ou de gens du peuple. Cette situation éditoriale ne reflète-t-elle pas l'état d'un imaginaire social qui prétend avoir fait ses adieux définitifs au prolétariat ?

Marcel Martinet (1887-1944).

Doc Centre de Cachan.

Il faut ajouter à cela une spécificité de la littérature prolétarienne française. Celle-ci a toujours été le fait d'individus isolés. Il n'y a jamais eu en France de groupe constitué de littérateurs prolétariens, ayant une réelle vie de groupe avec une recherche de processus collectif de création. Même dans les années 20-30, malgré l'expérience du Musée du soir de Poulaille, l'individu a toujours primé le groupe. On s'explique plus aisément que les littérateurs prolétariens français préfèrent parler de littérature que de littérature prolétarienne. Tous les entretiens que nous avons eus avec des écrivains ouvriers, paysans ou employés, attestent ce refus du qualificatif.

En Allemagne, au contraire, des ateliers littéraires de prolétaires existent. Ils bénéficient d'un réseau de revues, de bulletins et d'une place spécifique dans l'édition avec la collection Werkkreis Arbeit Literatur der Arbeitswelt. De même, en Angleterre, avec les ateliers d'écriture du monde du travail organisés dans les quartiers, les écrivains du peuple œuvrent en groupe. Un journal, *Fed News,* sert de liaison. En France, seules des revues ont joué ce rôle, celles de Poulaille bien sûr, puis dans les années 60 celles des frères Berteloot (*le Musée du soir* [2]). Aujourd'hui, il n'y a plus de telles revues. Plein Chant en fait un de ses axes de publication, la presse libertaire en parle régulièrement (surtout de la période 1920-1930), un « Parti pris » de Volochinov y est consacré épisodiquement dans *Rouge, le Petit Rouge du Périgord* publie une chronique mensuelle avec textes d'auteurs. *Les Cahiers Panaït Istrati, l'Ecole émancipée* recensent parfois des ouvrages récents ou des études et deux *Cahiers Henry Poulaille* sont programmés sur le sujet. La revue *Gazogène*, consacrée à l'art brut contemporain, publie des textes de prolétaires (cf. dans le n° 4 une correspondance de Jules Mougin), les revues *Gavroche, l'Ours, la Voix domitienne* y consacrent épisodiquement articles ou comptes rendus... Bref l'amateur de littérature prolétarienne doit se doubler d'une nature curieuse et fouineuse. C'est ainsi que nous avons croisé dans *l'Autre Journal* (avril 1991) le journal de David Mustaine, tailleur de pierre et travailleur intérimaire ; c'est ainsi que l'on trouvera dans la revue *Chantiers* — revue du mouvement Freinet consacrée à l'enseignement spécialisé — les *Années d'enfance* de Slimane Bisbis, Beur, aujourd'hui employé en contrat emploi-solidarité, qui raconte sa difficile appropriation de la langue française, avec, sous-tendant le récit, la contradiction entre l'ouverture nouvelle qu'offre l'acquisition d'une lan-

De gauche à droite : Bonnet (charpentier), Flaczinski dit « Gornik » (mineur), René Berteloot (mineur), Paul Berteloot (mineur), Constant Malva (mineur belge) et Philibert (?) lors d'une réunion du Musée du soir de Lille en 1962.

Doc Musée de l'outil (Troyes).

(1) *Cf.* Geneste P., « *Le Devenir carnavalesque du roman d'avant-garde aujourd'hui* », Critique communiste *n° 104/105, mars 1991.*

(2) *Cf.* Berteloot R., « *Histoire du* Musée du soir, *revue de littérature prolétarienne* », Petit Rouge du Périgord, *mars 1989, n° 25.*

gue et les dangers d'uniformisation qu'elle recèle sous l'emprise scolaire.

La littérature ouvrière

Deux composantes importantes structurent la littérature prolétarienne française : la littérature des ouvriers et employés, la littérature des petits paysans et métayers. Une troisième composante y est souvent associée, ce sont les voyageurs (Istrati) ou des adeptes du refus de parvenir (Martinet). Nous ne retiendrons pas ici cette troisième catégorie car elle s'inscrit mal dans une définition du prolétariat et de ses marges ; nous lui préférerons celles des écrivains en voie de marginalisation sociale, de prolétarisation ou membres du sous-prolétariat.

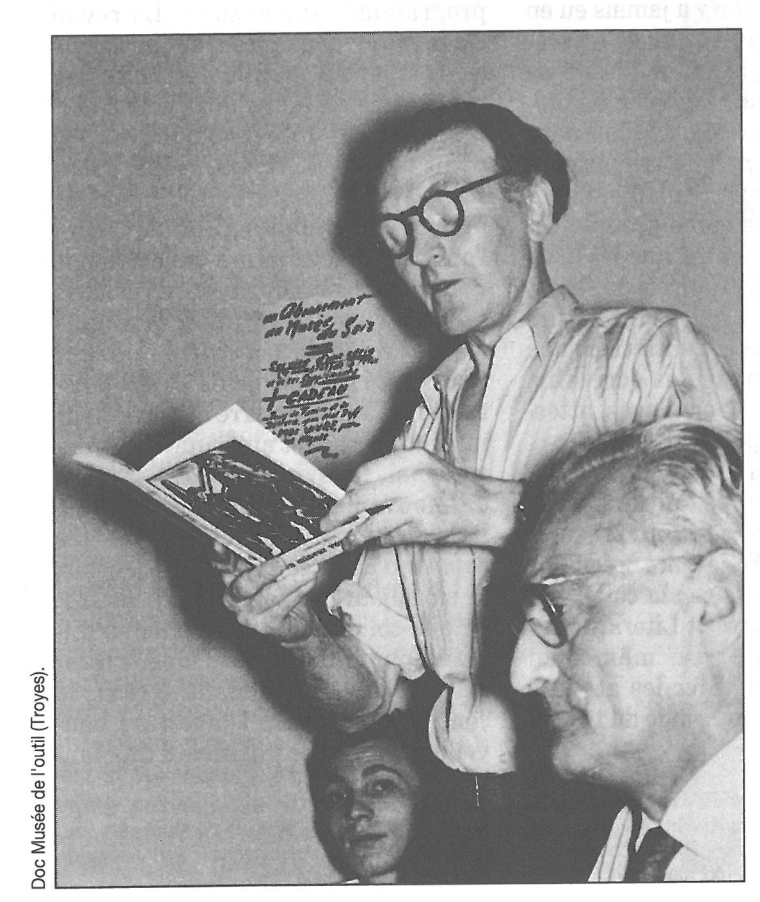
Les ouvriers sont nombreux à écrire. Certains ont déjà une indéniable notoriété comme Georges Navel dont l'œuvre publiée chez Gallimard est offerte au grand public en collection de poche (*Travaux*, *Passages*...). Plusieurs ont quitté la condition ouvrière après la réussite de leurs premiers écrits, Dorothée Letessier éditée en poche chez Seuil (*Voyage à Paimpol*, *Loïca*) ou Gallimard (*Jean-Baptiste ou l'Education vagabonde*) ; François Bon après son premier roman *Sortie d'usine* (éd. de Minuit) ; Mehdi Charef (*Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, *Le Harki de Meriem* au Mercure de France) ; l'ouvrier devenu animateur socio-culturel Michel Julien Naudy (*Equipe de nuit*, Publisud, 1988) ou encore Claire Etcherelli après *Elise ou la Vraie Vie*. Ajoutons le poète du travail G. L. Godeau (devenu depuis ingénieur) dont G. Mounin écrivait : « *Eluard aurait aimé cette leçon de choses apparemment si vexatoire, de beaux poèmes ouvriers, écrits non par ceux qui se sont travaillés pour cela (...) dans le Tout-Paris des Belles Lettres, mais par un paysan du Danube, à Niort, dans les Deux-Sèvres* » (préface aux *Mots difficiles*, 1962, Gallimard).

Certains offrent au lecteur une œuvre importante, tel par exemple Georges Valéro, postier de la révolte au centre de tri de Lyon (*Vivre quoi*, *Dans un bien-être sûr*, Fédérop) ou encore Walter Prévost, postier puis conducteur de train (*Tristes banlieues*, *Passagers de la nuit*, *Une semaine un peu folle*, *Affaire Cassandra* chez Grasset), le mineur René Berteloot (*Mélaine, souvenir d'un galibot*) ; Jules Mougin, le facteur poète à la calligraphie céleste (*Usines*, Plein Chant ; *Poèmes du facteur*, éd. Saint-Germain-des-Prés) ; G. P. Graziani, ouvrier chez Renault puis licencié (*La Vie au bout*, *Ciel de Terre*, *Affachi* et, chez le même éditeur *Cismonti e Pumonti*, divers ouvrages pour enfants bilingues, corse/français). D'autres s'avancent vers une petite notoriété, comme Thierry Metz avec son *Journal d'un manœuvre* (L'Arpenteur, 1990).

Des œuvres uniques sont aussi appelées à rester dans la littérature. Citons *Thérésa et autres récits de la vie ordinaire* (Plein Chant) de Régis Phily, écrivain ajusteur, peut-être un des plus surprenants par son travail d'écriture. *Grain de sable sous le capot. Une chronique de la chaîne à Peugeot* (éd. La Brèche) de Marcel Durand est lui aussi un récit marquant qui peint avec humour et férocité l'évolution du collectif ouvrier de l'automobile de 1960 à 1988 en une fresque ébouriffante. La poésie réaliste de Roland Massebeuf (*Poésie en bleu*, éd. Saint-Germain-des-Prés) fait contrepoint à la sensibilité poétique du postier Jacques Lèbre (voir ses poèmes dans *Poésie 88* n° 23, juin 1988, et les revues *Jungle* et *Diagraphe*). On lira avec émotion les poèmes de Georgette Vacher, syndicaliste C.G.T., responsable d'*Antoinette*, militante féministe écartée par l'appareil syndical, qui se suicida en 1981 (*Chacun compte pour tous*, Association G.-Vacher). Au hasard des revues, dispersées çà et là, on rencontre des textes prolétariens. Georges Minarri (*En marche*), Claude Henry (*Les Mots simples*), Christian Coronge, sont autant d'écrivains ouvriers inconnus. J.-P. Gaschignard dans les *Visages de la littérature prolétarienne contemporaine* citait l'initiative du comité d'entreprise d'Alsthom qui, en 1983, publia une anthologie d'écrits d'ouvriers (*Les Douze*).

Les postiers ont une littérature florissante organisée dans la Société littéraire des P.T.T. dont l'un des secrétaires fut un autodidacte, Henri Joseph. Avant guerre, il a 12-13 ans et livre du pain entre les brancards d'une carriole ; aujourd'hui il fait dans la littérature classique, se proclame apolitique : on sait ce que cela recouvre bien souvent... La société organise des concours littéraires qui sont largement fréquentés, surtout par les cadres, bien sûr. Il faudrait pouvoir connaître l'origine sociale des participants, ce qu'il ne nous a pas été possible de faire. Si l'on en croit les fortes contributions de Roger Buvril à la *Voix domitienne*, cette question anime certains postiers.

Dans le secteur en expansion de la santé qui donne au prolétariat de nouvelles délimitations, l'impulsion donnée par Jean Roumieux avec *Je travaille à l'asile d'aliénés* (éd. Champ libre) a été suivie d'effet. Notons *Vingt ans de travail dans un asile de fous*, *Mes amis les dingues, je vous aime* de Michel Martinez et le superbe *Hosto Blues* de Victoria Thérame.



Constant Malva (debout), Paul Berteloot (à sa gauche) et Philibert (à sa droite).

Doc Musée de l'outil (Troyes).

USINES,
RÉCITS DE JEUNESSE,
PAR JULES MOU

PETITE CHRONIQUE DE LA BOUE,
PAR MARIUS NOGUÈS.
PRÉSENTATION DE MICHEL RAGON.
ILLUSTRATIONS DE PERTUZÉ.
AUX ÉDITIONS PLEIN CHANT.

La littérature paysanne

La littérature paysanne bénéficie d'une meilleure promotion. L'existence de l'Association des écrivains paysans (A.E.P.) permet d'avoir un recensement (très partiel puisque réduit à ses membres) de ces écrivains et de leurs œuvres. Par ailleurs, les études de cette littérature sont plus nombreuses ; Jérôme Radwan (3) qui repère la diversité des genres littéraires empruntés par les paysans écrivains (enquête, littérature régionaliste, poésie, monographie, manifeste, roman) souligne l'importance de l'autobiographie et de son corollaire, le conte.

Aux rencontres de Guise de 1985 (4), Jean Le Mauve créditait l'A.E.P. d'une centaine d'auteurs paysans et de quelque quatre cents titres. Il ajoutait que cela ne nous donne qu'une idée partielle puisque bon nombre de littérateurs paysans ne sont pas membres de l'A.E.P. Cette association fondée par Robinet et Noguès a connu des conflits internes, Noguès se détachant de cette « *imposture* » où les « *trois quarts des membres* » ne sont « *pas paysans, mais curés, évêques, colonels, etc.* » (5). Bien que controversée par Jean Le Mauve, cette opinion invite à une ballade curieuse dans des lieux divers et insolites, dans les catalogues, brochures éparses, voire parfois prospectus.

Pour la période évoquée ici (1980-1990), trois noms se dégagent comme figures importantes : Jean Robinet qui n'est plus paysan depuis longtemps maintenant (*Compagnon de labour*, réédité en 1983 par Flammarion, reste son meilleur ouvrage) et surtout Marius Noguès et André Druelle. Marius Noguès écrit avec un style fleuri, à la recherche de la nature essentielle qui ouvre en chacun les sentes, les limes de l'imaginaire. Sa prose poétique fouille cette « *imagination matérielle* » dont parlait Bachelard et milite comme Georges Jean dans *Pour une pédagogie de l'imaginaire*, pour le respect « *de la libre disposition, pour chaque individu, de ses pouvoirs de transgression, d'invention, en bref de son imagination* ». Il en ressort chez Noguès une prégnance sensuelle du texte qui caractérise *La Petite Chronique de la boue* réédité par Plein Chant en 1990, tout comme elle traverse le récit-pamphlet *Grand Guignol à la campagne* (Plein Chant, 1985). Dans « Un fragment des histoires de Pablo » (*Visage de la littérature prolétarienne contemporaine*, pp. 33-42), on peut voir l'auteur, en prise avec les débordements ambivalents de ce style, tenter dans une atmosphère de guerre civile et d'horreurs, où l'humanité n'a plus de droit, de venir interroger le désir et les corps sur le cadavre triomphant de la barbarie sociale et de la dégradation engendrée de l'humain. Autre écrivain au corps de lettres et de rythmes, autre paysan du langage, André Druelle (*Séquences*, 1983, éd. du Lérot ; *Plein Chant* n° 27, sept.-oct. 1985 ; *Phantasmes*, éd. Séquences, 1984 ; *Diptyque*, éd. Corlet) dont les *Runes* flamboieront longtemps dans le champ littéraire.

Les conteurs étant légion nous ne citerons que Luis Lancina qui, en plus des *Histoires sans histoire* (Plein Chant, 1986), recèle de nombreux inédits élaborés pour ses petits enfants et qui devraient un jour voir leur publication.

Vigneron glorieux, André Briotat a publié de nombreux poèmes là où Eugène Bizeau a tout mis en chansons (voir Simonomis, *Eugène Bizeau*, Les Dossiers d'Aquitaine, et *Verrues sociales, Croquis de la rue, Guerre à la guerre*, trois recueils publiés chez Pirot).

Les pépiniéristes ont un représentant agréable avec Roland Louvrier (*Goguenottes du père Rapaillot*) et un autre à l'idéologie discutable, René Blanc (*Clément, Noisette, et autres Gascons*, *Les Amours de l'oncle César*, éd. Mazarine).

Souvent les écrivains paysans hésitent entre la monographie locale, la littérature régionale, le conte et le roman. Deux auteurs représentent parfaitement cette indécision qui nuit parfois à la qualité de l'œuvre. Il s'agit de René Poumeau (*Héritage en différé*, A.E.P. ; *La Boue me colle aux pieds*, éd. La Bruyère, 1990) et Laurence Couthouis-Masselin, fille de paysans devenue servante entre autres boulots de la domesticité (*Une vie, un pays, Noir-*

(3) *Radwan J., « La Littérature paysanne et ses genres » in* Ecrivains paysans, paysans écrivains, *Guise, A.M.E., 1986, pp. 13-19.*
(4) *Cf. l'ouvrage cité ci-dessus.*

(5) *Le Mauve, « Hypothèses d'une non-adhésion à l'A.E.P. », op cit, p. 31. Cf. aussi l'entretien avec Marius Noguès publié par* le Petit Rouge du Périgord.

moutier, La Pensée universelle, 1991). René Poumeau illustre parfaitement ce propos. Lors d'un entretien, il nous confiait son admiration pour un autre paysan, Panazzo [6], écrivain occitaniste, et pour ses deux romans se présentant comme une fresque historique avec un parti pris social qui n'arrive malheureusement pas à être discipliné par l'écriture. Les conteurs de légendes locales ou régionales abondent. Nous citerons, par proximité géographique, les *Légendes, contes et récits de la veillée en Périgord* (éd. Libro Liber, 1990) d'une paysanne d'Augignac en Dordogne, Félicie Brouillet.

La liste reste ouverte de Quereillahc à Chantal Olivier, de la bergère Thérèse Jolly à la réédition de *La Crue* de Michel Maurette. Avant de clore ce chapitre, remarquons la préférence des écrivains paysans pour le conte, la chanson ou le poème et la part moins importante du roman.

Le roman beur

La société évoluant, les acteurs du prolétariat se diversifient. C'est ainsi que durant les années 80 les jeunes immigrés vivant l'exclusion sociale ont pris d'assaut les places publiques par leurs marches de protestation et les manifestations de rue diverses. Leur prise de parole visait l'affirmation d'une identité propre, un défi au racisme, au fascisme et à la xénophobie. On a retrouvé, notamment de 1983 à 1990, une littérature de révolte écrite avec les mots du bord, venue du cœur, venue des tripes ; une littérature de cris et de ratures où plusieurs artistes se découvrirent au public interpellé [7].

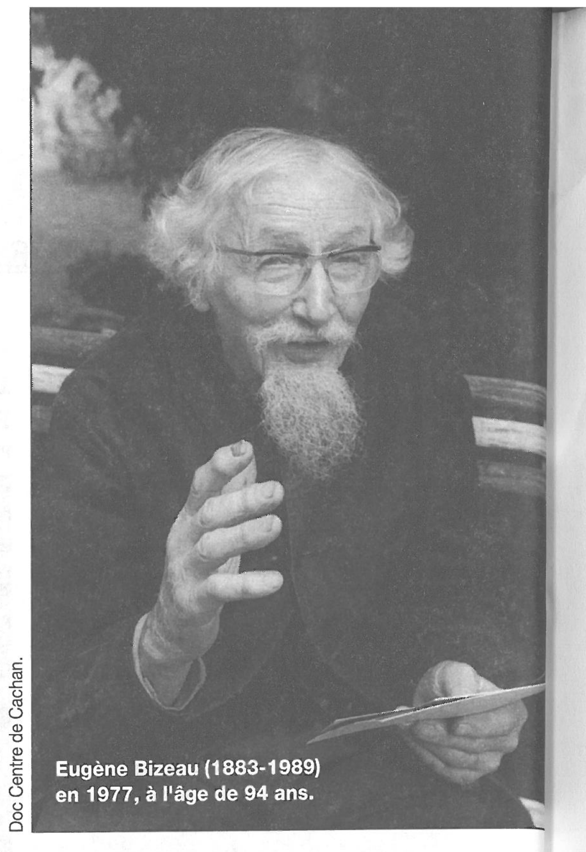
Cette littérature des immigrés se caractérise par le mélange des genres. Ainsi dans un de ses plus beaux fleurons, *Nationalité immigré(e)* (L'Harmattan, 1987), Sakenna Boukhedenna utilise le récit, le journal et le poème tout à la fois. Azouz Begag, sorti des banlieues de Villeurbanne entre décharge publique et banlieue, mêle le récit (*Le Gône du Chaaba*), le documentaire-fiction humoristique (*Ecarts d'identité, Beni ou le Paradis privé*), le livre pour enfant (*Les Voleurs d'étoiles*) — tous ouvrages publiés par le Seuil. Textes à la recherche d'une identité (*Les Beurs de Seine* de Mehdi Lallaoui à l'Arcantère ; *Allilah Fakir*, éd. Souffles ; *Eloge de la belle-mère*, R. Lafont, de Zitouni, l'auteur d'*Aimez-vous Brahim ?*, R. Lafont), ils sont une observation sociale, une transposition littéraire de faits divers (Kallouaz, Ahmed, *Point kilomètre 190*, L'Harmattan ; Ahmed K., *L'Encre d'un fait divers*, Arcantère, 1984) et esthétique de révolte, écrits bruts lancés des marges miséreuses contre l'opulence de ces pays dits avancés.

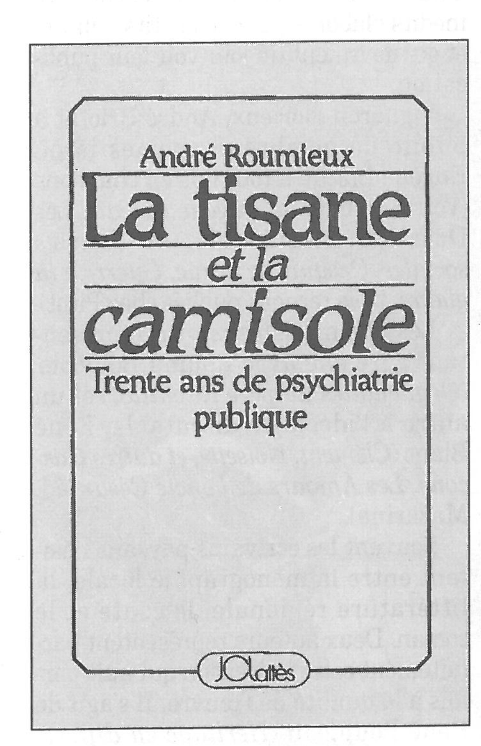
Il s'agit d'une littérature de rage et de révolte, écrite par les victimes d'un système à double face : celui du colonialisme français et celui du néo-colonialisme du pays d'origine des parents « *qui en rien ne veut de nous* » (Boukhedena). La plume s'approche de la feuille blanche pour écrire la honte, l'indignation, l'humiliation, l'écrasement mais aussi pour adresser aux peuples asservis un principe de devenir, un principe de feu et d'espoir pour tous ceux d'en bas dont on veut nier les réalités de survivances et les conditions d'exploitation.

En ce sens la littérature beur renoue avec la littérature prolétarienne. Son essoufflement, qui correspond à la perte de vitesse du mouvement antiraciste, souligne les racines sociales, économiques, de cette littérature. Il n'y a bien sûr pas meilleure illustration de son actualité culturelle.

L'espoir, c'est qu'un jour le prolétariat s'empare de ces espaces de culture assez indépendants, de ces œuvres dispersées, qu'il les féconde, que partout se créent des lieux d'autonomie des dominés, des lieux d'auto-éducation, d'entraide mutuelle, pour que, ses capacités de défense retrouvées, le prolétariat débarrassé des oripeaux idéologiques qui l'aveuglent ou l'ont aveuglés marche enfin sur les voies de son auto-émancipation : comme en toute chose l'émancipation culturelle des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ou ne sera pas. Espoir désespéré aurait dit Martinet, aujourd'hui plus qu'hier. Raison de plus, lecteur, pour renforcer l'acuité de nos regards.

Philippe Geneste


Eugène Bizeau (1883-1989) en 1977, à l'âge de 94 ans.
Doc Centre de Cachan.



(6) *Panazzo est fils et petit-fils de paysan ; après avoir longtemps travaillé la terre, il est devenu journaliste et chroniqueur en langue occitane. Cf. André Dexet,* Panazzo, un conteur occitan *(préf. de Fernand Dupuy), Fayard, 1979.*

(7) *Cf. Jean Michel Ollé, « Les Cris et les rêves du roman beur »,* le Monde diplomatique, *octobre 1988, p. 27.*

Tristan Rémy

« Poulaille répète constamment qu'il n'est pas d'accord avec Rémy, mais il ne peut pas se fâcher avec lui, il tient à son amitié. »
P.-A. Loffler, *Journal de Paris d'un exilé* (22 mai 1933).

« Je suis convaincu que dans quelques décennies les historiens de la littérature découvriront Poulaille (...). Ils découvriront Rémy, écrivain, comme Poulaille, qui a donné la topographie de l'état d'esprit d'une couche du prolétariat. » (P.-A. Loffler, op. cit.).

Le temps, bien qu'il travaille toujours dans le posthume, a fini par reconnaître l'importance d'Henry Poulaille, et ce n'est que justice. Tristan Rémy, lui, ne « bénéficie » que de quelques indications lacunaires : aucune biographie à notre connaissance ne lui a été consacrée [1]. Tout se passe comme si nous ne le trouvions que dans l'ombre de Poulaille, souvent coincé entre une virgule et un etc.

Ne serait-il pas temps de reconstituer le puzzle, de rendre sa place à ce « frère ennemi » dont le nom, durant plus de dix ans, s'est trouvé associé à celui de Poulaille, contribuant à élaborer cette notion de littérature prolétarienne ? Nous ne prétendons naturellement pas à l'exhaustif : nous nous contenterons d'essayer de « cerner » le personnage, voire d'ouvrir quelques pistes. Que savons-nous de Tristan Rémy (pseudonyme de Raymond Desprez) ? En tout cas, ni la date exacte ni le lieu de sa naissance. Il naît en 1897 d'un père « *salarié agricole picard* » et d'une mère « *fille de boulangère* » qui viennent s'installer à Paris dans la « zone », le quartier de la Chapelle, en 1898.

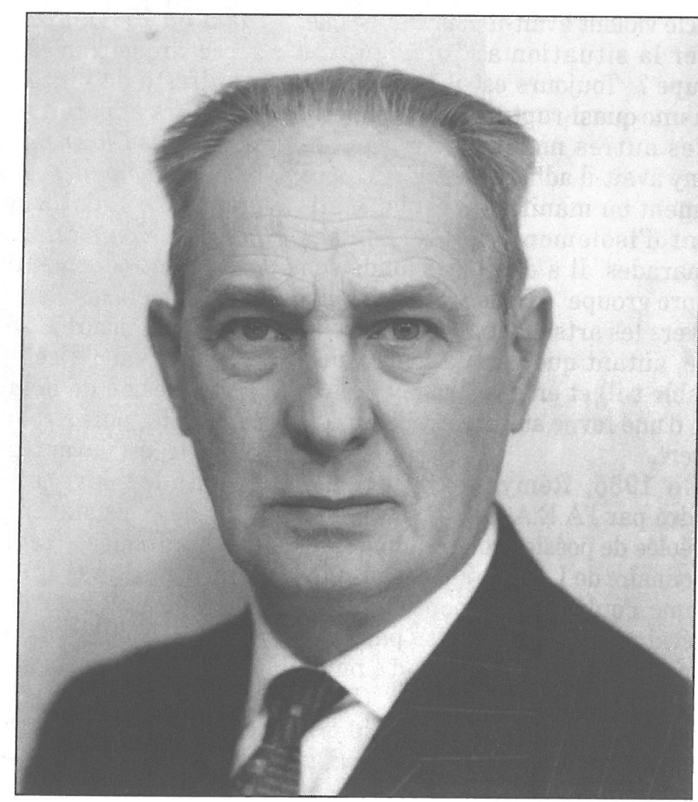
Sa rencontre avec Henry Poulaille date de 1922, alors qu'ils collaborent tous deux à *la Vache enragée* [2] (organe officiel de la Commune libre du vieux Montmartre, auquel collaboraient également les chansonniers Maurice Hallé et Roger Toziny). A cette date, Rémy est « gratte-papier » [3] aux Chemins de fer. L'idée existe déjà, semble-t-il, de créer un groupe d'auteurs mais les divergences entre Poulaille (plus affinitaire) et Rémy (plus organisationnel) font que le projet sera différé.

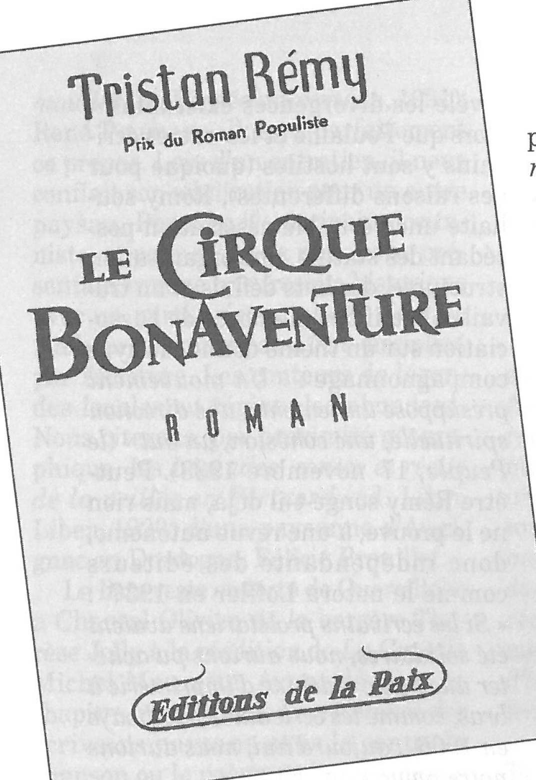
En 1930, Rémy appartient au comité de rédaction de la revue de Poulaille : *Nouvel Age*. En 1932, deux ans après le congrès de Kharkov auquel ni l'un ni l'autre, malgré une invitation, ne s'étaient rendus [4], est fondé après discussion le Groupe des écrivains prolétariens. Cette initiative sera éreintée par Fréville dans *l'Humanité*. Fréville, nègre « officiel » de Thorez, fils de grands bourgeois, était par conséquent un éminent spécialiste de la lutte des classes et un fin connaisseur des fins de mois difficiles. Il convient cependant de s'arrêter sur le mot « groupe » qui révèle les divergences existantes : alors que Poulaille et les autres écrivains y sont hostiles (quoique pour des raisons différentes), Rémy souhaite une véritable association possédant des statuts, une organisation structurée, des buts définis et un travail collectif des membres de l'association sur un thème donné, du type compagnonnage : « *Un mouvement présuppose une entente, une direction spirituelle, une cohésion, un but* » (*le Peuple*, 17 novembre 1933). Peut-être Rémy songe-t-il déjà, mais rien ne le prouve, à une revue autonome, donc indépendante des éditeurs comme le notera Loffler en 1937 : « *Si les écrivains prolétariens avaient été solidaires, nous aurions pu acheter une petite machine d'imprimerie à bras, comme les écrivains de l'Abbaye en 1906 ; aujourd'hui, nous aurions notre revue* » (op. cit.).

La recherche désespérée d'une organisation

Le groupe prolétarien publie un bulletin, qui durera peu [5]. La page offerte par la revue *Monde* d'Henri Barbusse (une idée de Poulaille et de Rémy est à l'origine de cette revue) sera vite supprimée par suite de la reprise en main de la revue par

(1) *Cf. cependant Michel Ragon,* Histoire de la littérature prolétarienne, *éd. Albin Michel.*
(2) *Cf. Maurice Hallé, introduction de* Par la grand'route et les chemins creux, *Le Vent du ch'min éditeur.*
(3) *L'expression est de Poulaille.*
(4) *Henry Poulaille a déjà publié plusieurs ouvrages dont* Le Pain quotidien *et* Nouvel Age littéraire *; Rémy deux romans, dont* Porte Clignancourt, *et des poèmes.*
(5) *Les textes du bulletin sont en attente de publication aux éditions Plein Chant.*


Paul-Adolphe Loffler.
Doc Centre de Cachan.



le P.C.F. En décembre 1932, l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A.E.A.R.), d'obédience communiste, alignée sur les thèses de Kharkov, invite Rémy à rejoindre ses rangs ; ce qu'il ne fait pas.

Presque un an plus tard, dans un article du 17 novembre 1933 intitulé « Les écrivains dits prolétariens et la littérature », paru dans *le Peuple*, il dénonce le Groupe prolétarien : « *Des écrivains prolétariens ? Non ! Des écrivains dits prolétariens ? Peut-être ! Des littérateurs ? Sûrement !* ». Cet article violent avait-il pour but de clarifier la situation à l'intérieur du groupe ? Toujours est-il qu'il provoqua une quasi-rupture avec Poulaille et les autres membres du groupe. Rémy avait-il adhéré à l'A.E.A.R. à ce moment ou manifestait-il son sentiment d'isolement vis-à-vis de ses camarades. Il a d'ailleurs fondé son propre groupe « Dodécaèdre » (tourné vers les arts plastiques et la peinture, autant que vers la littérature, semble-t-il) et envisagera la publication d'une revue au titre révélateur : *le Désert*.

En 1935, Rémy sera rappelé à l'ordre par l'A.E.A.R. (sous la plume auréolée de poésie prolétarienne révolutionnaire de Louis Aragon) alors que, comme Poulaille, il dénonce le Front littéraire commun proposé par Léon Lemonnier, « théoricien » du populisme, au Groupe prolétarien. Ce qui ne l'empêchera pas d'accepter le prix populiste en 1936 pour son roman *Faubourg-Saint-Antoine*.

Rémy attaque à nouveau le Groupe prolétarien dans son article de *l'Humanité* du 20 novembre 1937 : « L'écrivain et les écoles », lui reprochant une « *absence de base idéologique et de buts conséquents* ». Alors qu'il est adhérent de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture (élargissement de l'A.E.A.R. à toutes les autres formes d'expressions artistiques destiné à mieux soutenir l'U.R.S.S.), il écrit un article dans *l'Humanité* du 2 août 1936 où il reprend les idées qui lui sont chères, concernant notamment le travail collectif des écrivains : « *Il sera utile que, parallèlement à l'inventaire des richesses littéraires dressé par les écrivains de la Maison de la culture, des "collectifs" dressent celui des traditions populaires. Collectif d'usine pour réunir la documentation sur les grèves ; collectif de syndicat pour entreprendre l'histoire des luttes de leur corporation ; collectif de village ou de région pour relever, classer, mettre en valeur les documents* (...).

La guerre arrive, qui rend vaine toute polémique sur la littérature. En juin 1941, il tentera de publier une revue clandestine et 1945 le verra se rapprocher de Poulaille, puisqu'il collabore à la revue *Maintenant*. Comme Poulaille, il se consacrera dorénavant à des travaux d'érudition (excepté deux romans : *Milly* en 1946 et *L'Homme du canal* en 1947), axés principalement sur le cirque pour lequel il a toujours manifesté de l'intérêt. On le verra d'ailleurs apparaître dans le film de Fellini *Les Clowns*. Il publiera également *Le Temps des cerises* en 1968, biographie de J.-B. Clément, et *La Commune de Montmartre, 23 mai 1871* où, en une introduction titrée « Genèse », il livre quelques éléments autobiographiques. Il meurt le 25 novembre 1977 à Meriel (Val-d'Oise).

L'adhésion de Rémy aux thèses de l'A.E.A.R., puis à celles du parti communiste, est davantage motivée par la volonté de trouver un cadre de travail avec de réels statuts et des perspectives affirmées (cadre qu'il pensait trouver dans une organisation marxiste), que par le désir propre de militer. N'oublions pas que le Parti communiste français des années 30 voyait déjà l'aura de la révolution bolchevique peu à peu s'estomper au profit de l'émergence du stalinisme le plus forcené. Les hésitations de Rémy et le flou de son adhésion à l'A.E.A.R. et au P.C.F. sont sans doute une volonté de ne pas couper définitivement les ponts avec le milieu libertaire dans lequel Poulaille aura toujours une place indiscutée. Sans doute Tristan Rémy trouvait-il dans chacun des deux « mouvements », malgré leurs antagonismes et leurs acrimonies, les ressources nécessaires à son épanouissement.

Mais les désaccords Poulaille-Rémy, quelques fondamentaux qu'ils aient été, ne peuvent résister à la maturation de leurs pensées. Cette phrase extraite de la « Genèse » de *La Commune de Montmartre* écrite par Rémy après guerre, quand les passions se furent apaisées [6], illustre parfaitement l'esprit prolétarien partagé par les deux écrivains : « *La condition prolétarienne au début du siècle est ignorée de tous ceux qui ont parlé du peuple sans savoir ce que sont les fins de semaine et que vivre à crédit n'est pas un poème* ». Oui, décidément, quand Rémy est en colère, écrira Paul Loffler, « *l'anarchiste (prend) le dessus sur le communiste* ».

D. Cottel, J.-P. Gault

(6) *Pas tout à fait, puisque Rémy rédigera pour la revue* Entretiens *un article intitulé « Comment j'ai rencontré Poulaille ». Cet article de 80 pages fut jugé trop long par la rédaction et par Poulaille lui-même ; une proposition de le réduire à 30 pages lui déplut et déclencha une de ses célèbres colères ; ce qui provoqua une nouvelle brouille et la non-publication de l'article.*



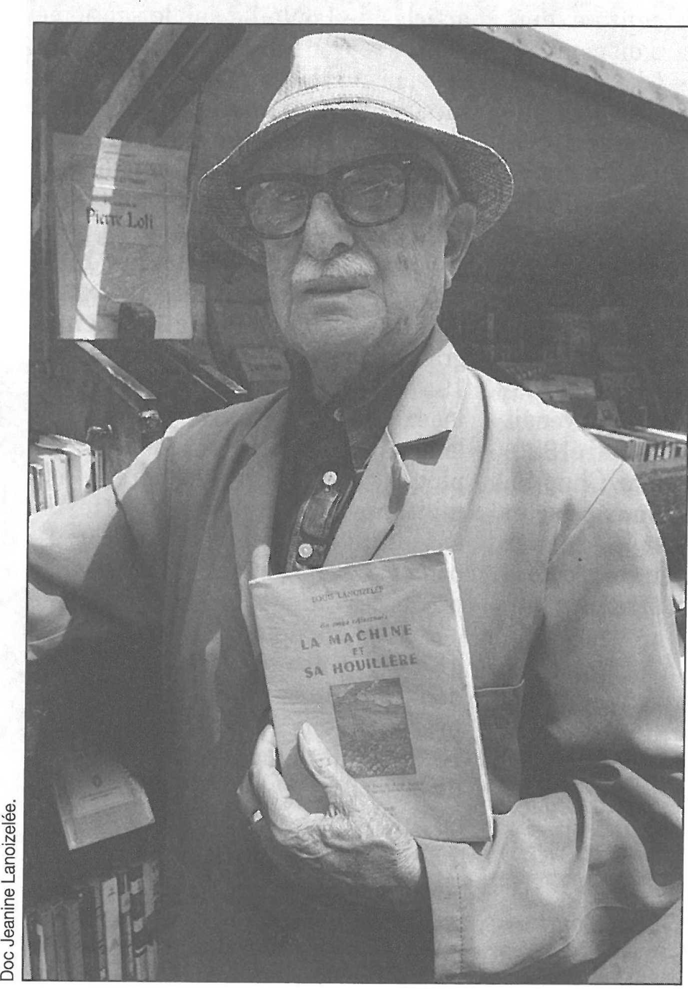
Association

Les amis d'Henry Poulaille

Des personnes, venues de tous horizons politiques et sociaux, se sont rassemblées pour promouvoir et perpétrer sa pensée et son action. Gérer un centre d'archives, éditer des « Cahiers » sur un thème précis, organiser une exposition, faciliter le travail des chercheurs... voilà quelques exemples d'activités de cette association.

« Il est constitué une association des "Amis d'Henry Poulaille - Culture et littérature prolétarienne". *La première assemblée aura lieu le samedi 8 octobre 1988 à 14 h 30 à la mairie de Cachan (Val-de-Marne) (...). Les statuts et futures publications de l'association y seront discutés. Tout intéressé y est amicalement invité.* » Voilà ce que l'on pouvait lire il n'y a, somme toute, pas si longtemps sur le carton de convocation envoyé à quelques deux cents personnes. Depuis lors, outre ladite réunion constitutive au cours de laquelle il fut décidé de ne s'en tenir qu'à l'appellation « Les Amis d'Henry Poulaille » [1], quatre assemblées générales annuelles se sont tenues. Elles ont abouti, à ce jour, à la diffusion de trois petits bulletins destinés aux

(1) *Pour l'anecdote, rappelons qu'en 1972, à l'occasion de la parution aux éditions L'Amitié par le livre du tout premier « roman » de Poulaille, une espèce d'épopée anti-guerrière intitulée Ahasvérus dans l'anonymat glorieux écrite en 1922, Henri Frossard avait tenté de former une association des amis d'Henry Poulaille. Il dut bien vite y renoncer vu l'opposition grandissante du principal intéressé et non pas faute de combattants.*



Doc Jeanine Lanoizelée.

Louis Lanoizelée quai des Grands-Augustins, devant ses boîtes, vers 1975.

cotisants [2] et à la publication de quatre gros cahiers imprimés par les éditions Plein Chant [3].

Parutions diverses...

Pour ce qui est des bulletins, celui de mai 1989 s'ouvrait sur une lettre inédite d'Henry Poulaille à propos du cinéma adressée à un journaliste non identifié, le 25 février 1928. On y trouvait par ailleurs des informations sur les dons au Centre, sur les ventes d'autographes, ainsi que sur les rééditions récentes d'écrits prolétariens. Le n°2 de novembre 1989 réitérait avec une autre lettre de Poulaille à Pierre Bonardi, datée du 24 avril 1925, en réponse à son article sur *Ils étaient quatre* paru dans *l'Ere nouvelle*. Dans le numéro suivant (n°3 de février 1991, dernier de la série pour l'instant), le dossier *Corneille sous le masque de Molière* était repris, bibliographie à l'appui, suite à une interview télévisée et aux articles publiés dans la presse à propos du livre *Molière ou l'auteur imaginaire ?* de Me Hippolyte Wouters, paru en avril 1990 aux éditions Complexe de Bruxelles et cosigné par Christine de Ville de Goyet.

Quant aux *Cahiers Henry Poulaille*, tirés à quatre cents exemplaires, ils sont toujours disponibles soit aux éditions Plein Chant, soit à l'adresse du trésorier de l'association [4]. Le premier (février 1989, 128 pp.), « A l'école de la vie », regroupe des souvenirs sur Poulaille, une analyse détaillée de sa correspondance avec les écrivains Ludovic Massé, Neel Doff et Heinrich Mann, explicitée par la première bibliographie complète de ses œuvres publiées en France et suivie d'une notice biographique sur René Bonnet qui venait de décéder. Le n°2/3 (mai 1990, 256 pp.), « Cinéma I. Pour Chaplin, S. M. Eisenstein, L. Moussinac et contre la censure », est le premier volet d'un dossier qui en comportera trois [5]. Ce numéro, outre une présentation d'ensemble, comprend une bibliographie quasi exhaustive des articles de Poulaille sur le septième art, la reproduction de certains, un dossier sur « Poulaille scénariste », ainsi qu'un « Hommage à Marcel Lapierre » (coauteur avec lui d'une chronologie du cinéma non publiée).


Doc Centre de Cachan.

Marguerite Audoux (1863-1937).

« Hommage à Victor Serge (1890-1947) pour le centenaire de sa naissance », titre du n°4/5 (février 1991, 256 pp), présente soixante-dix lettres inédites à Henry Poulaille (Leningrad, 16 janvier 1931 - Mexico, 28 mai 1947) avec notes explicatives et un index des noms cités. On y trouve également maints repères bio-bibliographiques de V. Serge, une chronologie militante de Poulaille et vingt textes susceptibles d'éclairer cette correspondance. En mars 1993, paraissait le n°6 de ces *Cahiers* consacré au thème « Ecrire le peuple » (144 pp) : témoignages et études sur l'œuvre des débuts ; bibliographie des préfaces, présentations ou hommages signés H. P. ; préface inédite à son ouvrage de base (*Nouvel Age littéraire*)...

...et réalisation d'une exposition

Pour concrétiser l'apport original du Centre d'archives Henry Poulaille à la connaissance de la littérature et des arts d'expression populaire, une exposition fut organisée en 1989 à la bibliothèque centrale de Cachan. Composée de trente-deux panneaux mobiles [6], cette exposition intitulée « Henry Poulaille (1896-1980) et les écrivains du peuple » montre toutes ses publications à travers sa correspondance avec les auteurs prolétariens les plus connus.

C'est ainsi que sont présentés les années d'enfance et l'univers des contes pour enfants (et adultes) d'Henry Poulaille, le peintre Georges Cresson qu'il a connu à l'époque de ses premiers articles pour le journal montmartrois *la Vache enragée*, le poète Marcel Martinet qui fit publier ses contes dans *l'Humanité* et sa critique des disques dans *Monde*. Viennent ensuite ceux que l'on pourrait appeler ses compagnons de route : Eugène Dabit, Panaït Istrati, Louis

(2) *Leur nombre atteint actuellement 150 et la cotisation est fixée à 150 francs par an ; ce qui, outre les* Bulletins, *donne droit à une remise sur le montant des* Cahiers.

(3) *Les commandes sont à adresser à Edmond Thomas, éd. Plein Chant, 16120 Bassac. Le prix de vente des Cahiers a été fixé comme suit : n°1 : 90 F, n°2/3 : 160 F, n°4/5 : 160 F, n°6 : 120 F, numéro hors série Barbusse-Poulaille : 160 F.*

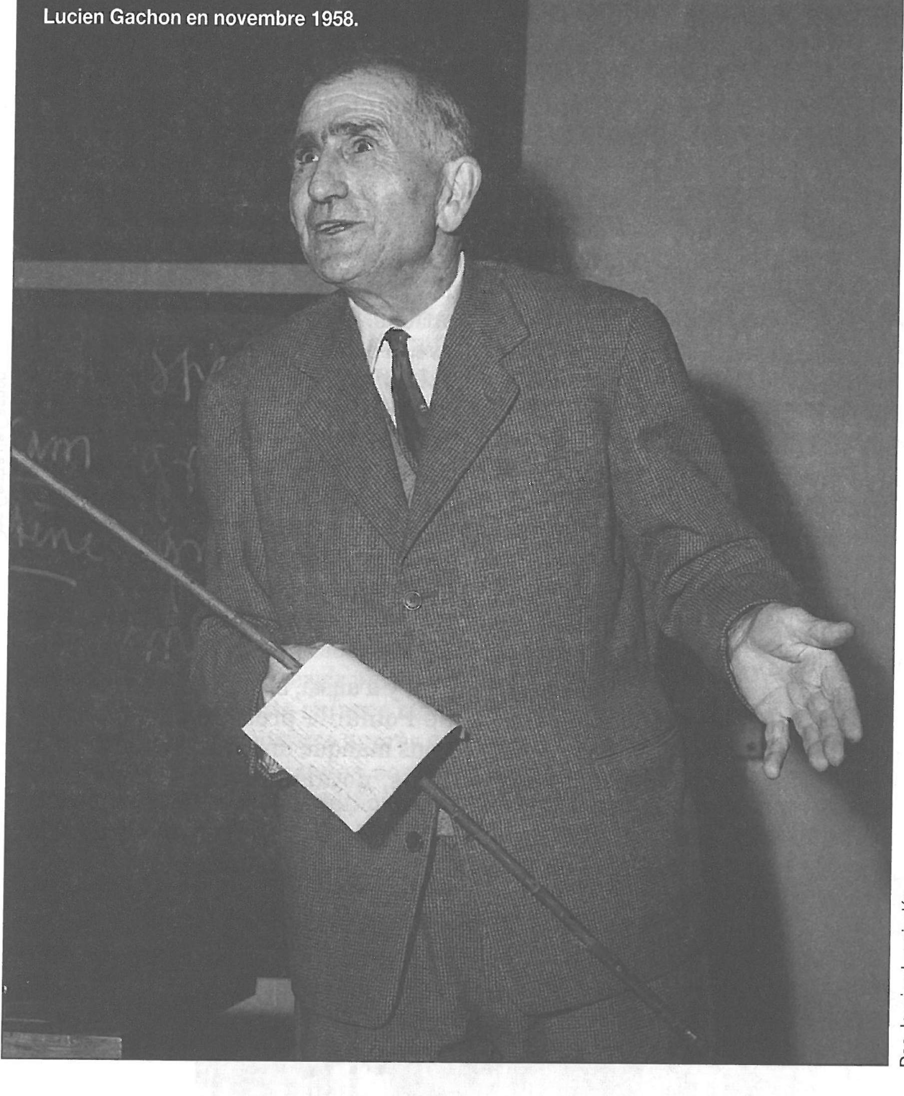
(4) *Jean-Paul Morel, 85, rue de Reuilly, 75012 Paris. Chèque à libeller au nom de l'association des Amis d'Henry Poulaille.*

(5) *Les deux numéros à paraître porteront sur « Le Cinéma allemand autour d'Henny Porten » et sur « La Valeur sociale du cinéma » d'après des textes d'Henry Poulaille.*

(6) *Pour tout renseignement concernant les modalités de cette exposition (location, transport, etc.), il faut contacter Mlle Dominique Machefer, Bibliothèque municipale, 11, rue Camille-Desmoulins, 94230 Cachan (tél. : 45.47.32.38).*

Guilloux ; ainsi que ceux qu'il a (et qui l'ont) défendus : le paysan bourbonnais Emile Guillaumin, la garde-barrière auvergnate Rose Combe, Marguerite Audoux la couturière au cœur d'or, Neel Doff la petite Hollandaise, Francis André le poète et laboureur belge, l'instituteur bruxellois Albert Ayguesparse, le bourlingueur suisse Blaise Cendrars et bien d'autres encore, parmi lesquels on peut relever Lucien Gachon, Ludovic Massé, Constant Malva ou le peintre Joseph Lacasse.

Puis les auteurs publiés dans *Maintenant*, la dernière grande revue qu'il dirigea : les Michel Ragon, Florence Littré, René Berteloot, Anne-Marie Monnet, Nella Nobili, Hélène Patou ; sans oublier Jacques Carat, l'actuel sénateur-maire de Cachan, qui accueillit Poulaille en 1973, quand pour des raisons de santé il dut quitter les hauteurs de Palaiseau. C'est ainsi que fut créé ce Centre lorsque, à la date du 8 mars 1975, Henry Poulaille eut fait don de ses collections, de ses manuscrits et de sa bibliothèque personnelle, dans le but « *d'entretenir ce dépôt et d'en permettre la consultation aux chercheurs intéressés par ce fonds* », pour citer une déclaration signée de sa main. Après sa mort, il fut décidé qu'une équipe d'amis s'en chargerait.


Lucien Gachon en novembre 1958.

Doc Jeanine Lanoizelée.

C'est dire que l'association s'est formée non seulement avec l'agrément des anciens, ceux qui tels Prugnot, Bonnet, Loffler, Lime, Jean Egen ou Sadi de Gorter ont fait connaître avant la Seconde Guerre mondiale les multiples facettes de l'œuvre d'Henry Poulaille, mais aussi grâce à la participation enthousiaste des premiers consultants du Centre dont la liste n'a cessé, depuis lors, de s'allonger.

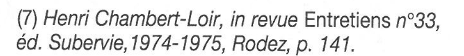

Doc Centre de Cachan.

Henry Poulaille au Centre de Cachan.

Le Centre Poulaille de Cachan

La principale richesse du Centre est constituée par les lettres d'auteurs à Poulaille : « *les dossiers où elles sont aujourd'hui serrées par ordre alphabétique contiennent plus de sept mille lettres de mille signataires de vingt-quatre pays différents. C'est l'amitié qui a dicté les correspondances les plus fournies : 300 lettres de Ferreira de Castro, 260 de Ludovic Massé, 55 de Neel Doff, 80 de Lucien Jacques, 250 d'Edouard Peisson, 120 de Marcel Martinet... Toutes ne sont pas publiables, soit qu'elles touchent à des problèmes trop personnels, soit qu'elles ne puissent être retirées de leur contexte.* » [7]

Bien des lettres ont été utilisées : pour des expositions, telles celles de la Bibliothèque royale de Bruxelles en 1979 sur « C. F. Ramuz (1878-1947) », en 1986 à propos d'« Albert


(7) *Henri Chambert-Loir, in revue* Entretiens *n°33, éd. Subervie, 1974-1975, Rodez, p. 141.*

Ayguesparse : la mémoire et l'histoire » et en 1992 pour « Neel Doff (1858-1942) », ou bien pour des publications spécifiques. Ce fut le cas d'Yves Vasseur avec le volume *Constant Malva. Correspondance. 1931-1969* (éd. Labor, Bruxelles, 1985) et de Pierre Citron pour sa correspondance Giono-Poulaille (bulletin n°36 de l'association des Amis de Jean Giono, pp. 8 à 70). D'autres consultants du Centre se sont servis de la correspondance de Poulaille dans des ouvrages d'information. Ainsi Jean-Paul Morel pour sa biographie d'Elie Faure (éd. Séguier, 1989) ou Claudine Brécourt-Villars pour la première biographie consacrée à Yvette Guilbert (éd. Plon, 1988).

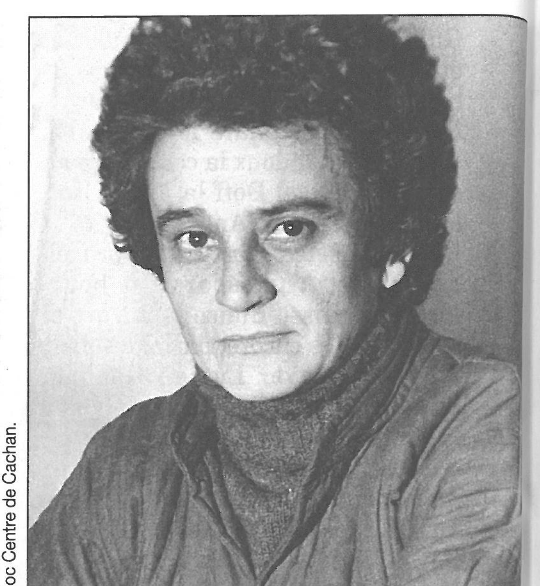
Le deuxième domaine susceptible de passionner les chercheurs est celui de la chanson puisque les collections rassemblées par Poulaille sont uniques. Le grand spécialiste Robert Brécy en sait quelque chose puisqu'il a été l'un des premiers à en faire le classement et que son *Florilège de la chanson révolutionnaire* (éd. Hier et demain, 1978), comme son livre sur le groupe *La Muse rouge* (éd. Christian Pirot, 1991), en portent les traces. Un autre membre de l'association, Marcel Ouint, en a fait l'inventaire et a relevé 720 partitions de 31 auteurs-compositeurs du caf' conc' ou de Montmartre, plus de 900 textes de 147 auteurs de chansons sociales (avec dossiers nominatifs), ainsi que diverses anthologies et autres publications. Que de travaux en perspective, n'est-ce pas ?

Les albums d'art, composés de reproductions de tableaux tirées des catalogues de vente ou d'exposition, que Poulaille a si soigneusement confectionnés n'ont pas encore fait l'objet d'un relevé complet, mais nous ont déjà valu la visite de connaisseurs de la Bibliothèque nationale à la recherche d'œuvres introuvables ailleurs.

Il y a aussi, bien sûr, les livres : ceux de Poulaille presque au complet (il nous manque un certain nombre d'éditions, notamment étrangères), ses revues, ses dossiers de presse sur ses propres publications ou sur bon nombre d'auteurs (prolétariens ou non), ses inédits, ses écrits liminaires (préfaces, prières d'insérer), ses éditoriaux et autres textes ou articles, ainsi que les ouvrages souvent dédicacés de l'un ou l'autre écrivain autodidacte comme lui ou ayant aussi œuvré pour le peuple. Cyr Werion qui les a consignés exprès dans un *Cahier d'envois à Henry Poulaille*, à l'attention des consultants du Centre, en a dénombré plus de 340, de Pierre-Albert Birot à Stefan Zweig, en passant par Georges Navel, Edouard Peisson, Jules Reboul, Pierre Melet et bien d'autres dont on ne possède pas toujours les correspondances.

Bref, s'il existe à Cachan (Val-de-Marne) aussi bien un centre d'archives [8] qu'une association des Amis d'Henry Poulaille, c'est certes pour veiller à la conservation et à l'enrichissement du fonds initial, pour susciter des recherches sur son œuvre, son action et son engagement, mais aussi et surtout, comme le précisent les statuts, « *afin de promouvoir dans l'esprit qui fut le sien, l'étude et la diffusion des lettres et des arts d'expression ouvrière et paysanne* ».

Jérôme Radwan


Doc Centre de Cachan.

Nella Nobili (1929-1985), auteur de « La Jeune Fille à l'usine ».

Photo Didier Roy.

Maurice Colombo « Itinéraire » et Jérôme Radwan au Centre de Cachan.

(8) *Les locaux actuels étant provisoires et exigus, on n'y reçoit que sur rendez-vous : écrire ou téléphoner à Jérôme Radwan, 16 bis, avenue Foch, bât. C1, 95220 Herblay (tél. : 39.78.74.35 en soirée).*

Panaït Istrati

Le 3 janvier 1921, dans le parc Albert-1er à Nice, un homme âgé de 37 ans tente de se donner la mort en se tranchant la gorge. Ce fait divers passa presque inaperçu et pourtant cet individu n'était autre que le « *Gorki des Balkans* », Panaït Istrati. Romain Rolland le présentera ainsi aux lecteurs français, le 15 août 1923, à l'occasion de la parution dans la revue *Europe* de son premier conte *Kyra Kyralina*.

Panaït Istrati est né le 24 août 1884 à Braïla, en Roumanie. Sa mère, Zoïtza Istrati, est blanchisseuse et son père, Gherassim Valsamis, Grec originaire de l'île de Céphalonie, vit de la contrebande du tabac dans la région. En 1885, il laisse femme et enfant pour retourner en Grèce où il restera jusqu'à sa mort. Le jeune Istrati est alors placé chez sa grand-mère maternelle à Baldovinesti, un hameau à la campagne, autrefois repaire de haïdoucs [1]. Il y côtoie ses oncles Dimi et Anghel. Sa mère peut ainsi se consacrer à son travail, à raison de trois à quatre maisons par jour. Bientôt, cependant, elle le reprendra et, la suivant d'un quartier à l'autre, il découvre la misère qui l'entoure. Chez lui, il n'est guère malheureux : brioche et œufs rouges à Pâques, porc à Noël et jouet de temps en temps. Les punitions corporelles et les injures ne lui sont connus que par ses voisins [2]. Ainsi la vie s'écoule jusqu'en 1891 où, à l'âge de 7 ans, il commence les quatre années d'enseignement primaire obligatoire à l'école n° 3 de Braïla. Il redouble sa première année et, selon ses propres écrits, il est un écolier sage et médiocre. Dès ce moment, il gardera en mémoire tout ce qu'il vivra pour s'en servir plus tard dans ses livres. De cette enfance mouvementée, bien qu'heureuse auprès de sa mère, certains épisodes seront décrits, avec quelques modifications dans *Oncle Anghel* [3].

(1) *Bandits de grand chemin et personnages de légende dans l'histoire roumaine.*
(2) *Panaït Istrati,* Le Pèlerin du cœur (souvenirs), *éd. Gallimard, 1984.*
(3) *Panaït Istrati,* Oncle Anghel, *éd. Gallimard, 1992.*

De 12 à 17 ans (1896 à 1901), il demeure à Braïla ou dans les environs, occupant de multiples emplois d'apprenti : garçon de cabaret et d'épicerie, pâtissier, mécanicien, serrurier et chaudronnier, pêcheur, ouvrier dans une usine de cordage... Cette instabilité, qui le pousse d'un métier à l'autre, lui permet de constater et de comprendre le drame social qui afflige sa classe : la servilité. Dès lors, il sera en révolte permanente contre l'autorité et en quête d'une justice absolue : à 14 ans, il se déclare prêt à agir pour que « *l'heure de la justice arrive sur cette terre* » [4]. Cette période est également marquée par sa passion de lire et sa rencontre avec Mikhaïl Mikhaïlovici Kazanski, « *l'ami unique destiné à tout être humain* ». Amitié qui durera neuf ans, seulement interrompue par la mort de celui-ci.

Le haïdouc de Braïla

Toujours à la recherche de nouveaux horizons et de rencontres, une autre période de sa vie tumultueuse s'ouvre avec les années de vagabondage. Au grand désespoir de sa mère, il part pour Bucarest avec Mikhaïl. Il y sera tour à tour valet d'étage, agent dans un bureau de placement, domestique. De ce moment date ses premiers contacts avec le mouvement socialiste. Il se liera également d'amitié, et pour longtemps, avec la famine, les poux et la misère. Des divergences de vue le sépare momentanément de Mikhaïl qui décide de partir pour la Mandchourie. Quant à lui, se retrouvant seul et sans argent, il gagne Giurgiu, un port danubien à la frontière bulgare, où il espère trouver du travail. Occasionnellement manœuvre déchargeant les wagons de sel, de dures conditions de vie l'accablent, qu'il évoquera dans *Sarkiss* [5] : « *Couché dans une baraque à moitié couverte, par un gel de 25 degrés, sans couverture, sans matelas, sur la paille. Tous les deux ou trois jours, un peu de pain avec du thé par la pitié des Arméniens.* »

Sa mère vient finalement le chercher et le ramène à la maison. Ce retour à Braïla le stabilise un peu et il apprend le métier de peintre en bâtiment. Pendant quelque temps, il


Doc les Amis de Panaït Istrati

Panaït Istrati (à gauche) à Alexandrie en 1907 avec son compagnon Mikhaïl Kazanski.

(4) *Id.,* Le Pèlerin du cœur, *op. cit.*
(5) *Des Arméniens y faisaient alors commerce et l'un d'eux s'appelait Sarkiss. Ce texte autobiographique fut écrit en 1932 à Bilhoven (Pays-Bas) chez l'écrivain hollandais A. M. de Jong.*

connaît une vie heureuse. En 1905, la Révolution russe l'enthousiasme et le 24 janvier il participe à la grande manifestation de solidarité envers celle-ci. Cette même année le voit dispensé de service militaire après un mois de caserne. Le 12 décembre 1906, il part en Egypte rejoindre Mikhaïl et, de 1906 à 1912, il fera six fois le voyage aller-retour en Egypte et au Proche-Orient. En 1907, il y passe toute l'année. Ces années de vagabondage, ainsi que la mort de Mikhaïl, Istrati les racontera dans *Méditerranée* (*Lever de soleil* et *Coucher de soleil*, inclus dans le volume III de ses œuvres : *Vie d'Adrien Zograffi*). De retour en Roumanie en 1912, il participe au Congrès socialiste qui le nomme secrétaire du syndicat des dockers du port de Braïla. Atteint de tuberculose, il est hospitalisé.

Après une année passée au syndicat des dockers, Istrati décide de partir découvrir Paris. Le 25 décembre 1913, il foule le pavé parisien et commence un séjour de quatre ans au cours duquel il fait la connaissance de Georges Ionesco, un cordonnier roumain, activiste du mouvement socialiste roumain avant 1905. Il possédait un magasin de chaussures au 24, rue du Colisée et Istrati y séjournera un certain temps (une plaque commémore son passage). S'ennuyant à Paris, notre vagabond retourne à Braïla et exerce le métier de peintre en bâtiment, puis se lance dans l'élevage de porcs. La Première Guerre mondiale éclate et il se brouille avec le mouvement socialiste qui lui reproche d'être trop à gauche. En 1915, il épouse Jeannette Maltus, militante socialiste : « *très bonne oratrice, mais peu apte pour l'élevage des porcs* », écrira-t-il dans un texte autobiographique daté de mars 1923.

Son mariage n'est pas une réussite et, pour soigner sa tuberculose, il quitte seul la Roumanie en mars 1916 pour la Suisse. Il séjourne à Leysin et demeure pendant trois mois au repos complet. A 32 ans, Istrati apprend le français en se servant d'un dictionnaire afin de lire les classiques. Puis de nouveaux métiers, une déception amoureuse, la famine et la détresse, mais cette fois tout cela se déroulera à travers divers cantons helvétiques. En janvier 1919, malade, il est hospitalisé par la Croix-Rouge américaine au sanatorium de Sylvana-sur-Lausanne. Etant toujours animé par la passion de la lecture, un jeune journaliste [6] lui conseille *Vies des hommes illustres*, puis *Jean-Christophe*, de Romain Rolland. Il dévore les œuvres de cet auteur en quatre mois et, dès lors, lui vouera une admiration sans bornes, trouvant dans ses romans de quoi espérer en une humanité meilleure.

Le 20 août 1919, il lui écrit une lettre et l'adresse à l'hôtel d'Interlaken où Romain Rolland séjourne. Cette lettre qui lui reviendra le plongera dans un profond désarroi qu'il résume ainsi : « *Depuis 1919 — quand ma lettre me fut retournée avec la mention* "parti sans laisser d'adresse" — *et jusqu'en 1921, j'ai vécu deux années en vous lisant et en me demandant sans cesse* : "Est-il possible que cet homme n'ait pas voulu recevoir ma lettre ? Est-elle, vraiment, si laide l'existence ?". *Et en un jour de triste janvier, d'autres peines y aidant, je me suis répondu* : "Oui, elle est laide, finissons-en !" »

Ainsi arrive ce jour du 3 janvier 1921, à Nice, où écœuré par 25 ans de luttes avec la vie, il tente de se suicider. Parmi ses papiers, on trouve la lettre

(6) *Josué Jehouda, écrivain et journaliste, avec lequel il a écrit* La Famille Perlmutter.



Doc Monique Jutrin.

anaït Istrati (le xième à partir de la gauche) parmi des pêcheurs de Braïla.

et Fernand Desprès, journaliste à *l'Humanité*, se charge de la faire parvenir à son destinataire. Romain Rolland, bouleversé par ce que lui écrit Panaït Istrati, lui répond le 15 mars. C'est le début d'une importante correspondance et d'une profonde amitié. Le 27 mars, *l'Humanité* publie le premier article d'Istrati, « Nicolaï Tziganou », épisode de la lutte révolutionnaire de l'époque passée à Braïla où, avec Stephan Gheorghiu, il organisa la grande grève des ouvriers portuaires. Les années qui suivent nous montrent un Panaït Istrati photographe ambulant sur la Côte d'Azur et en Normandie, ou peintre en bâtiment à Paris. Encouragé par Romain Rolland qu'il rencontre enfin en 1922, il va extirper du plus profond de lui son amour pour l'homme et raconter ce qu'il a vécu.

A 37 ans passé, avec seulement quatre années d'école primaire et une vie de vagabond rythmée par la misère, la faim et sa tuberculose qui l'oblige à de fréquents séjours en sanatorium, il réussit comme le souligne Michel Ragon [7] « *le prodige d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne dix-huit livres, témoignage d'une épopée populaire balkanique passionnante et que l'on ne peut en effet comparer qu'à l'œuvre sœur de Gorki* ». Parmi ces livres, citons entre autres : *Kyra Kyralina, Oncle Anghel, Présentation des haïdoucs, Les Chardons du Baragan*, etc.

« Vers l'autre flamme »

En 1925, Henry Poulaille, voulant rompre le silence qui suit la publication d'*Oncle Anghel* crée un événement littéraire, le Prix sans nom, qui est attribué à Panaït Istrati. Celui qui fut pendant quelque temps son ami le décrit ainsi : « *Il était oriental sans s'en rendre compte à quel point ! D'une exubérance sans nuances (...). Il eut au moins autant d'amis qu'il put ensuite avoir d'ennemis — parfois ce furent les mêmes d'ailleurs... Il professait l'amitié mais un peu comme un prophète, très égocentriquement. Se prenant à ses propres paroles, mais les oubliant aussitôt... Istrati, s'il avait bien des défauts, comme homme et comme auteur (...), avait aussi du génie* ».

Le 15 octobre 1927, invité aux fêtes du Xe anniversaire de la révolution d'Octobre, il part pour Moscou en compagnie de l'ambassadeur d'U.R.S.S. en France, Christian Rakovsky. De cette date au 15 février 1929, il va parcourir ce pays de long en large, d'abord avec une délégation officielle qui lui permettra de rencontrer Victor Serge et Maxime Gorki, puis en compagnie de Nikos Kazantzaki, écrivain grec, qui sera son « *compagnon de route à travers l'U.R.S.S. à la recherche d'une humanité meilleure* ». Son enthousiasme est complet...

Après un bref séjour en Grèce où il est inculpé pour « *discorde sociale et agitation communiste* », il retourne à la découverte de l'U.R.S.S. avec son ami Kazantzaki, de Mourmansk au Caucase, de l'Ukraine à l'Astrakan. Eloigné de la délégation officielle, il s'apercevra en cette année 1928 de la réalité de la terrible collectivisation des campagnes. Il connaîtra sous son vrai jour la patrie du socialisme où règnent les « *exploiteurs du peuple* », « *ces poux qui dévorent la révolution* ».

De retour à Paris, il ne peut se taire et décide de transcrire ce qu'il a vu. Le 20 mai 1929, il annonce à Romain Rolland dans une carte postale qu'il a terminé le premier volume de la trilogie *Vers l'autre flamme* : « *Ami, j'ai cassé la vaisselle !* ». En octobre, sort le premier volume. « *Ce sera, écrit-il, un terrible pétard dans toute l'Europe, car ces volumes sont, comme leur titre l'affirme : feu et flamme !* » Dès lors, la gauche française dans son ensemble va le renier et le poursuivre de calomnies. Henri Barbusse orchestrera une violente campagne de presse qui l'accusera de trahison. En juin, il rencontre une dernière fois Romain Rolland qui décidera d'arrêter toute correspondance en 1930, désapprouvant ses écrits de retour d'U.R.S.S. (ils la reprendront en 1934).

Les dernières années de sa vie, Panaït Istrati poursuivra son œuvre littéraire avec la publication du *Pêcheur d'éponges, Tsatsa-Minnka, La Maison Thüringer, Le Bureau de placement*. Attaqué de toutes parts, se retrouvant seul, il retourne à Braïla en 1930. Deux ans plus tard, il fera une tournée de conférences (« Les arts et l'humanité d'aujourd'hui ») à Vienne, Munich, Cologne... De sanatorium en sanatorium, en 1935, après que les éditions Rieder aient fait faillite et eût cessé le paiement de ses droits d'auteur, il gagnera son pain comme lecteur de manuscrits dans une maison d'édition populaire. Gravement malade, il décédera le 16 avril 1935 à Bucarest où il fut enterré sans service religieux au cimetière Bellu.

Aujourd'hui son œuvre littéraire est reconnu comme étant celle d'un grand écrivain de langue française, hélas ! pratiquement inconnu en Roumanie, et il restera ainsi que l'a décrit Nikos Kazantzaki : « *Panaït Istrati n'est ni communiste, ni bourgeois, ni ouvrier, ni intellectuel. Il vit en deçà des étiquettes éphémères de la phraséologie contemporaine. Il est l'âme qui, dans le corps humain, se bat pour la liberté* ».

Panaït Istrati dessiné par Vlady, fils de Victor Serge.

Doc les Amis de Panaït Istrati.

(7) *Michel Ragon,* Histoire de la littérature prolétarienne, *éd. Albin Michel, 1986.*

Maurice Colombo

Pain d'écrivain

Pour suivre la destinée d'Henry Poulaille, nous vous offrons ces quelques jalons... Les lecteurs exigeants, qui souhaiteraient plus de détails, peuvent se référer aux « Cahiers Henry Poulaille » et lire ses romans, largement autobiographiques.

Lucie et Henry le 7 août 1937 au bord du lac du Val (Jura).

Doc Robert Poulaille.

1896

5 décembre. Naissance d'Henri Poulaille à Paris au 195, rue de Charonne (XIe arr.), fils d'Henri Poulaille (né à Vertou, près de Nantes, le 2 janvier 1865) et d'Hortense Roulot (née à Paris [Ménilmontant] en 1868), mariés le 28 décembre 1895. Il est l'aîné d'une famille de trois enfants : Raymonde née le 7 avril 1900, André né le 7 juin 1901. Un frère prénommé Alexandre, né le 29 septembre 1907, mourra en bas âge. Son père (compagnon devenu ouvrier dans la construction navale à Nantes) est alors charpentier, sa mère canneuse de chaises.

1908

Scolarité à l'école de la rue Lacordaire (XVe arr.). Il décroche son certificat d'études primaires à 12 ans.

1910

5 février. Son père meurt des suites d'un accident de travail survenu lors de la préparation de l'Exposition universelle de 1900, à l'âge de 45 ans. Le petit Henri quitte l'école pour travailler comme commis chez un pharmacien au 19, avenue Félix-Faure (XVe arr.).

7 novembre. Mort de sa mère de tuberculose, à l'âge de 42 ans. Son frère et sa sœur sont placés. Il habite seul, 111, rue des Entrepreneurs (XVe arr.).

1911

En faisant des courses pour son patron, il rencontre Paul Delesalle (militant anarcho-syndicaliste, ancien secrétaire de la Fédération des bourses du travail, devenu libraire rue Monsieur-le-Prince et gérant de *l'Idée libre*) qui le prend en amitié et l'aide à se cultiver.

1912

Il participe aux fêtes et réunions organisées par les journaux libertaires, fait la connaissance de chansonniers montmartrois et de « *jeunes philosopheurs* » qui devaient suivre leur penchant individualiste et, pour certains, s'illustrer sous la dénomination des « *bandits tragiques* » (« bande à Bonnot »). Poulaille rencontre aussi Jean Grave (responsable des *Temps nouveaux*), Victor Kibaltchitch (Victor Serge, responsable de *l'anarchie*), Garnier et Ducret (le libraire Erlebach, dit...).

1913

L'écrivain Marcel Martinet publie, dans *l'Effort libre,* un manifeste intitulé « l'Art prolétarien » qui influencera beaucoup Poulaille. Il entreprend des cahiers de documentation sur la littérature, l'art, la chanson de Montmartre (plus de 150 titres en moins de deux ans). Activité syndicale en vue d'organiser les employés de pharmacie afin d'obtenir la fermeture à 21 h.

1914

Assassinat de Jaurès le 2 août 1914. Poulaille assiste à l'agitation belliciste qui enfle, emportant les dernières résistances pacifistes ou antimilitaristes. Socialistes, syndicalistes et même certains anarchistes oublient leurs principes pour approuver la guerre.

1915

Au début de l'année, la pharmacie ferme. Il accomplit divers travaux dans une fabrique de ressorts et vend des journaux : *le Bonnet rouge, l'Intransigeant*.

1916

D'abord ajourné en janvier, Poulaille est déclaré bon pour le service en mai.

Août. Il est incorporé au 5e bataillon de Chasseurs à pied, 11e compagnie (caserne Mouillère, Lons-le-Saunier). Centre d'instruction à Deyvillers, près d'Epinal.

1917

Rejoint le front dans les tranchées du chemin des Dames, au moment des mutineries de Craonne.

23 octobre. Attaque du fort de la Malmaison, il est blessé et évacué à Royallieu, près de Compiègne (Oise). Guéri, Poulaille reste à l'hôpital temporaire n° 16 et aide l'infirmière-major dans son pavillon. Passage à la commission de réforme, il est affecté dans le service auxiliaire.

1918

Convalescence de trois mois. Il rejoint le Centre divisionnaire à Saint-Maurice (Vosges), puis est envoyé à Remiremont où il passe environ un mois dans le bureau du colonel d'artillerie comme secrétaire.

Avril-septembre. Séjourne à la 52e compagnie de tirailleurs du fort de Giromagny (près de Belfort). Rencontre durant l'été le critique Frédéric Lefèvre. Puis va en Alsace où il attend sa démobilisation.

1919

Définitivement démobilisé le 15 avril (décoré de la Croix de guerre) et non repris par son patron, il effectue divers métiers : homme-sandwich, crieur de journaux, manœuvre à la gare d'Austerlitz, secrétaire à l'hôpital temporaire n° 523 à Sceaux, etc. Il tente d'intéresser revues et éditeurs à ses essais littéraires, sans succès.

1920

Il est engagé comme manœuvre à l'usine de produits pharmaceutiques Byla-Comar et Clin à Gentilly.

Juin. La première nouvelle, sans doute, de Poulaille sur la guerre (*Un homme dans l'immonde*) est envoyée pour le concours littéraire de *Clarté* (elle paraîtra en 1923 dans *le Libéré* de Nice).

Henry Poulaille à l'école Lacordaire, assis au premier rang, quatrième à partir de la droite.



Doc Centre de Cachan.


Julia Bonnet (1903-1929).

Doc Centre de Cachan.

Il s'installe dans un appartement avec sa compagne, Julia Bonnet (1903-1929), qui lui donne une fille, Georgette, née le 30 septembre 1920.

1921

Premières collaborations (un poème le 5 février) au *Cri de la banlieue* dont le rédacteur en chef est Frédéric Lefèvre. Il publie également un poème (8 avril) dans *la Vache enragée*, « *organe officiel de la Commune libre de Montmartre* », où il fait la connaissance de Tristan Rémy. Après sa rencontre avec Marcel Martinet, devenu directeur littéraire de *l'Humanité*, Poulaille collabore régulièrement à ce journal (premier texte, un conte : *Drame*, 21 et 23 décembre). C'est Martinet qui aiguillera Poulaille vers la littérature prolétarienne, incitera Lucien Bourgeois à écrire *L'Ascension* et présentera ces deux écrivains ouvriers l'un à l'autre. Poulaille et Tristan Rémy recherchent alors, à Paris et en province, d'autres écrivains d'expression ouvrière dans l'intention de former un groupe.

1922

Mars. Pour la première fois, la signature d'Henry Poulaille apparaît au bas d'un manifeste : c'est celui de l'Union internationale des artistes progressistes (diffusé en France à l'initiative de Tristan Rémy).

1923

18 février. Naissance d'un second enfant prénommé Marcel.

3 mai. Il entre aux éditions Grasset comme secrétaire du service de presse et en devient le chef de service l'année suivante.

1924

Poulaille écrit des articles pour plusieurs journaux dont *le Libertaire* et *la Revue anarchiste*.

Septembre. Grâce à Marcel Lapierre, il devient responsable de la page littéraire du journal syndical *le Peuple*, organe de la C.G.T.

Décembre. Création du Prix sans nom dont le premier lauréat est Panaït Istrati pour *Oncle Anghel* (10 janvier 1925).

1925

Janvier. Première enquête d'Henry Poulaille dans *Paris-Soir* sur le thème : « Avons-nous une culture internationale ? » (enquête et réponses reprises, entre autres, dans le supplément littéraire de *Créer* en mars).

10 février. Il publie en relation avec le prix un *Journal sans nom* (un seul numéro). Deuxième lauréat du Prix sans nom : Gaston Chérau pour *Le Flambeau des Riffault* (10 avril) ; le troisième prix ne sera pas attribué (10 juillet).

2 mai. Première conférence de Poulaille : « La littérature et le peuple », au Centre culturel roumain.

Guerre du Maroc : avec Henri Barbusse, le groupe *Clarté* et les surréalistes, Henry Poulaille signe l'appel de Barbusse aux « Travailleurs intellectuels » (« Oui ou non, condamnez-vous la guerre ? », *l'Humanité* du 2 juillet 1925) et apporte sa contribution au dossier spécial organisé par *Clarté* sur la guerre (numéro du 15 juillet). Il signe ensuite le « Manifeste des intellectuels » contre les arrestations arbitraires et la torture en Pologne (*l'Humanité* du 8 août) et, pour les mêmes raisons, la « Lettre ouverte aux autorités roumaines » (*l'Humanité*, 28 août), ainsi que le télégramme au président du Conseil de Hongrie (*l'Humanité*, 17 octobre).

Deux livres de lui paraissent chez Grasset, le roman *Ils étaient quatre* et le recueil de contes *Ames neuves*. Avec Henry-Jacques, il lance en septembre une collection de diffusion bimensuelle (10 numéros, avril-août 1926), « Le Roman », qui publie à bon marché des œuvres de Ramuz, Cendrars, Henri Pourrat, Upton Sinclair, etc.

1926

Au mois de mars, Poulaille commence dans *le Peuple* une série d'articles intitulés « Entretiens familiers : l'écrivain et l'ouvrier ». Il publie chez Grasset *L'Enfantement de la paix*.

1927

Mars. Il adhère au Comité de secours aux victimes de la famine en Chine, à celui de la défense des victimes du fascisme et de la terreur blanche (à l'initiative de Barbusse, sans l'appui des surréalistes).

Il intervient dans la campagne menée au printemps contre la condamnation de Sacco et Vanzetti.

Avril-juin. Enquête-campagne pour la levée de l'interdiction de projection du *Cuirassé Potemkine* de S. M. Eisenstein dans *la Revue européenne*.

Parution de *Charles Chaplin*, précédé d'*Un soir avec Charlot à New York* par Paul Morand, chez Grasset.

1928

Mai. Henry Poulaille signe l'appel de Barbusse contre la terreur fasciste en Italie. Enquête à son initiative dans *Mon Ciné* : « Le cinéma peut-il être considéré comme une valeur sociale ? » (mai à septembre).

9 juin. Henri Barbusse crée l'hebdomadaire *Monde* où Poulaille tiendra la rubrique « disques » jusqu'en 1930. Il publie un roman « *cinématographique* » *Le Train fou* et un recueil de contes, *Il était une fois*.

Août. Augustin Habaru prend l'initiative d'une enquête sur la littérature prolétarienne pour le journal *Monde*. Poulaille y répond : « *Je crois à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe prolétarienne...* » (13 octobre 1928).

1929

Janvier. Le Hongrois Béla Illès, au nom du Bureau international de la littérature révolutionnaire de Moscou, propose à Henry Poulaille d'organiser une section française de ce bureau (car « *Barbusse, Vaillant-Couturier et Georges Altmann n'ont rien fait de palpable...* »).

Après une longue maladie, sa compagne Julia décède (le 2 janvier) à l'âge de 26 ans. La sœur de Julia, Lucie (1912-1975), vient vivre avec lui.

27 août. Dans *l'Œuvre* paraît le « Manifeste du populisme » à l'initiative d'un professeur, Léon Lemonnier, et d'un journaliste, André Thérive. Poulaille dénoncera très vite les orientations de cette « école » littéraire.

1930

25 avril. Naissance d'un troisième enfant, prénommé Robert.

Juillet. Parution de *Nouvel Age littéraire* de Poulaille à la Librairie Valois. Cette anthologie-manifeste tente de définir une véritable littérature prolétarienne.

Novembre. La conférence des écrivains révolutionnaires se déroule à Kharkov en U.R.S.S. : le régime tente d'y planifier la littérature engagée sous l'égide des partis communistes. Le « groupe Valois » (c'est-à-dire Poulaille) sera bientôt condamné en raison de ses « *tendances fascistes* ».

1931

Poulaille fonde la revue *Nouvel Age* qui paraîtra mensuellement de janvier à décembre. Son comité de rédaction est constitué d'Henry Poulaille, Lucien Gachon, Lucien Jacques, Edouard Peisson, Eugène Dabit et Tristan Rémy. Cette revue publia non seulement des textes d'ouvriers, mais aussi des textes de Giono, Maïakovski, Ramuz, Upton Sinclair, Pio Baroja, Johan Bojer, Cendrars, Hamsun, Malraux, Victor Serge, Vildrac, Stefan Zweig... On trouve également dans *Nouvel Age* des textes sur le folklore, des chansons populaires mexicaines, égyptiennes, catalanes, russes, etc. Elle est illustrée par des œuvres de Daumier, Steinlen, André Gill, Maximilien Luce...

Août. Offensive de Paul Nizan (parti communiste) contre Henry Poulaille avec le projet de création de la revue *Crise* dont l'ambition est « *la formation d'une culture prolétarienne authentique* » ; réplique collective de l'équipe de *Nouvel Age* (septembre).

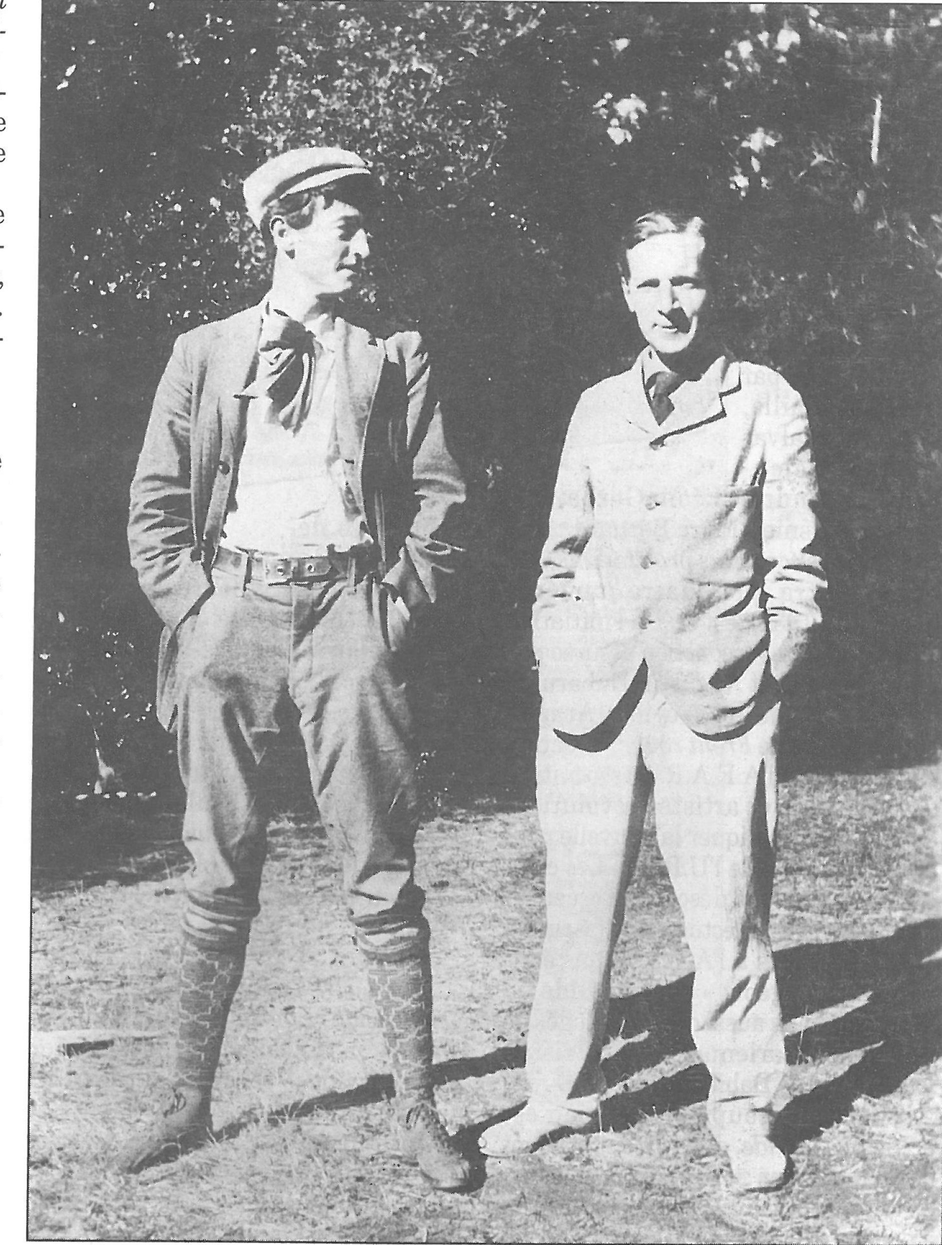
Septembre. Projet de création d'un Syndicat des écrivains prolétariens avec les personnes qui forment l'équipe de *Nouvel Age*.

Octobre. Première édition du *Pain quotidien* (1903-1906) à la Librairie Valois.

7 décembre. Débat houleux, organisé par Henri Barbusse, salle du Grand Orient sur la littérature prolétarienne ; invités d'honneur : Léon Lemonnier, Jean Guéhenno et Henry Poulaille.

1932

Janvier-mars. Les écrivains de *Nouvel Age*, qui constituent déjà un groupe de fait et qui cherchent à se distinguer des populistes bourgeois et


Fred Sterleng et Upton Sinclair (à droite) (1878-1968) en 1909.

Doc Centre de Cachan.

Comité International

contre la Répression anti-prolétarienne en Russie

Maison des Artistes, Grand'-Place 19
BRUXELLES

A l'opinion révolutionnaire mondiale

Alors que la répression contre les éléments révolutionnaires, dans les pays capitalistes et fascistes, provoque de légitimes protestations, on paraît ignorer le sort misérable, sinon le calvaire, de beaucoup de révolutionnaires authentiques en Russie.

Devant la vague de répression sans cesse grandissante en Russie et visant particulièrement des militants dont la sincérité révolutionnaire et le désintéressement sont incontestables, un « *Comité international contre la répression antiprolétarienne en Russie* » a été constitué.

Il entend dénoncer au monde révolutionnaire international les actes odieux d'un gouvernement dictatorial qui, au mépris de l'esprit de la Révolution d'Octobre, se maintient au pouvoir en exerçant la terreur policière. Celle-ci, loin de défendre un régime socialiste, sert *au contraire* à prévenir l'explosion protestataire et légitime d'un peuple contre la détresse matérielle et le despotisme.

Profitant d'un acte individuel dont fut victime Kirov, le gouvernement russe accentue violemment la répression. Selon les communiqués officiels russes, moins de 48 heures après la mort de Kirov, plus d'une centaine de personnes étaient fusillées, sans qu'évidemment une instruction sérieuse eût pu être menée. On constate que cette répression n'atteint guère les derniers représentants de la bourgeoisie et de l'aristocratie russes, mais frappe surtout les élément restés réellement fidèles à la révolution.

Parmi les *milliers* de nouvelles victimes, socialistes de gauche, oppositionnels communistes, anarchistes, se trouvent entre autres :

SANDOMIRSKI, ancien militant anarchiste, bagnard politique sous le tsarisme, ferme soutien de la politique bolchéviste au temps où elle avait encore quelque souci de représenter la révolution socialiste ;

NOVOMIRSKI, également prisonnier politique sous le tsarisme, brillant publiciste, consacrant le meilleur de son talent à la « Grande Encyclopédie Soviétique » et dont le seul crime consiste dans le refus de renier ses convictions libertaires ;

ASKAROV, prisonnier politique sous le tsarisme comme les précédents, prit une part particulièrement active à la révolution d'Octobre et connut déjà à plusieurs reprises les rigueurs de la répression gouvernementale.

Fait plus grave encore, au pays où soi-disant s'édifie le socialisme, au pays si souvent présenté comme la patrie des travailleurs du monde, les gouvernants n'hésitent pas à étendre leurs persécutions aux réfugiés politiques étrangers ayant eu le malheur de croire au droit d'asile qui leur était offert. La réaction frappe implacablement ces militants, sans égard pour leur irréprochable passé révolutionnaire. Citons quelques cas, dans le nombre :

GAGGI, militant anarchiste italien du bassin minier du Val d'Arno, réfugié en Russie depuis *treize* ans, pour échapper à une condamnation de trente ans de prison en Italie fasciste, séquestré depuis le 4 janvier dernier dans les geôles russes ;

CALLIGARIS, communiste oppositionnel, très souvent condamné en Italie, réfugié en Russie après trois ans de déportation aux îles : le voici cette fois dans les cachots du Guépéou ;

MERINI, ex-représentant des Jeunesses Communistes au Comintern, a subi la prison et la déportation pour son activité illégale en Italie ; il reprend son calvaire de prisonnier au pays où ses camarades de parti détiennent le pouvoir.

Tous ces camarades, comme des centaines d'autres, sont arrêtés et emprisonnés sans qu'il soit possible d'obtenir le moindre éclaircissement sur

pour empêcher à jamais pareilles exactions, en revendiquant :

1) *L'abolition des condamnations administratives* (c'est-à-dire sans aucune garantie de défense).
2) *L'amnistie générale pour tous les révolutionnaires emprisonnés.*
3) *La liberté pour ceux-ci, nationaux ou étrangers, de quitter le territoire russe.*

A déclencher une telle campagne, les signataires ne se dissimulent pas qu'elle suscitera de graves dissensions au sein du mouvement révolutionnaire. Mais nous sommes obligés de recourir à un geste protestataire, car nous ne pouvons abandonner de dignes camarades dont nous sommes solidaires. Et nous en rejetons toute la responsabilité sur le gouvernement russe.

C'est pourquoi nous vous demandons :

Apportez-nous votre aide effective !

Le Comité :

J. Mesnil, Han Ryner, G. Pioch, H. Gérin, E. Bauché, M. Parijanine, M. Wullens, Magdeleine Paz, R. Louzon, M. Paz, A. Prudhommeaux, Eug. Humbert, Jeanne Humbert, R. de Sanzy, Raymond Offner, Henri Poulaille, Betty Brunschwig, G. de Lacaze-Duthiers, Perrisaguet.

Belgique : Léo Campion, Gaston Derycke, Sadi de Gorter, Ernestan, Hem Day, N. Lazarevitch, I. Mat, Raoul Piron, Charles Plisnier, G. Ramen, Mil Zankin, L. Odekerken, H. Deriva, P. Drèze, L. Derivo, P. Chatelain-Tailhade.

Pierre Fontaine, F. Liebaers, War Van Overstraeten, Marah, Vandercammen, J. Frères, A. C. Ayguespaerse, Marcel Van Diest, C. Maltait.

Hollande : Gé Nabrink, Hud Madleener, Wim Jong, L. J. Botjr, Alb. de Jong, Han Kuysten, Bep Max, Wim Wessels.

Autriche : Pierre Ramus.

Suisse : L. Bertoni, Ch. Frigerio, B. de Ligt.

Espagne : A. Santillan, Fred. Montseny, Fred. Urales.

Grande-Bretagne : H. Runham Brown.

des révolutionnaires marxistes, se rassemblent sur un « Manifeste du groupe des écrivains prolétariens de langue française », signé par Henry Poulaille, Constant Malva, Tristan Rémy, Francis André, Léon Gerbe, Charles Plisnier, Marc Bernard... Un *Bulletin des écrivains prolétariens*, qui ne connaîtra que quatre numéros (mars-juin 1932), est créé à l'initiative de Tristan Rémy (rédaction assurée par Marc Bernard et Augustin Habaru).

Mars. Poulaille soutient Aragon dans l'affaire de *Front rouge*. Création en France de l'A.E.A.R. (Association des écrivains et artistes révolutionnaires) pour appliquer la nouvelle politique culturelle de l'U.R.S.S. Les communistes veulent désormais créer un front large d'intellectuels antifascistes. Sont adhérents à l'A.E.A.R. des écrivains « bourgeois » comme Gide ou Malraux, mais aussi des transfuges de l'école prolétarienne comme Tristan Rémy, Eugène Dabit ou Georges David.

Juin. Le groupe prolétarien est accueilli à *Monde*, dans un supplément de quatre pages : « Pages et documents de la vie populaire » (9 numéros de juin à octobre 1932). Poulaille participe au Comité de défense des Nègres de Scottsborough (dirigé par Francis Jourdain).

Juillet. Il organise dans les locaux de la librairie Georges Valois la Première Exposition (internationale) de littérature prolétarienne et littérature non-conformiste. Il soutient la revue *Monde* contre les attaques du parti communiste.

Publication par Poulaille, dans la collection « Cahiers bleus », du premier ouvrage de Constant Malva : *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand.*

1933

Mars. Dès l'annonce de sa seconde arrestation, Poulaille adhère au Comité pour le rapatriement de Victor Serge constitué à l'initiative de Magdeleine Paz.

Juin. Il adresse une lettre ouverte, qui recueille une quarantaine de signatures, à l'ambassade d'U.R.S.S. à Paris pour la libération de Victor Serge.

Juillet. Il lance la revue mensuelle *Prolétariat* (12 numéros). A son comité de rédaction : Henry Poulaille, Lucien Gachon, Léon Gerbe, Ludovic Massé, Edouard Peisson et Tristan Rémy.

Poulaille est à l'initiative de la lettre ouverte du comité Victor Serge à Henri Barbusse pour le sommer de prendre position.

Août. Il publie dans *Prolétariat* et soutient l'appel à la solidarité lancé par le Parti socialiste ouvrier d'Allemagne contre la terreur fasciste.

Parution du roman *Le Mas des Oubells* de Ludovic Massé chez Grasset, à l'instigation de Poulaille.

Octobre. Il rédige pour *le Peuple* un article intitulé « Sous le régime stalinien. L'affaire Victor Serge ».

1934

Février. L'extrême droite descend dans la rue et provoque de graves émeutes. André Breton rédige au nom du groupe surréaliste un « Appel à la lutte », signé entre autres par H. Poulaille, M. Martinet, J. Guéhenno...

Avril. Il signe la pétition contre l'expulsion de Léon Trotski.

1935

Parution des *Damnés de la Terre* (*Pain quotidien* II, 1917-1920, Grasset) d'Henry Poulaille.

Mars. Ouverture du Musée du soir au 69, rue Fessart, près des Buttes-Chaumont à Paris. Parmi ses fondateurs : H. Poulaille, René Bonnet, Paul Loffler, Edouard Peisson... Appel de Poulaille dans *le Peuple* : « S.O.S. Victor Serge, écrivain prolétarien déporté en Sibérie, doit être libéré ! »

Mai. Il adhère au Comité international contre la répression anti-prolétarienne en Russie, constitué à Bruxelles au mois de mars. Il signe, dans *la Révolution prolétarienne*, la protestation contre les accords Laval-Staline, puis l'appel pour une Confédération nationale de tous les adversaires de la guerre et de l'Union sacrée (*la Révolution prolétarienne*, juin 1935).

Juin. Poulaille est expulsé du Congrès international pour la défense de la culture par les communistes, lorsqu'il demande des explications sur l'arrestation de Victor Serge en U.R.S.S.

Juillet. Il lance une nouvelle revue mensuelle, *A contre-courant* (12 numéros). Parmi ses collaborateurs : Marcel Martinet, Constant Malva, Victor Serge, Ludovic Massé, etc. Poulaille adhère aux Amis du peuple chinois, comité créé en mai par Etienne Constant.

Octobre. Il signe, au moment de l'invasion de l'Ethiopie par les troupes de Mussolini, le manifeste des intellectuels de gauche en réponse au manifeste « Pour la défense de l'Occident ».

1936

4 février. Le Musée du soir déménage au 15, rue Médéah.

Parution des *Cahiers de la littérature prolétarienne* en supplément de la revue *Esprit* pendant cinq numéros (mars 1936 à septembre 1937).

A l'automne, H. Poulaille adhère au Comité pour l'enquête sur le procès de Moscou et pour la défense de la liberté d'expression dans la révolution fondé par Léon Sedov.

Il habite une « H.B.M. », avenue de Châtillon, à Vanves, aux côtés de Pierre Monatte et de Louis Lecoin.

1937

Publication de *Pain de soldat* (1914-1917) chez Grasset et, sous le pseudonyme de Hyp, d'un album de dessins pour enfants : *A la six quat'deux.*

Sous la direction d'Henry Poulaille paraît à plusieurs reprises une page entière consacrée à la littérature prolétarienne dans *le Libertaire* (18 mars, 29 avril, 25 mai) et dans *la Flèche* (30 janvier, 27 mars).

Septembre. Il effectue, dans le cadre des « Mardis littéraires » de l'Exposition universelle, une causerie sur la littérature prolétarienne au Studio des Champs-Elysées (« Quand les ouvriers écrivent »). Poulaille proteste, aux côtés d'autres « intellectuels français », contre l'assassinat d'Andrès Nin en Espagne.

1938

Mars. Il répond, avec Breton, Alain, Marcel Martinet, Jean Giono, etc., par le célèbre « Refus de penser en chœur » ou « Lignes de force », au manifeste des écrivains partisans de l'Union nationale (Aragon, Bernanos, Colette, J. Guéhenno, Malraux, Mauriac, Montherlant...)

Poulaille adhère à la Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant, constituée à l'issue du manifeste « Pour un art révolutionnaire indépendant » signé le 25 juillet 1938 par André Breton et Diego Rivera (en fait rédigé par Léon Trotski).

Septembre. Il soutient l'appel de Giono « Pour le désarmement universel ».

Poulaille publie un roman, *Les Rescapés* (*Pain de soldat* II, 1917-1920).

1939

Avril. Il signe le tract « Contre la guerre » que publient *la Révolution prolétarienne* et *la Patrie humaine*. Sur les ondes de Radio-Paris, il effectue la première d'une série de cinq conférences sur Emile Zola.

Il est nommé rédacteur en chef du mensuel littéraire *Jean-Jacques* (6 numéros, avril-juillet), qui deviendra bimensuel.

Septembre. Le Musée du soir ferme dès le début de la guerre. Poulaille signe le manifeste de Louis Lecoin « Paix immédiate ! ». Il sera l'un des rares pétitionnaires à maintenir sa signature après l'arrestation de Lecoin.

De nouveau mobilisé à la déclaration de la guerre, le 2 septembre, Henry Poulaille est affecté dans un bataillon d'artillerie à Versailles, puis au camp de Satory et, enfin, au service des réquisitions des Grandes Ecuries en attendant d'être libéré car père de trois enfants (décembre).

1942

Avril. Il est arrêté par les Allemands comme « *communiste* » (!) et interné durant cinq jours (du 28 avril au 1er mai) au camp de Royallieu, près de Compiègne (cf. 1917 !). *L'Enfant poète*, un recueil de nouvelles paraît en Belgique.

Mai-juin. Nouvelle inculpation pour le tract « Paix immédiate ! » devant le tribunal militaire de Périgueux. Il sera finalement relaxé.

Chez Albin Michel paraît le premier volume de *La Grande et Belle Bible des noëls anciens* (choix et introduction d'Henry Poulaille, trois volumes seront édités de 1942 à 1951).

1943

Poulaille publie deux anthologies : *La Fleur des chansons d'amour du XVIe siècle* et *Les Plus Beaux Noëls français.*

1944

18 février. Décès de Marcel Martinet.

Pendant l'Occupation, par amitié, Poulaille accepte de donner quelques articles portant soit sur la littérature, soit sur les traditions populaires, à des journaux collaborationnistes. A la Libération, il ne sera nullement inquiété

CONTRE la GUERRE QUI VIENT !

« M. Staline comprend et approuve pleinement la politique de défense nationale faite par la France pour maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité. »
(Communiqué Laval-Staline.)

L'importance de cette déclaration faite au ministre des Affaires étrangères de France oblige tous les militants ouvriers, soucieux de leurs responsabilités, à exprimer publiquement leur émotion et leur inquiétude.

La déclaration de Staline, accepté comme chef par une fraction importante de la classe ouvrière, compromet la lutte traditionnelle menée, depuis la Première Internationale, par les organisations ouvrières contre le militarisme et la guerre. *Elle remet en cause la leçon si chèrement payée que le mouvement révolutionnaire a tirée de la guerre de 1914.*

Le souci de ne pas nuire à l'unité d'action heureusement réalisée entre les deux grands partis prolétariens, et de ne pas retarder l'unité syndicale que l'on espère, très proche, ne peut condamner au silence des militants qui ont toujours fourni d'ailleurs des efforts patients et tenaces pour mettre fin aux luttes fratricides entre les différentes organisations et fractions du prolétariat; *car l'unité n'est ni l'abdication, ni l'étouffement.* Elle laisse à chaque prolétaire le droit de penser librement, elle lui impose le devoir de parler franchement à ses camarades d'atelier et de combat.

Nous ne pouvons donc accepter toute politique qui aboutirait, directement ou indirectement, à river les exploités aux exploiteurs, à faire partager aux ouvriers et paysans français les responsabilités des maîtres de l'industrie et de la finance auxquels, pour le passé comme pour l'avenir, aucune solidarité ne peut les lier. NOUS NOUS REFUSONS A CHOISIR ENTRE LES IMPERIALISMES QUI SE DISPUTENT LE MONDE. Il n'y a pas, pour nous, de bons ou de mauvais impérialismes, des impérialismes pacifiques et des impérialismes belliqueux, des peuples loups et des peuples agneaux. Tout impérialisme, quelles que soient sa couleur, son évolution, les variations de sa politique, les hypocrisies de sa propagande, demeure, pour tous les travailleurs, un ennemi qu'il faut combattre et abattre.

Prolétaires français, nous n'oublions pas notre tâche particulière, notre devoir impérieux, de lutter chez nous, contre notre ennemi national, et pour cela définir les responsabilités propres de notre impérialisme, de notre bourgeoisie, dans la situation actuelle. *Par sa politique de maintien des traités de 1919 qui ont balkanisé l'Europe, par son refus d'accepter tout projet sincère de désarmement, par sa politique coloniale inique et sanglante, par son militarisme claironnant et provocant, le capitalisme français — ses banquiers, ses industriels, ses militaires — prépare la prochaine guerre;* IL A FAVORISE LE DEVELOPPEMENT DE TOUS LES NATIONALISMES, IL A CONTRIBUE A LA VICTOIRE DE HITLER.

Il est évident que tout ralliement de notre part à la guerre qui vient impliquerait l'union — sous les drapeaux — avec nos propres éléments fascistes et par consé-



Henry Poulaille avec, à sa droite, Armand Ziwes, préfet de police, lors de l'attribution du prix des Bouquinistes.

Doc Centre de Cachan.

vu les sujets peu compromettants de ses articles.

1945

Novembre. Poulaille édite une luxueuse revue chez Grasset, *Maintenant* (10 numéros), avec d'anciens membres du groupe des écrivains prolétariens (René Bonnet, Ludovic Massé, Lucien Bourgeois, Tristan Rémy) et de jeunes auteurs (Michel Ragon, Jules Mougin).

1946

Michel Ragon anime la revue prolétarienne *les Cahiers du peuple*, à laquelle collaborent Poulaille, Bonnet, Teulé, Prugnot, etc.

Henry Poulaille et Arnold Van Gennep publient *le Folklore vivant*, « *cahiers internationaux d'art et de littérature populaires* ».

En collaboration avec Régine Pernoud, il fait paraître une nouvelle anthologie : *Les Chansons de toile du XIIe siècle*.

1947

Parution d'*Il était une fois... 80 contes de tous les temps et de tous les pays*, présenté par H. Poulaille et R. Poirier (Gründ).

1948

La revue *Maintenant* cesse de paraître après un numéro double (9-10) consacré au centenaire de la Révolution de 1848. Séjours à Alost (Belgique) chez L. Roelandt, puis à Lisbonne chez Ferreira de Castro. Hormis quelques voyages antérieurs en Belgique et en Suisse, ce sont les deux seuls séjours d'Henry Poulaille hors de France.

1949

En janvier, Poulaille dirige avec l'ethnologue Van Gennep *la Nouvelle Revue des traditions populaires* (10 numéros).

1950

Il s'installe à Palaiseau, avec Florence Littré, dans la maison des Delesalle.

1954

22 avril. Poulaille reçoit le prix des Bouquinistes d'un montant symbolique d'un franc.

1956

26 mars. Il est mis à la retraite, après trente-trois ans d'activité, par Bernard Privat (nouveau responsable des éditions Grasset).

31 mars. Les éditions Grasset sont absorbées par le groupe Hachette.

1957

Prolongeant un travail entamé par Pierre Louÿs pendant les dernières années de sa vie, Poulaille publie *Corneille sous le masque de Molière* où il dénie à Molière la paternité de ses grandes pièces.

1960

Henry Poulaille signe la préface (« Le droit à l'établi ») de l'ouvrage de Paul Feller, *Nécessité, adolescence et poésie* (« *catalogue bio-bibliographique* » de 850 auteurs-travailleurs manuels).



Hélène Patou (1903-1977).

Doc Centre de Cachan.

Le gouvernement respectera ses engagements

Les objecteurs de conscience obtiendront incessamment leur statut et Louis Lecoin ne sera pas contraint à recommencer la grève de la faim ; ainsi le désirent ardemment ces personnalités qui viennent d'écrire, à ce propos, au Président de la République et au Premier Ministre ; ainsi le souhaiteront de tout leur cœur, nous n'en doutons pas, ceux qui liront ce document. — Le Comité de Secours aux Objecteurs de Conscience.

Fin février 1963.

A Monsieur le Président de la République,
A Monsieur le Premier Ministre.

Messieurs,

Une dette à court terme a été contractée par le gouvernement français, voilà de longs mois déjà, qui reste toujours impayée malgré le caractère sacré qui l'entourait.

Qu'il s'écoule quelque temps encore et un engagement solennel, pris publiquement, n'aura pas été tenu.

En juin 1962, un homme se laissait mourir de faim pour attirer l'attention du monde — et la vôtre en particulier — sur le sort qui était jusqu'alors réservé aux objecteurs de conscience.

Certes, il ne suffit pas de faire courageusement la grève de la faim pour avoir raison envers et contre tous. Et le gouvernement avait le droit de ne pas entendre la protestation muette qui partait d'un lit d'hôpital.

Mais votre gouvernement ne fit pas la sourde oreille. Il se montra humain — beaucoup d'entre nous disent même qu'il fut juste — en promettant formellement à Louis Lecoin qu'un projet de loi concernant le statut de l'objection de conscience serait soumis en juillet, en vue d'adoption, au vote du Parlement.

Effectivement, les députés ont été appelés à se prononcer sur ce sujet. Pressés d'aller aux champs, ils nous déçurent : ils remirent le débat et le vote à une date ultérieure.

L'affaire devait être évoquée à la session parlementaire suivante, et favorablement réglée. Il n'y eut pas, on sait pourquoi, de vraie réunion des Chambres en automne.

Et nous voici bientôt au printemps — ainsi tout l'hiver le Parlement aura siégé sans que le gouvernement ait paru penser à cet engagement qui nous intéresse tous à divers titres.

Monsieur le Président de la République, Monsieur le Premier Ministre, ne laissez pas contester votre parole, nous vous le demandons respectueusement, instamment.

Pour en finir avec ce douloureux problème, faites déposer un projet de statut acceptable par les objecteurs, un projet qui ne les laisse à aucun prix sous le contrôle militaire.

Louis Lecoin ne doit pas avoir à recommencer un jeûne périlleux qui risquerait d'être mortel pour lui cette fois, même si vous l'abrégiez vite par une décision heureuse. Prenez-la dès maintenant cette décision ; tout de suite si possible ; au plus tôt en tout cas. Elle vous honorera.

Après les Etats-Unis, après l'Angleterre, après l'Allemagne, donnez un statut valable aux objecteurs présentement prisonniers et à ceux qui, demain, se réclameront de la même idéologie. Ce n'est pas les approuver que ne vouloir pas les emprisonner. C'est, tout au plus, s'incliner devant une idée qui est héroïquement soutenue et mise en avant.

Avec nos remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Président de la République, Monsieur le Premier Ministre, nos civilités.

Celles et ceux qui ont signé

Le Père AVRIL ; Marcel AYME ; D'ASTIER DE LA VIGERIE; Colette AUDRY; prêtre Jean ANDRIEU ; Jean AURENCHE ; pasteur ATGER ; Claude AVELINE ; AULONG, secrétaire de la F.E.N. ; professeur Jacqueline ANSART ; P. ANSART, du C.N.R.S.; Père ALAIN; AUTANT-LARA; Robert BARRAT ; André BARSACQ ; Me BADENTER; Jacques BAR; pasteur BARBAROUX; Pierre André BEAUGE; Me Théo BERNARD; Luc BERIMONT; Julien BERTHEAU; BERTHELOT, professeur à la Faculté de Paris; P.-V. BERTHIER; abbé BIARD; Dr BIOT; prêtre BEZIAF; Bernard BLIER; Marc-André BLOCH, professeur à la Faculté de Caen; Me André BLUMEL; André BOLL; Me BOMPARD; Ch.-Aug. BONTEMPS; Roger BORDIER; Pierre BOST; Janine BOUISSOUNOUSE ; Pierre BOUJUT ; Claude BOURDET; pasteur BOUTTIER; Georges BRASSENS; Pierre BRASSEUR; pasteur BRUSTON; BUVAT, professeur à la

Doc Centre de Cachan.

1963

Février. Il signe la « Lettre au président de la République » de Louis Lecoin pour la reconnaissance du statut d'objecteur de conscience (*Liberté*, 1er mars 1963).

1966

Séparé de Florence Littré, il rencontre et vit avec Hélène Patou (1903-1977), une libertaire, amie de Rirette Maitrejean (ancienne compagne de Victor Serge).

1967

20 mai. Des « compagnons du Musée du soir » organisent un repas à Paris pour fêter, avec quelques mois de retard, ses soixante-dix ans.

Première tentative pour créer une association des Amis d'Henry Poulaille.

1970

Avril. Poulaille publie *Mon ami Calandri* aux éd. Spartacus.

1973

Il quitte Palaiseau pour habiter dans une cité de Cachan.

1974

Les éditions de l'Amitié par le livre publient un inédit de Poulaille, *Ahasvérus dans l'anonymat glorieux*.

1975

Décès de Lucie Bonnet, sa seconde femme.

Il est parmi les signataires du Comité international pour la libération de Léonid Pliouchtch (*Nouvel Observateur*, octobre 1975).

Parution d'un numéro spécial de la revue *Entretiens* sur Henry Poulaille.

1977

Décès du fils d'Henry Poulaille, Marcel, et d'Hélène Patou.

1978

Il rencontre Madeleine Ricaud qui réalise pour France Culture une émission en deux parties qui lui est consacrée, avec des extraits du *Pain quotidien* et des *Damnés de la terre* (diffusion en janvier et février 1979, dans la série « La Certaine France de mon grand-père »).

En mai, Poulaille participe avec le peintre Vlady (fils de son ami Victor Serge) à une émission de France Culture consacrée à l'écrivain dissident (diffusion le 12 janvier 1979).

1980

Mars. Hospitalisation à Paris, à la Cité universitaire.

30 mars. Décès.

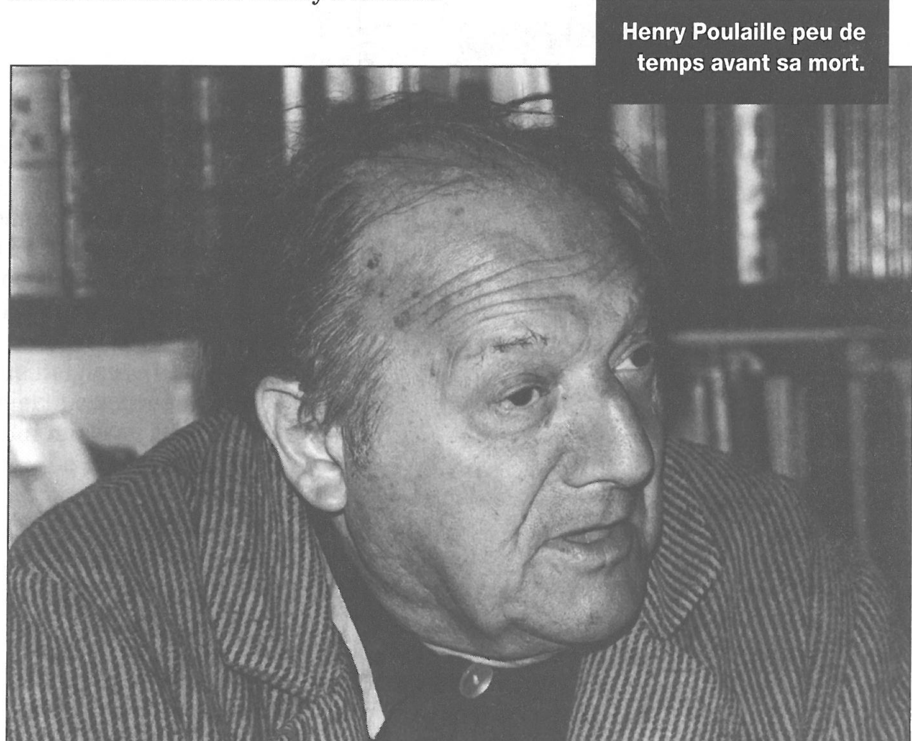
3 avril. Obsèques à Cachan.

Juin. Parution aux éditions Stock d'un inédit d'Henry Poulaille : *Seul dans la vie à 14 ans* (1911-1914).

1988

8 octobre. Création de l'association des Amis d'Henry Poulaille (en février 1989 paraîtra le premier numéro des *Cahiers*).

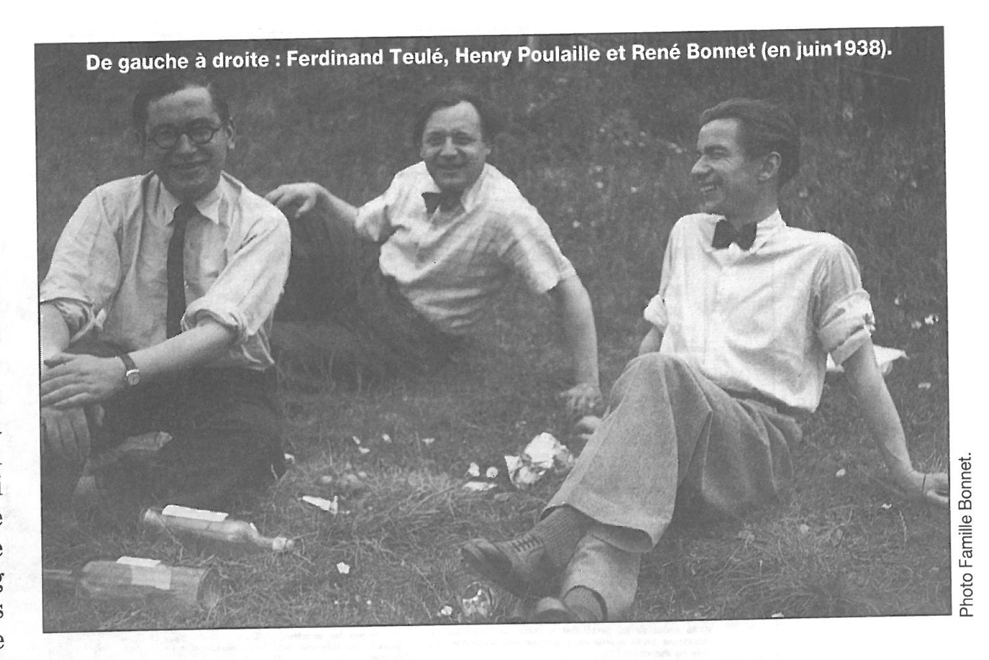
La rédaction



Henry Poulaille peu de temps avant sa mort.

Doc J.-P. Canon.

René Bonnet



De gauche à droite : Ferdinand Teulé, Henry Poulaille et René Bonnet (en juin 1938).

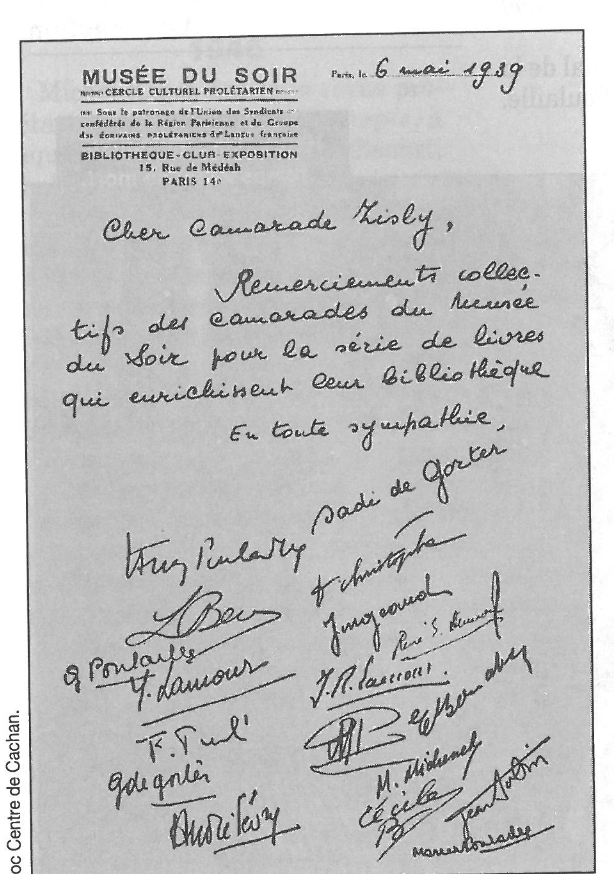
Photo Famille Bonnet.

« *A PRES avoir lu votre livre* Nouvel Age littéraire, *j'ai donc écrit les quelques lignes que vous trouverez ci-jointes puis, réfléchissant, je me suis dit :* "Pourquoi ne les enverrais-je pas à Henry Poulaille qui est un ancien ouvrier, comme je le suis ?" » C'est ainsi que René Bonnet (1905-1988) s'adresse pour la première fois à Henry Poulaille en mai 1931. Fils d'un scieur de long et d'une femme de ménage, il s'est très tôt assigné une discipline intellectuelle qui le distingue de la plupart de ses camarades charpentiers. Lire, écrire, lorsqu'on est ouvrier, c'est d'abord engager une interminable lutte contre la fatigue, veiller tard après le travail pour engranger ce savoir que la division de la société en classes manuelle et intellectuelle entend lui refuser : la « *nuit des prolétaires* », selon l'expression de J. Rancière.

Il ne suffit pas d'apprendre, il faut partager, et vite : « *Nous devons donc intéresser un lecteur fatigué et qui souvent ne peut lire que dans le métro et dans le train... Si nous réussissons à l'intéresser, il sera disposé à faire un effort* » (lettre de R. Bonnet à R. Messac, 7 avril 1933).

« *En 1932, je fis la connaissance d'Henry Poulaille, auquel je montrai mes notes et réflexions. Il me dit à peu près ceci :* "Ce que tu écris là d'autres l'ont déjà écrit ou l'écriront mieux que toi. Tu devrais plutôt faire des récits sur ton métier, sur la vie des charpentiers". *J'écoutai les conseils de mon ami qui ne me ménagea pas ses encouragements* » (réponse de R. Bonnet à l'enquête de R. Ninck). C'est entre ces deux hommes le début d'une amitié qui jamais ne se démentira. Ensemble, il bâtiront cette expérience inédite que fut le Musée du soir, entre 1935 et 1939. René Bonnet y joue un rôle central, participant à la collecte des livres, assurant les permanences, l'organisation des conférences...

Après la captivité, l'après-guerre est la période des réalisations littéraires. Ce fut d'abord *A l'école de la vie* en 1945, récit des années d'apprentissage, de la vie de chantier. Puis la redécouverte de ses racines paysannes, son *Enfance limousine* (1954), retracée au fil des jours de paix et des jours de guerre des années 1910-1920. On retrouve l'influence de la vie rurale dans *Veillée limousine* (1951), pièce en un acte, où se nouent les amours paysannes. *Petite histoire de la charpenterie et d'une charpente* (1960) prolonge la description du monde du travail : il s'agit à nouveau d'un récit d'initiation, mais cette fois l'auteur est devenu un professionnel aguerri. Il prend en charge un jeune apprenti et les leçons qu'il lui donne sont l'occasion de transmettre au lecteur quelques-unes des lois de son métier. Enfin *Contes de la ville et de la campagne* (1982) réalise sur un mode plus littéraire une synthèse des deux sources d'inspiration de son écriture : les racines rurales et l'expérience de l'ouvrier charpentier qu'il fut toute sa vie.



MUSÉE DU SOIR
CERCLE CULTUREL PROLÉTARIEN
Sous le patronage de l'Union des Syndicats confédérés de la Région Parisienne et du Groupe des écrivains prolétariens de Langue française
BIBLIOTHEQUE-CLUB-EXPOSITION
15, Rue de Médéah
PARIS 14e

Paris, le 6 mai 1939

Cher Camarade Zisly,

Remerciements collectifs des camarades du Musée du Soir pour la série de livres qui enrichissent leur bibliothèque.

En toute sympathie,

Sadi de Gorter

Lettre de remerciement des animateurs du Musée du soir pour un don d'ouvrages.

Doc Centre de Cachan.

Frédéric Muller

Bibliographie

Cette bibliographie très complète a été conçue grâce aux travaux de Jean Prugnot (1), revus, corrigés et complétés par Patrick Ramseyer (2).
A part exceptions, nous nous sommes contentés d'indiquer la première édition des ouvrages et de simplifier les indications.
On peut donc avec profit se reporter aux articles référencés en notes.

ŒUVRES EDITEES

Romans

Ils étaient quatre, éd. Grasset, 1925.
L'Enfantement de la paix, éd. Grasset, 1926.
Le Train fou, « roman-film », éd. Grasset, 1928.
Le Pain quotidien (1903-1906), Libr. Valois, 1931.
Les Damnés de la terre (1906-1910), éd. Grasset, 1935.
Pain de soldat (1914-1917), éd. Grasset, 1937.
Les Rescapés (1917-1920), éd. Grasset, 1938.
Ahasvérus dans l'anonymat glorieux, Les Editions du Midi/L'Amitié par le livre, 1974 (illustrations de Robert Laurent).
Seul dans la vie à 14 ans. Le feu sacré (1911-1914), éd. Stock, 1980 (préface de Michel Ragon).

Contes et nouvelles

Ames neuves, éd. Grasset, 1925 ; comprend : *La Petite Fille et les perles d'arc-en-ciel, La Baba-Yaga, Les Confettis, Drame, S'étourdir, La Guerre, L'Heureux Rêve, Noël chez les orphelins, La Maternelle, Misère, Les Garnis, L'Enfant et la vie, La Belle Histoire des vagues folles.*

Il était une fois..., « *Livre de lecture pour les enfants qui ne veulent pas apprendre à lire* », éd. des Portiques, 1928.

A la six quat'deux (sous le pseudonyme de Hyp), album de dessins chiffrés, précédé de *L'Enfant qui n'aimait pas les chiffres*, conte, éd. Grasset, 1937.

L'Enfant poète, éd. de la Nouvelle Revue Belgique, 1942 (avec six illustrations de Marcelle Meunier) ; comprend : *L'Enfant poète, Dialogue sur une ombre, Bal musette, Bébé à la plage, L'Enfant qui écoutait les herbes, La Danse des rêves devant l'amour.*

H.P./René Poirier, *Il était une fois*, « *Quatre-vingts Contes de tous les temps et de tous les pays* », éd. Gründ, 1947.

(1) Jean Prugnot, « Bibliographie », Entretiens n° 33 « Henry Poulaille », éd. Subervie, 1974.
(2) Patrick Ramseyer, « Bibliographie de référence », Cahiers Henry Poulaille n° 1 (1989) et n° 6 (1993) ; « Bibliographie des écrits d'Henry Poulaille sur le cinéma » (en collaboration avec J.-P. Morel), Cahiers Henry Poulaille n° 2/3 (1990), éd. Plein Chant.

VIENT DE PARAITRE
Henry Poulaille. — PAIN DE SOLDAT.
Un volume in-16 jésus de 508 pages . . . . 24 fr.
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR, 61, rue des Saints-Pères, PARIS - VIe

La guerre. Non pas comme beaucoup l'ont vue, dans un lyrisme enthousiaste, pathétique ou atroce; mais dans sa réalité quotidienne : vue dans le déroulement des petits faits auxquels elle donne une couleur particulière. C'est la guerre du soldat, pas un soldat littérateur, pas un soldat homme d'action; mais ce soldat étant un homme comme beaucoup d'autres, pris dans le peuple, ce menu peuple anonyme dans lequel il plaisait à Péguy de se replonger pour se perdre. Ce soldat c'est Magneux, Louis Magneux, le fils du héros du *Pain quotidien*. Il est commis pharmacien au début de la guerre chez les Jacob. Il est de la classe 16, il va donc passer les années 14 et 15 comme commis pharmacien et il aura une vue directe, réaliste, de l'écho de la guerre chez les gens de Paris dont ses patrons et leurs clients sont très représentatifs. D'abord tout le monde est dérouté, puis petit à petit tout le monde s'est « installé dans la guerre tant bien que mal, la révolte n'étant plus possible, les plaintes inutiles ». Et voilà indiqué le son que rend *Pain de soldat*, c'est l'installation des civils dans la guerre et c'est l'installation des soldats dans la guerre.

La première partie que Poulaille intitule *Le pain blanc le premier*, c'est Paris, la caserne et le camp d'instruction. La seconde, c'est la vie des tranchées, *La mort au jou*[...]

Jamais, je crois, n[...] vérité et de vraisemb[...] pensées du « soldat ». [...] au Chemin des Dame[...] bien tels qu'ils sont [...] qu'allant au repos, il[...] acceptent qu'un tel [...] manille, ils pensent [...]

Poulaille a fait u[...] écrits dans cette lang[...] L'horreur de la guerr[...] préconçu, mais par l[...] fin de compte, un li[...] est, égoïste, frivole, [...] humaine des mutine[...]

Ainsi, probableme[...] vingt ans, somme tou[...] car il n'est pas besoi[...] rieur même de chacu[...] manière dont tous le[...] rente, s'habituent a[...] cela... et pourquoi el[...]

VIENT DE PARAITRE
Henry Poulaille. — LE PAIN QUOTIDIEN, roman.
Un volume in-8 couronne. . . . . 15 fr.
EDITIONS BERNARD GRASSET, 61, Rue des Saints-Pères. — PARIS-VIe

Le Pain Quotidien est une des peintures les plus fidèles, les plus complètes qu'on ait données du monde ouvrier.

Une pensée qui me paraît juste dit que « la politique divise et que l'art unit ». Il est extrêmement souhaitable en effet que des œuvres venant de milieux divers enrichissent notre connaissance de l'homme. De « A la recherche du temps perdu » au « Pain Quotidien » quelle prodigieuse diversité humaine, et quelle non moins étonnante unité sous l'accidentel.

Henry Poulaille avec *Le Pain Quotidien* nous apporte les premiers fruits d'une œuvre de longue haleine où, autour d'une famille, tout un peuple ouvrier vient se grouper et dont on devine l'ampleur qu'il va prendre à celle qu'il atteint déjà.

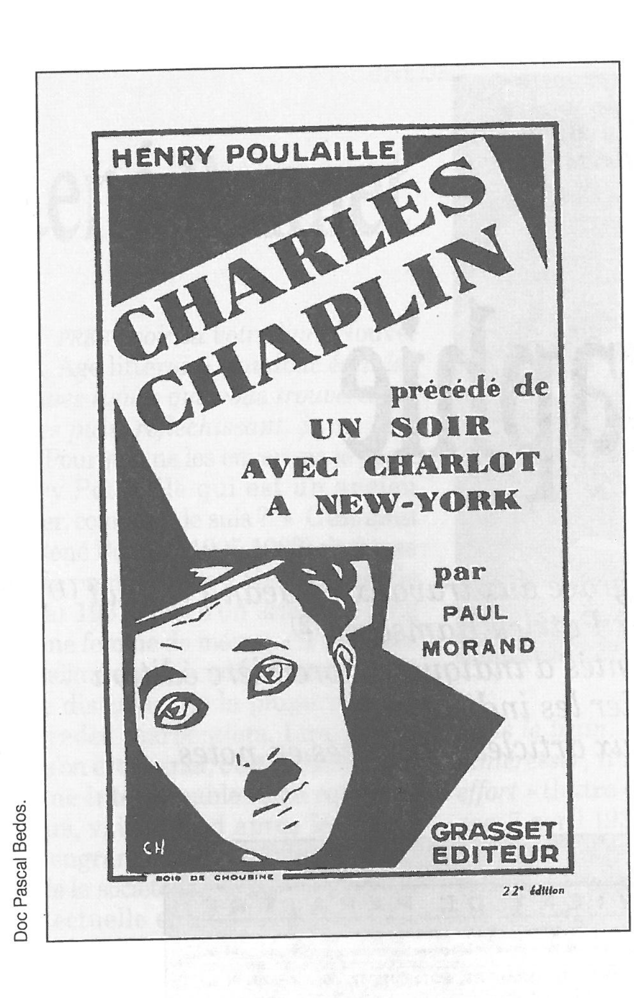
Toute une maison ouvrière vit sous nos yeux. Les misères et les joies de ceux qu'elle abrite sont décrites avec un mouvement, une réalité, dont je vois bien peu d'exemples. Et l'une des richesses — de celles qui contribuent à donner à l'œuvre de Poulaille son accent unique — c'est la joie : à travers les vicissitudes de ces existences constamment menacées, et trop souvent atteintes, dans ce qui est le plus indispensable à l'homme, on sent jaillir et couler sans cesse cette santé allègre des âmes simples, vigoureuses.

D'autre part, les sombres peintures de ces vies misérables sont éclairées par cette lumière qu'est le sentiment de solidarité de classe que l'on retrouve à chaque instant dans l'œuvre de Poulaille, par l'espoir d'un monde meilleur qui anime jusqu'aux plus naïfs de ces personnages où ils auront enfin droit aux richesses qu'ils créent. Même s'il ne s'exprime pas en paroles on le sent présent, cet espoir qui forme une sorte de courant souterrain au-dessous de l'œuvre elle-même, et la baigne, et la porte vers son but naturel. C'est lui qui l'allège de tout ce que tant de détresse matérielle pourrait avoir d'étouffant. Il prend corps de loin en loin dans de magnifiques révoltes qui donnent au *Pain Quotidien* son sens profond, véritablement prolétarien, le dégageant d'une seule envolée du pittoresque social pour le replacer dans son cadre réel.

Tous ceux qui pensent que la manière de vivre propre à des millions d'êtres ne saurait être négligeable pourront se pencher sur ce livre avec la certitude d'y trouver l'expression fidèle, vivante, de la majorité de la classe ouvrière française, ils reconnaîtront des Magneux, des Radigond, à chacun de leurs pas dans les quartiers populaires; pour les autres, ils seront en pays ami, parmi ceux de leur sang, de leur race, et pourront mettre sur chacun de ces visages des noms qui leur sont chers.

MARC BERNARD.

Docs Robert Poulaille.



Doc Pascal Bedos.

Essais, anthologies et contributions diverses

Pour ou contre C.-F. Ramuz, textes réunis par Henry Poulaille, Cahiers de la Quinzaine/éd. du Siècle, 1926.

Charles Chaplin (précédé de Paul Morand, *Un soir avec Charlot à New York*), éd. Grasset, 1927.

Charles-Louis Philippe, le populisme et la littérature prolétarienne, Libr. Valois, *Cahiers bleus* n° 55, mars 1930.

L'Age ingrat du cinéma, Librairie Valois, *Cahiers bleus* n° 78, nov. 1930.

Nouvel Age littéraire, Libr. Valois, 1930 ; éd. Plein Chant, 1986 (fac-similé, postface de Jean-Paul Gaschignard).

H.P./Charles Wolff, *Le Disque à l'école*, Libr. Valois, *Cahiers bleus* série Tellière n° 14, juin 1932.

La Littérature et le peuple (causerie faite le 16 mars 1937), *Place à la vie, La Littérature prolétarienne*, in *les Humbles* n° 12, 22e série, déc. 1937.

La Grande et Belle Bible des noëls anciens — tome I : du XIIe au XVIe siècle, éd. Albin Michel, 1942 ; tome II : XVIIe et XVIIIe siècles, éd. Albin Michel, 1949 ; tome III : *Noëls régionaux et noëls contemporains*, éd. Albin Michel, 1951.

Les Plus Beaux Noëls français, choix et avant-propos d'Henry Poulaille, éd. Albin Michel, 1943.

La Fleur des chansons d'amour du XVIe siècle, éd. Grasset, 1943.

Almanach de la feuille blanche (la couverture porte : *Almanach des compagnons de la feuille blanche*), textes réunis par Henry Poulaille, préface de Marius Péraudeau, éd. Elzévir, 1946.

H.P./Régine Pernoud, *Les Chansons de toile du XIIe siècle*, éd. J. Rogers, 1946 (illustrations de Joëlle Desternes).

L'Esprit populaire. Les chansons de 1848, éd. R. Jac Damase et Fumeron, 1948.

Eros, épines et roses, textes choisis par Henry Poulaille (illustrations d'André Hubert), éd. de l'Odéon, 1949.

H.P., « La Sérénité de Fernand Maillaud » (pp. 123-137), in *Témoignages et souvenirs sur Fernand Maillaud, le sens de sa vie et de son œuvre*, éd. Maintenance régionaliste du Centre, 1949.

Pierre Corneille, *Tartuffe ou la Comédie de l'hypocrite*, présentation et préface d'Henry Poulaille, éd. Amiot-Dumont, 1951.

Article non signé, « Aimé Pache, peintre vaudois » de C.-F. Ramuz in *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays. Histoire, philosophie, musique, sciences*, éd. Laffont, 1952 (vol. 1, pp. 41-42).

H.P., « Souvenirs sur Lucien Bourgeois » (pp. 18-23), in *Lucien Bourgeois, témoignages et souvenirs*, éd. Cercle culturel Lucien-Bourgeois, 1957.

Corneille sous le masque de Molière, éd. Grasset, 1957.

La Bible des noëls anciens, des origines au XVIe siècle, Club des éditeurs, 1958.

Témoignage d'Henry Poulaille (pp. 54-55) in *Jean Flory, 1903-1961*, Imp. J. Zichieri, 1962.

Mon ami Calandri, éd. Spartacus, série A, n° 37, avril 1970.

Joseph Lacasse par lui-même et par Maurits Bilcke, Roger Bordier, Jacques Meuris et Henry Poulaille, Fonds Mercator (Anvers), 1974.

Louis Nazzi, 1885-1913. Un précurseur de la littérature prolétarienne, textes choisis et présentés par Henry Poulaille, éd. Plein Chant, 1976.

Disques

Libido, « *Anthologie de 25 siècles de poésie et de chansons érotiques* », coffret de huit disques, L'Art de la discothèque, 1957.

Cinéma (scénarios)

Le Maître du monde, publié en feuilleton (4 livraisons) in *La Grande Revue*, Paris, nov. 1926, déc. 1926, janv. 1927, fév. 1927.

Le Train fou, trad. et adapt. par E. Jolas et E. Paul, publié in *Transition* n° 2 (revue de langue anglaise éditée à Paris), mai 1927.

Un fait divers, publié in *La Revue mondiale* n° 188, Paris, janv. 1929.

Samedi soir, publié in *La Courte-Paille* n° 7/8, Paris, mars-avril 1930.

Radio

Réveillon chez la blanchisseuse, réalisé à la T.S.F. par Charles Dullin.

Correspondance

Constant Malva, *Correspondance*, éd. Labor, Bruxelles, 1985 (préface de Michel Ragon).

ŒUVRES INEDITES

Romans

Paternité tardive (1918).

Daisy Made, poste restante (1919).

L'Envers du miracle (1923).

Sangor, la vie ouvrière dans une usine de produits chimiques (1924).

Vivre sa vie (*Le Pain quotidien* III, 1911-1914).

Contes

Les Cariatides.

Quand les enfants étaient des enfants.

Aux lisières de la mort.

Contes divers.

Théâtre

L'Assassinat par guérison (drame en cinq actes, 1920).

Essais

Qui est Molière ? « Expertise du théâtre signé Molière pièce par pièce » (8 vol.).

Pierre Louÿs : dossier Corneille-Molière.

*Publication de l'*Histoire comique de Francion *du comte de Cramail attribuée à Sorel.*

Hector Malot.

Louis Hémon.

Adolphe Retté (1920).

Histoire de l'imprimerie et du livre.

La cinégraphie allemande (avec Nadine Daniloff).

Le cinéma muet (avec Marcel Lapierre).

Henny Porten.

Les origines littéraires de la chanson.

La religion médicale.

Pasteur ou Béchamp ?... Non, Raspail !

Souvenirs

1910-1923 (1 vol.).

Anthologies

Huit siècles de chansons françaises (2 vol.).

Florilège des complaintes françaises.

L'Enfer de la chanson à Montmartre.

L'Enfer de la chanson au quartier Latin.

Anthologie du conte gaulois (XVIe-XVIIIe siècles).

Les Chansons d'amour : XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles (3 vol.).

Anthologie de la poésie érotique.

Poésie

Florilège poétique.

Cinéma (scénarios)

Un soir à la fête (avec Nadine Daniloff), 1926.

Drame intime (s.d.)

Chez les Méric (s.d.)

Anneaux de fiançailles, donné à Jean Vigo (v. 1930).

L'Enfant perdu ou Au fil de l'eau, acheté par Jean Choux, 1932.

C'est la vie, demandé par Yvette Guilbert, 1938.

Opéra

La Vie, la mort, écrit pour Edgar Varèse, 1933.

Doc Centre de Cachan.

ŒUVRES TRADUITES

1. En allemand :

Ils étaient quatre, en feuilleton dans le *Frankfurter Zeitung* en 1927 (présentation de Walter Heiss, trad. de Anna Gutmann) ; en feuilleton dans le *Stuttgarter Zeitung* en 1953 (trad. de Rudolf Caltofen).

L'Enfantement de la paix, trad. de Lina Friedlaender-Frender, avec une préface de Heinrich Mann, Berlin, Vienne et Leipzig : Paul Zsolnay, 1927.

Ames neuves, trad. de Lina Friedlaender-Frender, Berlin : Weltgeist Bücher, 1928.

(*) *Charles Chaplin*, trad. de Lily Ackermann, Potsdam, 1930 ou 1931 [?].

Le Pain quotidien, trad. de Ferdinand Hardekopf, Zurich, Prague : Büchergilde Gutenberg, (s.d.) [1938] ; trad. de Jürgen Schüddekopf, Berlin : Weiss, (s.d.) [1948] ; même éd. que la précédente, Iena : Arbeitsgemeinschaft Thüringer Verleger [1948].

2. En bulgare :

Le Pain quotidien, paru en feuilleton dans le quotidien *Poteda* (Sofia) en 1935.

3. En danois :

(*) *Le Pain quotidien*, trad. de Clara Hammerich, Copenhague, 1938.

4. En espagnol :

Charles Chaplin, trad. de Pedro Pellicena, Madrid, ed. Biblos, 1927.

Le Pain quotidien, trad. de Herman del Solar, Santiago (Chili), ed. Ercilla, 1938.

5. En hongrois :

(*) *Ils étaient quatre*, 1927.

Le train fou, trad. de Eugene Krammer, Berlin : Ludwig Voggenreiter, 1928.

Le Pain quotidien, extrait traduit par P.-A. Loffler, dans *Korunk* (revue hongroise paraissant en Roumanie), janv. 1932.

6. En italien :

Le Pain quotidien, trad. de Camillo Sbarbaro, Milan, Vérone : Mondadori, 1949.

Les Damnés de la terre, trad. de Aldo Borlenghi, Milan, Vérone : Mondadori, 1949.

7. En néerlandais :

L'Enfantement de la paix, trad. de Marie W. Vos, Amsterdam, 1933.

Le Pain quotidien, trad. de Marie W. Vos, Amsterdam : N.V. de Arbeiderspers, 1935.

8. En polonais :

(*) *Le Train fou*, trad. de Stella Olgierd, Varsovie, 1931.

9. En russe :

Ames neuves, trad de Georges Naschatyr, Moscou : izd. Ogonek, 1927.

L'Enfantement de la paix, trad. de K. I. Warsavskaja, Leningrad : izd. Priboj, 1927.

Charles Chaplin, trad. de E. Arnoldi, Moscou : ed. Tea-Kino, 1928.

Le Train fou, trad. de Georges Naschatyr, Moscou, Leningrad : ed. Moskovski Raboci, 1928 (préface de Panaït Istrati) ; trad. de V. S. Valdman, Leningrad : izd. *Krasnaja Gazeta* (*le Journal rouge*), 1928.

10. En tchèque :

(*) *Ils étaient quatre*, trad. de Antonin Horsky, Prague, 1926.

L'Enfantement de la paix, trad. de Viliam Kun, Prague : Zrozeni Minu, 1928.

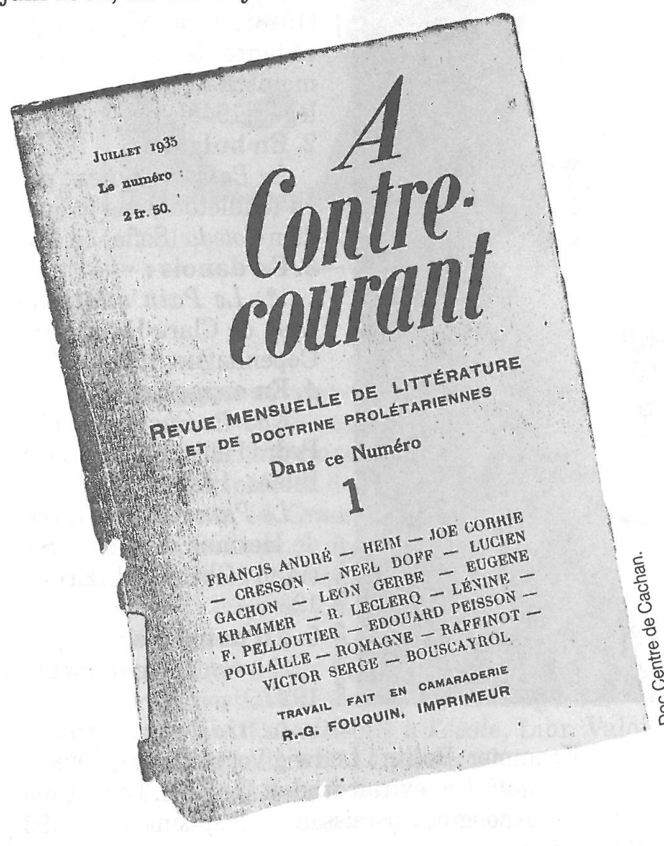
PERIODIQUES

Périodiques dirigés par Henry Poulaille

Le Journal sans nom, 1 numéro, 10 février 1925.

Nouvel Age, 12 numéros, janvier à décembre 1931, Librairie Valois.

Bulletin des écrivains prolétariens, 4 numéros, mars à juin 1932, éd. J. Flory.



Doc Centre de Cachan.

Prolétariat, 12 numéros, de juillet 1933 à juillet 1934, éd. J. Haumont.

(*) *Le Petit Bara*, 1934-1935.

A contre-courant, 12 numéros, de juillet 1935 à octobre 1936, éd. R.G. Fouquin.

Jean-Jacques, 6 numéros, d'avril à juillet 1939 ; directeur : Georges Aurusse, rédacteur en chef : Henry Poulaille.

L'Equipe des arts et des lettres, 3 numéros de mai à juillet 1939 (en collaboration avec Joseph Lacasse), éd. Orivon.

Maintenant, 10 numéros, de novembre 1945 à juin 1948, éd. Grasset.

Le Folklore vivant, 1 numéro, novembre 1946, éd. Elzévir (en collaboration avec Arnold Van Gennep).

Nouvelle Revue des traditions populaires, 10 numéros, de janvier 1949 à juin 1950, Librairie celtique (en collaboration avec Arnold Van Gennep).

Périodiques auxquels a collaboré Henry Poulaille

H. Poulaille a collaboré à quelque 211 périodiques (liste non exhaustive, travail de dépouillement en cours mené par P. Ramseyer). Nous en donnons ci-dessous la liste par ordre chronologique. Entre parenthèses figurent le lieu de publication et, le cas échéant, l'année jusqu'à laquelle s'est poursuivie la collaboration.

1921. *Le Cri de la banlieue* (Paris), *la Criée* (Marseille, 22), *l'Humanité* (Paris, 28), *la Meuse* (Liège), *la Nervie* (Bruxelles), *la Vache enragée* (Montmartre, 24).

1922. *L'Internationale (Paris), le Journal du peuple* (Paris, 24), *le Libéré* (Nice, 23), *Lumière* (Anvers).

1923. *Floréal* (Paris), *les Nouvelles littéraires* (Paris, 47), *Paris-Soir* (Paris, 27, puis 34, et 38-39), *Va !* (Liège), *Za Zvabodou* (*Pour la liberté*, en polonais, Varsovie).

1924. *Les Humbles* (Paris, 39), *le Libertaire* (Paris, 37), *le Peuple* (Paris, 39), *le Quotidien* (Paris), *la Revue anarchiste* (Paris, 25), *le Septième Jour* (Paris), *Vouloir* (Lille), *Wiadomosci Literackie* (*Nouvelles littéraires*, Varsovie).

1925. *L'Alsace française* (Strasbourg), *Athlétic* (Dax-Bordeaux, 26), *Clarté* (Paris), *Masques et visages* (Paris), *l'Ere nouvelle* (Paris, 28), *la Femme du médecin* (Paris), *le Figaro* (Paris), *la Grande Revue* (Paris, 27), *l'Insurgé* (Paris), *le Journal des Ardennes* (Charleville), *Menhorah* (*) (U.S.A.), *le Progrès de Bordeaux* (Bordeaux, 28), *la Revue française* (Paris), *la Wallonie* (Liège, 27), *Zveno* (*Chaînon*, en russe, Berlin).

1926. *L'Ami du lettré* (Paris), *le Carnet de la semaine* (Paris), *Chantecler* (Paris, 27), *les Chroniques du jour* (Paris, 27), *Correro del Cauca* (Colombie), *El Diaro* (La Paz), *Diaro del Commercio* (Barranquilla), *El Dictamen* (Vera Cruz), *le Drapeau rouge* (Bruxelles), *la Gazette de Lausanne* (Lausanne), *la Hune* (*) (Paris, 27 [?]), *les Images de Paris* (Paris), *l'Imparcial* (Guatemala), *Kurjer Polski* (Varsovie, 27), *la Lanterne* (Paris), *The Living Age* (Boston), *Mundial* (Lima), *El Norte* (Trujillo), *la Prensa* (San Salvador), *le Rappel* (Paris), *la Revue européenne* (Paris), *la Revue nouvelle* (Paris), *Die Rote Fahne* (Berlin, 28), *Rozpravy Aventina* (Prague), *le Taudis* (Tanninges, 27), *la Volonté* (Paris).

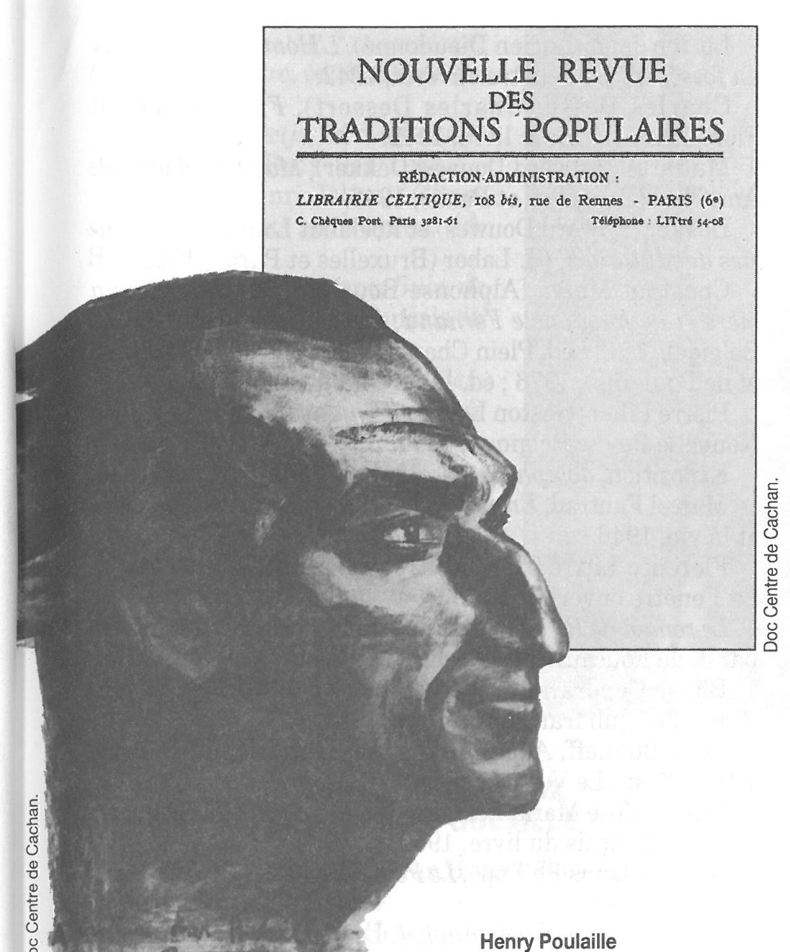
1927. *Blätter für alle* (*) (Allemagne), *Cinéma-Spectacle* (Marseille), *Frankfurter Zeitung* (Francfort), *Das Jahr 1927* (*) (Allemagne), *Leipziger Volkszeitung* (Leipzig), *le Petit Démocrate* (Saint-Denis), *Photo-Ciné* (Paris), *les Primaires* (Issy-les-Moulineaux), *la Revue fédéraliste* (Lyon), *les Sports mécaniques et athlétiques* (Paris), *Tageschronik der Kunst* (Paris), *Transition* (Paris, La Haye, New York, 28), *Unterhaltung und Wissen* (Berlin), *Vorwärts* (Berlin).

1928. *Bordeaux nocturne* (Bordeaux), *Ciné-Latin* (Paris), *Courrier cinématographique* (Paris), *I Dis* (Amsterdam), *Das Jahrbuch 1928* (*) (Allemagne), *Der Kampfer Freiheit* (*) (Allemagne), *l'Ecran* (Paris), *Mon ciné* (Paris), *Monde* (Paris, 32), *Montparnasse* (Paris), *Paris-Midi-Ciné* (Paris), *le Petit Niçois* (Nice), *le Réveil soissonnais* (Soissons), *le Rouge et le noir* (La Madeleine-lez-Lille).

1929. *Agenda du P.L.M.* (Paris), *Almanach ouvrier et paysan* (Paris, 31), *la Courte-Paille* (Paris, 31), *l'Esprit médical* (Paris), *le Merle* (Paris), *la Revue mondiale* (Paris), *Unterhaltungsblatt* (Cologne), *Vesnik Inostranoj Litteratury* (Moscou).

1930. *Bordeaux ciné* (Bordeaux), *les Cahiers bleus* (Paris, 33), *l'Eclair* (Montpellier), *Horizont* (en hongrois, Paris), *la Nouvelle Revue juive* (Paris), *Paris et le monde* (Paris), *Pour vous* (Paris), *Unterhaltung* (Breslau).

1931. *Le Progrès civique* (Paris).



Doc Centre de Cachan.

Henry Poulaille par Bertoni.

1932. *Berlin am Morgen* (Berlin), *les Lectures du soir* [devenu *Germinal*] (Paris), *Der Weg der Frau* (Berlin).

1933. *Chantiers coopératifs* (Paris), *l'Esprit du temps* (Paris, Bruxelles), *Germinal* (Paris), *Marianne* (Paris, 37), *Masses* (Paris, 39), *Témoignages de notre temps* (Paris), *Visages du monde* (Paris, 56).

1934. *L'Emancipation paysanne* (Paris, 45), *les Feuillets bleus* (Paris, 35), *l'Homme réel* (Paris), *le Huron* (Paris), *les Marges* (Paris), *le Petit Bara* (Paris, 35), *Spartacus* (Paris, 35), *Vers la vie* (*) (Belgique).

1935. *Cahiers André Baillon* (Paris), *le Mois* (Paris), *Nos documents* (Lyon), *le Rond-Point des lettres et des arts* (Paris).

1936. *Esprit* (Paris, 37), *la Flèche* (Paris, 37), *le Populaire* (Paris), *le Progrès* (Saint-Denis, La Réunion), *Syndicats* (Paris, 37).

1937. *L'Espace* (Paris), *la Bourgogne républicaine* (Dijon), *la Guilde du livre* (Lausanne, 54).

1938. *Almanach populaire* (Paris), *Jean-Jacques* (Paris, 39), *la Tribune provençale* (Marseille).

1939. *Kroniek Van Nedendragsde* (Amsterdam), *la Patrie humaine* (Paris), *la Voix de Lénine* (Paris).

1940. *Aujourd'hui* (Paris), *la Gerbe* (Paris, 42).

1941. *Chantiers* (Paris, 42), *Elle et lui* (*) (Belgique, 43).

1943. *L'Atelier* (Paris, 44), *Demain* (Lyon), *la France socialiste* (Paris), *le Journal* (Paris), *Monde ouvrier* (Paris, 46).

1944. *Germinal* (Paris).

1945. *Paris. Les Arts et les lettres* (Paris).

1946. *Les Cahiers du peuple* (Paris, 47), *Carrefour* (Paris, 54), *Hommes et mondes* (Paris, 52), *le Livre et ses amis* (Paris).

1947. *Arbeiter Zeitung* (Winterthur), *Combat* (Paris), *Feuille centrale de la soc. de Zodingue* (Suisse), *Nouveau Diairi* (Montbeliard), *Revue française de l'élite* (Paris).

1948. Caliban (Paris), *Réforme* (Aubervilliers).

1949. *L'Epoque* (Paris), *Mon programme* (Paris), *Sie und er* (Zurich).

1950. *L'Age nouveau* (Paris), *Arts* (Paris, 56), *Faubourgs* (Verson), *Fleur bleue* (Lille, 53), *Lettres du monde* (Paris).

1951. *Accords* (Poitiers), *Notre Europe* (Strasbourg), *Points et contrepoints* (Paris), *Quo Vadis* (Paris), *la Révolution prolétarienne* (Paris), *la Revue de la pensée française* (Paris), *la Revue palladienne* (Paris).

1952. *Le Compagnon* (Paris), *Impressions* (Paris), *Preuves* (Paris, 54).

1953. *Après l'boulot* (Paris), *Litterair Paspoort* (Amsterdam), *Stuttgarter Zeitung* (Stuttgart), *Tages Anzeitung* (Zurich).

1954. *Cuardernos* (Paris), *Arts d'aujourd'hui* (Boulogne-sur-Mer), *l'Educateur culturel* (Cannes), *l'Information artistique* (Paris, 59), *le Musée du soir* (Paris), *Solidaridad Obrera* (Paris, 55).

1955. *Education et vie rurale* (Paris), *l'Information* (Paris).

1956. *Demain* (Paris), *Revue de belles-lettres* (Genève).

1957. *Le Limousin* (Limoges), *Nos écoles publiques* (Vanves).

1959. *Le Figaro littéraire* (Paris).

1961. *The London Magazine* (Londres).

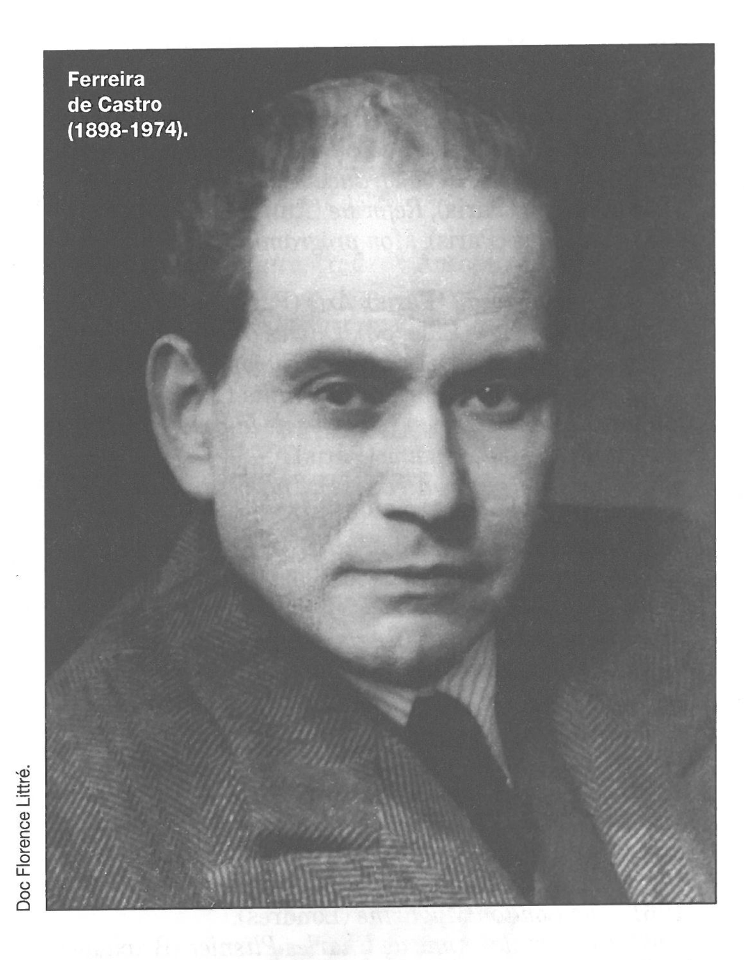
1963. *Cahiers des Amis de Charles Plisnier* (Bruxelles).

1965. *Tribune de l'enfance* (Paris, 73).

1966. *Education nationale* (Paris).



Doc Centre de Cachan.

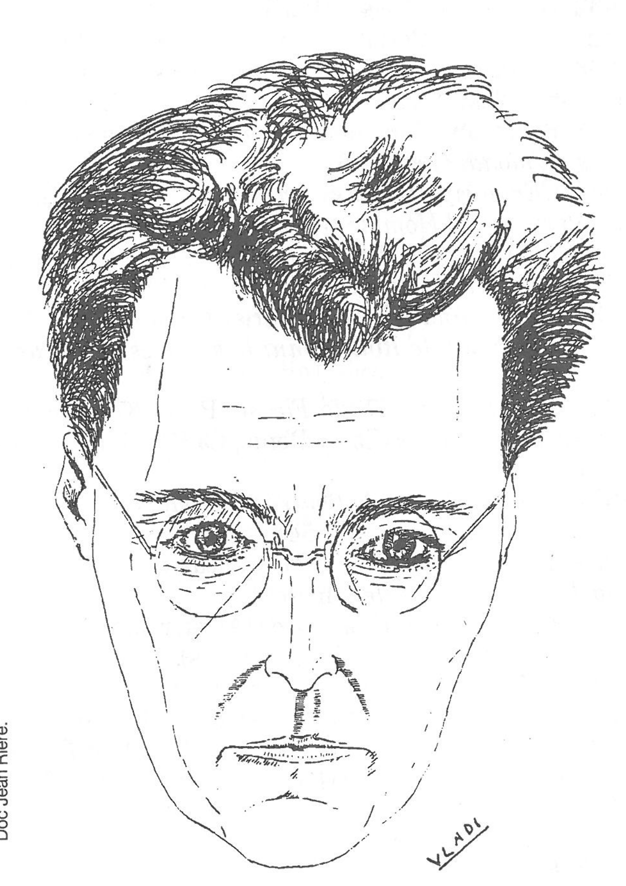

Ferreira de Castro (1898-1974).

Doc Florence Littré.

1967. *Action* (Tours), *Contre-courant* (Paris), *Désiré* (Paris), *Musée du soir* (Lallaing, 68).
1969. *L'Ile* (Paris).
1974. *Marginales* (Bruxelles).
1975. *Philologia Pragensis* (Prague), *Plein-Chant* (Bassac, 78), *le Réfractaire* (Paris).
1976. *Bibliographie de la France* (Paris).
1977. *Cahiers bleus* (Troyes), *les Deux Arbres* (Montpellier).
1978. *Le Libertaire* (s.l., 79).
1980. *Les Amis de Charles-Louis Philippe* (Moulins).
1981. *Cahiers Paul-Louis Courier* (Veretz).

PREFACES, PRESENTATIONS ET NOTICES

Gustave Geoffroy, *Hermine Gilquin*, in *Le Roman* n° 3, mai 1926.
Blaise Cendrars, *L'Or*, in *Le Roman* n° 6, janvier 1926.
Charles-Ferdinand Ramuz, *Jean-Luc persécuté*, in *Le Roman* n° 9, août 1926.
Upton Sinclair, *Samuel le chercheur*, Libr. Valois, 1931.
Joseph Voisin, *Francine et son village*, Libr. Valois, 1931.
Tristan Rémy, *A l'ancien tonnelier*, Libr. Valois, 1931.
Rose Combe, *Le Mile des Garret*, Libr. Valois, 1931.
Gloutchenko, *Album de dessins*, éd. Le Triangle, s.d. [1933].
Exposition, *Salon des artistes du travail : l'homme... l'usine... le chantier*, galerie Billiet-Pierre, déc. 1933.
Victor Serge (V. N. Kibaltchitch), *Mer Blanche*, in *Les Feuillets bleus* n° 295, mai 1935.
Léon Gerbe, *Hurlande aux loups*, in *Les Feuillets bleus* n° 314, sept. 1935.
Léon Gerbe, *Cresson et la peinture prolétarienne*, éd. Roger Lescaret, 1935.
Lucien Jean (Lucien Dieudonné), *L'Homme tombé dans un fossé*, éd. La Fenêtre ouverte, 1942.
Charles Desse (Charles Dessort), *Fil à fil*, éd. J. Flory/L'Amitié par le livre, 1942.
Multatuli (Edward Douwes Dekker), *Max Havelaar*, éd. Annotiau (Bruxelles et Paris), 1942.
Dekker (Edward Douwes) et Roelandt Louis, *Pages choisies de Multatuli*, éd. Labor (Bruxelles et Paris), 1943.
Constant Malva (Alphonse Bourlard), *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, éd. de la Nouvelle Revue Belgique, 1944 ; éd. Plein Chant (avec préfaces de Barbusse et de Poulaille), 1976 ; éd. Plein Chant, 1980.
Pierre Piller (Gaston Leval), *L'Enfance en croix*, éd. de la Nouvelle Revue Belgique, 1944.
Exposition, *Joseph Lacasse*, galerie Delpierre, juin 1946.
Marcel Fautrad, *Entre Maine et Normandie*, éd. Le Livre et la vie, 1946.
Florence Littré (Renée Litré), *La Mauvaise Herbe*, éd. La Fenêtre ouverte, 1946.
Le roman de Renart, texte de Paulin Paris, revu et annoté par J. de Foucault, éd. Bordas, 1949.
Blaise Cendrars (Frédéric Sauser Hall), *L'homme foudroyé*, Le Club français du livre, 1949.
Léon Bonneff, *Aubervilliers*, éd. L'Amitié par le livre, 1949 ; 2e éd., Le Vent du ch'min, 1981.
Castro (José Maria Ferreira de), *Les Brebis du Seigneur*, Le Club français du livre, 1950.
Charles-Louis Philippe, *Le Père Perdrix*, Le Club français du livre, 1950.
Panaït Istrati, *Oncle Anghel*, Le Club français du livre, 1951.
Vincent Van Gogh, *Lettres à sa mère*, éd. Falaize, 1952.



Victor Serge par son fils Vlady. Ce dessin est dédicacé à Poulaille.

Doc Jean Rière.

Louis Lanoizelée, *Lucien Jean, l'écrivain, l'apôtre*, éd. M. Pernette, 1952.
Neel Doff, *Keetje*, éd. La Renaissance du livre, Bruxelles, 1954.
François-Henri Jolivet, *Chansons sociales et satiriques*, éd. Sésame, 1956.
Charles-Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse*, Le Club français du livre, 1959.
Paul Feller, *Nécessité, adolescence, poésie*, supplément au *Musée du soir*, 1960.
Marianne Pierson-Piérard, *Neel Doff par elle-même*, éd. Esseo, Bruxelles, 1964.
Hélène Patou, *Le Domaine du hameau perdu*, éd. L'Amitié par le livre, 1972.
Aristide Delannoy, *Un crayon de combat*, éd. Le Vent du ch'min, 1982.


Poulaille à Cachan.

Doc Centre de Cachan.

ETUDES ET TRAVAUX SUR HENRY POULAILLE

Travaux universitaires sur Henry Poulaille et la littérature prolétarienne

Claudine Guillemot, *Henry Poulaille, écrivain d'expression populaire*, Université de Haute-Bretagne, Faculté des Lettres et sciences humaines, s.d. [1973].
Micheline Kottis, *La Littérature prolétarienne*, mémoire de maîtrise de Lettres modernes, sous la direction de Mme Rochon, Centre d'histoire du syndicalisme de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), 1968.
Colette Lagaize, *Les Débuts de l'école prolétarienne, Henry Poulaille et la revue* Nouvel Age, mémoire de maîtrise de Lettres modernes, Centre d'histoire du syndicalisme de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), 1968.
Marie-Josée Monchablon, *La Condition ouvrière de 1900 à 1914 dans* Le Pain quotidien *et les* Damnés de la terre *d'Henry Poulaille*, mémoire de maîtrise de Lettres modernes, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), directeur de recherches : M. Garguilo, 1978.
Jean-Michel Péru, *Des ouvriers écrivent. Le débat sur la littérature prolétarienne en France (1925-1935)*. Thèse présentée pour le diplôme de doctorat (nouveau régime) à l'Université Paris VII, 1987.

Etudes diverses sur Henry Poulaille

Les Primaires, Xe année, n° 9, juin 1927, numéro spécial.
Les Humbles, décembre 1937, numéro spécial « Henry Poulaille, la littérature et le peuple ».
André Sévry, *Henry Poulaille, son œuvre et le Musée du soir*, éd. Les Humbles, mars 1939.
Etudes de lettres n° 1, série III, tome 4, janv.-mars 1971, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne.
Entretiens n° 33, « Henry Poulaille », éd. Subervie, 1974.
Karl-Anders Arvidsson, *Henry Poulaille et la littérature prolétarienne française des années 1930*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1988, diff. Librairie Jean Touzot.
Henry Poulaille et la littérature prolétarienne en France de 1920 à 1940 (textes réunis par René Garguilo), éd. Lettres modernes/Minard, 1989.
Cahiers Henry Poulaille, éd. Plein Chant, n° 1 (préparé et présenté par Jérôme Radwan), 1989 ; n° 2/3 (spécial cinéma, sous la direction de Jean-Paul Morel), 1990 ; n° 4/5 (« *Hommage à Victor Serge* », présenté par Jean Rière), 1991 ; n° 6 (« *Ecrire le peuple* », préparé et présenté par Jérôme Radwan), 1993.
Thierry Maricourt, *Henry Poulaille*, éd. Manya, 1992.

La rédaction

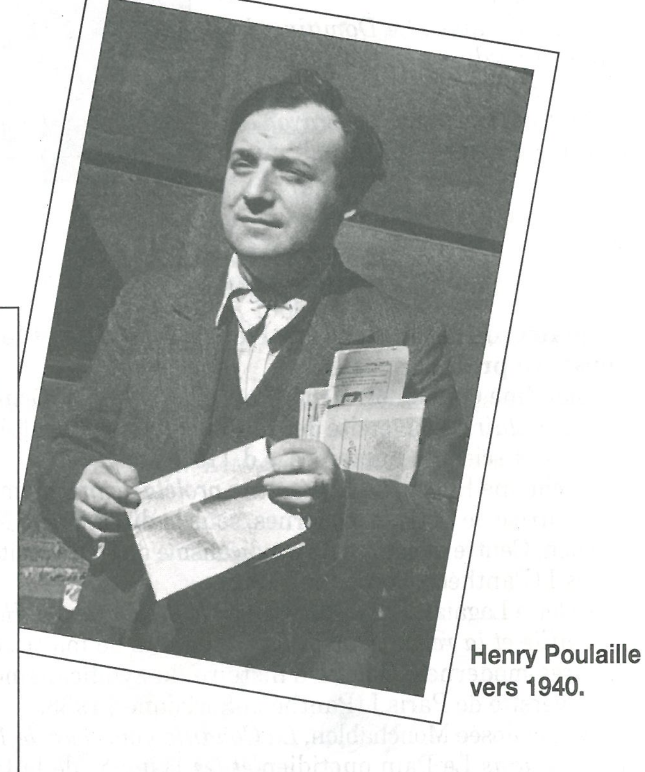
(*) Ces ouvrages (revue ou traduction) n'ont pas encore fait l'objet d'une vérification bibliographique ou d'un dépouillement.

LES CARTES POSTALES D'*ITINERAIRE*

A l'occasion de la sortie de ce numéro, nous vous proposons une série de quatre cartes postales en noir et blanc au prix de 3 F l'exemplaire. Il en existe déjà trois autres. La première est composée de neuf cartes en couleurs, représentant les principaux journaux et revues de la Révolution espagnole [1]. La seconde, comportant uniquement quatre cartes en noir et blanc, est consacrée à l'affaire Sacco et Vanzetti [2]. Les deux dernières cartes, également en noir et blanc, sont en rapport avec Rudolf Rocker et avec le mouvement anarchiste allemand [3].

De gauche à droite : Ferdinand Teulé, Henry Poulaille et René Bonnet (en juin 1938).





Henry Poulaille vers 1940.

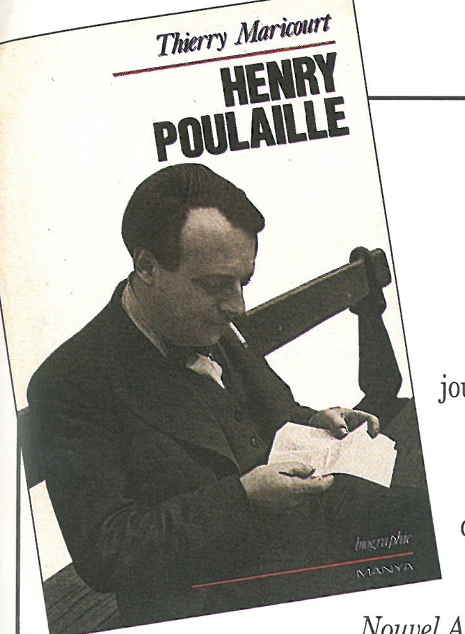
Très certainement la seul photo d'Henri Poulaille père (le quatrième à partir de la gauche), attablé avec des camarades charpentiers.



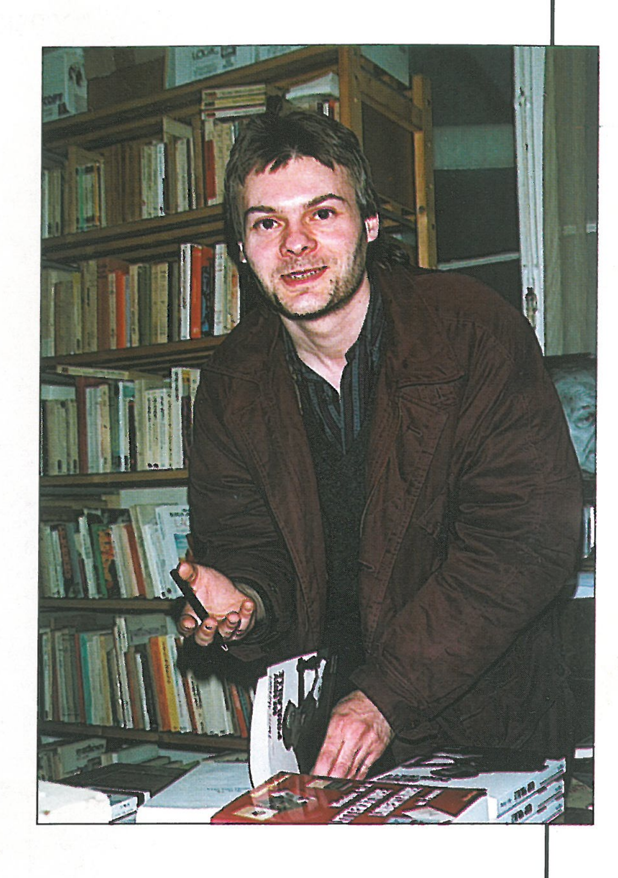


De gauche à droite : Peisson, Ramuz et Poulaille.

(1) Prix de vente : 4,50 F l'unité. (2) et (3) Prix : 3F l'unité.
Commandes et chèques à l'ordre d'*Itinéraire*, 1 bis, rue Emilie - 77500 Chelles.
Ajouter 10% de frais de port avec un minimun de 2,80 F.

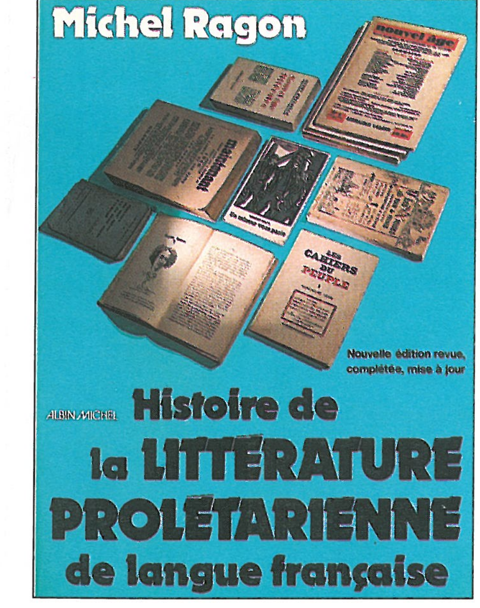


« Henry Poulaille »

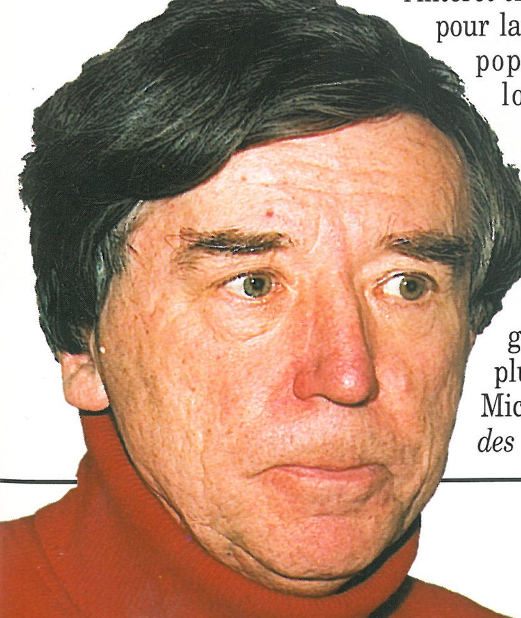


Romancier, anthologiste, journaliste et critique littéraire, Henry Poulaille fut, jusqu'à l'outrance, un autodidacte touche-à-tout. Propagandiste de la littérature prolétarienne en France à partir de la publication de son anthologie *Nouvel Age littéraire* (1930), il fonda et anima les revues *Nouvel Age* (1931), *Prolétariat* (1933-1934), *A contre-courant* (1935-1936), *Maintenant* (1945-1948).
Thierry Maricourt a mis ses pas dans les traces de cet homme qui épousa nombre des utopies de son siècle et se battit plus pour les œuvres des auteurs qu'il aimait que pour ses propres ouvrages.
Thierry Maricourt est également l'auteur d'*Histoire de la littérature libertaire en France.*

« Histoire de la littérature prolétarienne de langue française »



Presque tous les écrivains prolétaires sont des auteurs oubliés : certains carrément inconnus, les autres méconnus moins dans leur valeur littéraire que dans l'importance de leur message social et humain. Comment réparer cette injustice et répondre à l'intérêt croissant qui se manifeste pour la littérature d'expression populaire ? Depuis très longtemps, en effet, il n'existe plus d'ouvrage d'ensemble sur la question. Avec ce livre, cette lacune est comblé. Ragon établit un panorama complet, un recensement méthodique qui va du Moyen Age à nos jours et qui est accompagné d'abondantes citations de ces œuvres que l'on trouve avec la plus grande difficulté en librairie.
Michel Ragon est également l'auteur, entre autres, de *La Mémoire des vaincus* chez Albin Michel et de *L'Effort libertaire* chez Plon.





Doc Jeanine Lanoizelée

Illustration de Pierre Leconte, tirée de l'édition de 1945 du « Pain quotidien ».

Mon cher camarade,

En revenant de Toulon, j'ai trouvé chez moi « Le Pain quotidien » que vous avez eu la gentillesse de m'adresser, probablement sur l'intervention de notre cher Peisson. Je vous remercie de tout cœur de cette amicale attention et suis très touché de votre dédicace. Vous êtes un de ceux dont l'approbation m'est chère... et il n'y a pas foule !

J'ai lu avec beaucoup d'émotion « Le Pain quotidien ». J'en comprends toutes les beautés. Je suis un vieux Parisien et connais la différence entre l'âme d'une papetière de la rue Madame et celle d'une fruitière de la Butte-aux-Cailles. Mon grand-père était ouvrier en peignes... passage de l'Ancre, près de la rue Beaubourg.

D'un tas de petites choses vous avez fait une grande œuvre. Mais il faut pour cela qu'aucune de ces petites choses ne soit fausse. Dans « Le Pain quotidien » comme dans un tableau de Cézanne, chaque touche est une victoire, parce qu'elle est l'expression d'art d'une sensation ressentie, analysée, choisie, juste.

Merci, cher camarade, du beau plaisir que vous m'avez procuré.

Bien fraternellement,

Paul SIGNAC.

J'espère que nous aurons bientôt le plaisir de nous rencontrer. Nous envisagions ce bel avenir, hier, avec notre Marcel Martinet.